

# *a-c* Le Samedi

58e année, No 51

Montréal, 10 mai 1947

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

PER  
S-400  
E-2



(Photo O.N.F.)

POUR EMBELLIR LA VIE DES JEUNES — MUSÉES D'ART DE PARIS  
L'ÉTATISATION DE LA MÉDECINE  
HONNEUR AU MÉRITE



# Démarrages Rapides

# ... Longue Durée

**BATTERIES WILLARD**—pour Autos, Camions et Autobus, Radios, Motocyclettes, Tracteurs, Avions, Moteurs Marins, Diesel et Stationnaires—vendues et entretenues partout par les Marchands Willard.

# Willard

BATTERIES À  
REPLISSAGE DE SÛRETÉ

**Sûreté • Rendement • Longue Durée**

WILLARD STORAGE BATTERY CO. OF CANADA, LTD., TORONTO, ONTARIO

## LA GRANDE-BRETAGNE ET LA PALESTINE

LE DÉSIR qu'a manifesté nettement la délégation du Royaume-Uni à la Conférence de Londres sur la Palestine de préparer la voie à la création d'un Etat indépendant s'accordait avec l'esprit et les conditions du Mandat, ainsi qu'avec la tendance générale de la politique anglaise à l'égard de maints territoires d'outre-mer dont le progrès dépend de la Grande-Bretagne. Anticipant sur le texte officiel des propositions définitives du Royaume-Uni, de longues dépêches publiées dans les journaux ont exposé nettement que "le Gouvernement de Sa Majesté n'est pas disposé à continuer indéfiniment à gouverner lui-même la Palestine, simplement parce que Juifs et Arabes ne peuvent tomber d'accord sur les moyens de se partager entre eux les fonctions du gouvernement." Le refus, aussi bien de l'Agence juive que de la Délégation, de négocier en se fondant sur les propositions, a décidé de l'affaire et la décision que la Grande-Bretagne a prise en conséquence de soumettre la question à l'Organisation des Nations Unies devrait mettre fin à toute idée que l'Angleterre a des desseins "impérialistes" sur le territoire qui fait l'objet du différend.

Trois façons d'agir s'offraient au choix de la Grande-Bretagne ; a) imposer, à la pointe de la baïonnette, un projet satisfaisant pour l'un des deux groupes seulement ; b) obtenir l'acceptation, au moins à titre de point de départ des conversations, d'un plan progressif conçu par le Royaume-Uni dans les cadres du Mandat ; c) abandonner finalement le problème comme restant sans solution possible par les soins de la Puissance mandataire et le renvoyer, sans aucune proposition, aux Nations Unies. Le premier moyen était et reste insoutenable. Non seulement, de par son Mandat, la Grande-Bretagne ne possède pas le pouvoir d'imposer une décision arbitraire à l'un ou l'autre groupe, mais le Gouvernement et le peuple anglais sont bien résolus à ne pas utiliser les troupes anglaises, — qui ont combattu pendant si longtemps et avec tant de vaillance en faveur de la liberté, — pour imposer par force une ligne de conduite à la Palestine.

La seconde solution possible, résidant dans un nouvel appel à la raison et à la conciliation, faisait partie des nouvelles propositions anglaises, soumises à la Délégation arabe et communiquées officieusement aux représentants de l'Agence juive, qui ont refusé d'assister à la Conférence bien qu'ils s'y trouvaient officieusement. Ces propositions constituaient un cadre pratique et bien conçu dans lequel les deux collectivités auraient pu démontrer leur habileté à agir, de concert, à l'avantage de la Palestine prise dans son ensemble. L'indépendance se serait produite par le moyen d'une assemblée constituante qui se serait réunie quatre ans après, si le plan du Royaume-Uni, tendant à l'inauguration d'une période de tutelle, avait rallié une adhésion substantielle chez les Juifs et les Arabes de Palestine. Pour difficile qu'il eût été de trouver des stipulations que Juifs et Arabes auraient consenti à discuter, on espérait tout de même que les Palestiniens eux-mêmes reconnaîtraient la sincérité et les possibilités fécondes d'un plan destiné à leur confier la responsabilité agissante de l'avenir de leur pays.

Comme M. Bevin l'a souligné dans sa déclaration à la Chambre des communes le 18 février, les propositions comportaient un élément absent jusque-là, c'est-à-dire "la promesse positive d'une évolution vers l'indépendance par le moyen de l'élaboration, au cours d'une période quinquennale de tutelle, des institutions politiques de la population". C'est par l'autonomie locale accompagnée de l'accroissement de l'immigration juive plutôt que par un projet de partition éventuelle, que le plan de la Grande-Bretagne cherchait à sauvegarder l'expansion de la patrie juive tout en préparant la voie à un état d'indépendance que les Arabes mettaient aussi à la base de leurs exigences.

Les deux partis au différend ayant carrément rejeté ces propositions, il ne restait à la Grande-Bretagne que la troisième des solutions énumérées, laquelle consiste à renvoyer l'affaire à l'Organisation des Nations Unies.

La répugnance manifestée antérieurement à l'égard de ce plan venait du désir qu'éprouvait le gouvernement du Royaume-Uni de remplir jusqu'au bout ses obligations de Puissance mandataire. Il était essentiel, a bien marqué M. Bevin quand il a annoncé la décision de soumettre la question aux Nations Unies, que le Royaume-Uni, vu sa situation éminente et son expérience, tentât d'abord d'en arriver à une solution.

Comme cette tentative n'a abouti à aucun résultat pratique, le Gouvernement du Royaume-Uni n'a pas l'intention de proposer lui-même une solution quelconque, bien qu'il se propose de joindre, à son exposé auprès des Nations Unies, les diverses propositions présentées par tous les intéressés. Il s'ensuit que, tant que l'Organisation des Nations n'aura pas étudié puis réglé l'affaire, la Grande-Bretagne continuera à remplir les obligations que lui impose le Mandat, obligations qui, ainsi que M. Churchill le signalait dans sa réponse à la déclaration de M. Bevin le 18 février, coûtent à la Grande-Bretagne de 30 à 40 millions de livres (de 120 à 160 millions de dollars) par année et immobilisent un capital humain nécessaire ailleurs.

### NOTRE COUVERTURE

Un penseur français a écrit que "les peuples ne demandent qu'à s'entendre, à la condition qu'on ne leur monte pas la tête." Or, il semble bien que cette photo démontre péremptoirement le bien fondé de cette observation. Deux fillettes, l'une esquimaude du type le plus pur, et l'autre, une petite Canadienne, blonde comme les blés mûrs, éprouvent une joie commune et bien partagée en s'amusant avec un ravissant toutou du pays qui semble se prêter avec la meilleure volonté du monde aux caprices de nos jeunes modèles. Puisse une si belle spontanéité de caractère se refléter dans l'atmosphère des grandes assises où, en ce moment, se règle le sort du monde ! Photo O.N.F.

FRED POIRIER  
GEO. POIRIER  
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN  
Directeur

Rédacteur en chef:  
GERALD DANIS

Chef de publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:  
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:  
WILFRID DAoust

20, Onzième Avenue, Lachine  
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,  
Drummondville, Saint-Hyacinthe,  
Sorel, Granby, Farnham, Saint-  
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE  
6, rue du Pont, Québec  
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE  
1710, rue St-Philippe,  
Trois-Rivières  
(Trois-Rivières et  
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de  
la deuxième classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of  
St. Albans, Vt., as second class  
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT  
CANADA

Un an . . . . . \$3.50  
Six mois . . . . . 2.00

ETATS-UNIS

Un an . . . . . \$5.00  
Six mois . . . . . 2.50

AU NUMERO:  
10 cents

HEURES DE BUREAU:  
9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de localité  
sont priés de nous donner un  
avis de huit jours, l'emballage  
de nos sacs de maille commençant  
cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

# Le général de Bénouville parmi nous

AU MOMENT où paraîtront ces lignes, l'un des plus grands généraux de France, et aussi le plus jeune, sera parmi nous. Il s'agit de Guillaïn de Bénouville. Quelques notes biographiques sur ce général, que le destin appellera sans doute un jour aux plus hautes fonctions militaires de son pays, feront connaître l'homme et l'écrivain. Nous ajoutons l'écrivain, car Guillaïn de Bénouville, en plus d'être un grand soldat, s'est révélé excellent littéraire.

Voyons d'abord ce que fut l'homme.

On peut dire que Guillaïn de Bénouville, même après l'armistice de juin 1940, n'a jamais déposé les armes. Il est toujours resté sur la brèche. Dès le début de l'occupation allemande, il consacra toutes ses forces à grouper autour de lui ceux de ses compatriotes qui se refusaient à admettre la défaite. Lui et ses compagnons formèrent le premier noyau de cette armée secrète qui devenait quelques mois plus tard la Résistance.

Toutefois les difficultés qu'il eut à surmonter et les dangers auxquels l'exposa une telle entreprise sont inimaginables. La France vaincue comptait alors un nombre attristant de soumis, d'indifférents et même de collaborateurs. Plusieurs croyaient acheter leur sécurité au prix d'infâmes dénonciations. Et puis, comment tromper la vigilance de vainqueurs qui entendaient parler et agir en maîtres? D'autre part, les meilleurs soldats, qui voyaient à quel sort leur patrie était réduite, ne songeaient qu'à gagner la partie inoccupée de la France. Aux sollicitations pressantes de poursuivre la lutte, ils répondaient par des paroles de lassitude et de découragement. Ils pensaient que leurs sacrifices, non seulement seraient inutiles, mais ne manqueraient pas d'attirer de terribles représailles contre eux et les membres de leur famille.

Guillaïn de Bénouville réussit néanmoins à s'attacher quelques fidèles, persuada les indécis, travailla sans trêve à grossir le nombre des résistants, voyagea à cette fin à travers toute la France, se rendit même à Alger, fut écroué plusieurs fois, s'évada ou se fit libérer, se remit chaque fois à la tâche avec le même enthousiasme, établit un poste de radio qui communiqua avec Londres, en profita pour dévoiler des secrets militaires aux alliés, encouragea le sabotage, nargua la Gestapo et finit par organiser une force assez puissante pour assurer la libération du sol. Guillaïn de Bénouville, dans son livre intitulé *Le sacrifice du matin*, raconte avec détails les vicissitudes de cette activité clandestine. Mais sa foi en la délivrance fut toujours inébranlable. « O communauté française, écrit-il, douce nation, tendresse humaine, peuple fraternel, tes erreurs et tes fautes sont, bien sûr, l'évidence, mais comme dans le danger on sent toute cette civilisation, et ce sens du droit, et cet amour de la justice, sur lesquels tu t'appuies dès que la nécessité veut que tu te montres tout entier! comme tu te redresses dans le combat! »

Tel est l'homme.

Passons maintenant à l'écrivain qui ne le cède en rien au soldat.

*Le Sacrifice du matin* n'est pas la première œuvre du général de Bénouville. Il en a trois autres à son crédit. Sans connaître la valeur littéraire de ces dernières, il est certain que *Le Sacrifice du matin* en est une qui consacre la renommée d'un auteur. Ecrit en une langue claire, alerte et précise, cet ouvrage classe le Général de Bénouville parmi les meilleurs historiens contemporains. D'ailleurs les jugements de deux écrivains de marque, Charles Plisnier et François Mauriac, attestent ce que nous avançons. Voici ce que dit le premier de son livre: « Un très grand livre, oui. D'un écrivain de haute classe. Et d'un homme. » Le jugement de François Mauriac n'est pas moins élogieux: « Avec ses mille thèmes entrecroisés, *Le Sacrifice du matin* de Guillaïn de Bénouville demeurera comme la symphonie de la résistance. »

Pour notre part, nous croyons que *Le Sacrifice du matin* a bien d'autres mérites dont le plus grand et le plus certain est de faire aimer la France. Il nous est impossible de lire les récits palpitants où ces Français vaincus, mais non résignés, préparaient, dans les entraves, les souffrances et les privations de toutes sortes, le triomphe de l'intelligence sur la force, de l'esprit sur la matière, il nous est impossible, disons-nous, de lire de tels récits sans être obligé de reconnaître que la France a bien mérité de la civilisation.

On découvre aussi dans *Le Sacrifice du matin* des réflexions, tantôt amères, tantôt profondes, qui révèlent en Guillaïn de Bénouville un psychologue que son jeune âge ne laisserait pas soupçonner. Ces réflexions contraignent le lecteur à s'arrêter aux faits qu'elles éclaircissent toujours fort à propos. C'est ici que le mot de Mauriac, qui résume *Le Sacrifice du matin* en l'appelant le symphonie de la résistance, a toute sa signification.

Nous aurons complété ce bref examen en disant qu'il y a dans cette œuvre une grande ardeur juvénile et qu'il y passe un souffle poétique qui n'enlève rien, bien au contraire, à sa valeur historique.

Tel est l'écrivain.

Une conférence que le général de Bénouville donnera le 6 mai au Plateau sous les auspices du journal « Carrefour », montrera, mieux que l'analyse la plus fouillée, son extraordinaire talent. Le titre sera « Comment j'ai vécu mon livre *Le Sacrifice du Matin* ». Nul doute que l'auteur, qui passe en France pour être un des plus brillants conférenciers, ne fasse plus lui-même apprécier sa verve.

Nous apprenons aussi à la toute dernière minute que le général de Bénouville se rendra à la librairie Tranquille et Boucher pour y autographier son ouvrage. Tous ses admirateurs ne voudront pas manquer l'occasion de le connaître en personne et de lui parler.



**A**VEC CES MONUMENTS BLESSÉS, ses socles dépouillés de statues, les véhicules militaires et les soldats alliés qui emplissaient ses rues, Paris présentait encore, au printemps de 1945, une figure guerrière.

La plupart des musées demeuraient fermés, et si leurs portes s'entrouvaient pour une exposition, c'était toujours pour une manifestation strictement liée à l'actualité: exposition de la Libération, à Carnavalet, exposition des Peintres-Soldats Américains, à Galliéra, exposition des Statues Religieuses, où, sous un éclairage de fortune, dans les cryptes mêmes de Saint-Sulpice où elles avaient été abritées depuis 1939, on pouvait admirer les plus belles statues des églises parisiennes.

Aujourd'hui, le Balzac de Rodin, le Ney de Rude, la Fontaine de Carpeaux, ont été vendus aux carrefours, les chevaux de Marly ont repris leur place aux Champs-Élysées. Bolivar, caché par des mains pieuses a été sauvé de la fonte et il retrouvera bientôt son socle; Edouard VII aussi a été sauvé. Paris fait sa toilette. Place de la Concorde, les façades de Gabriel, éprouvées par les combats de rues lors de la Libération, sont à peu près rétablies dans leur état ancien. Les tulipes reflorissent aux Tuileries et les Musées s'ouvrent en grand.

En ce qui concerne les Musées municipaux, la première exposition de la saison s'ouvrait l'an dernier au Musée Cernuschi, sur l'initiative de M. René Grousset de l'Académie Française.

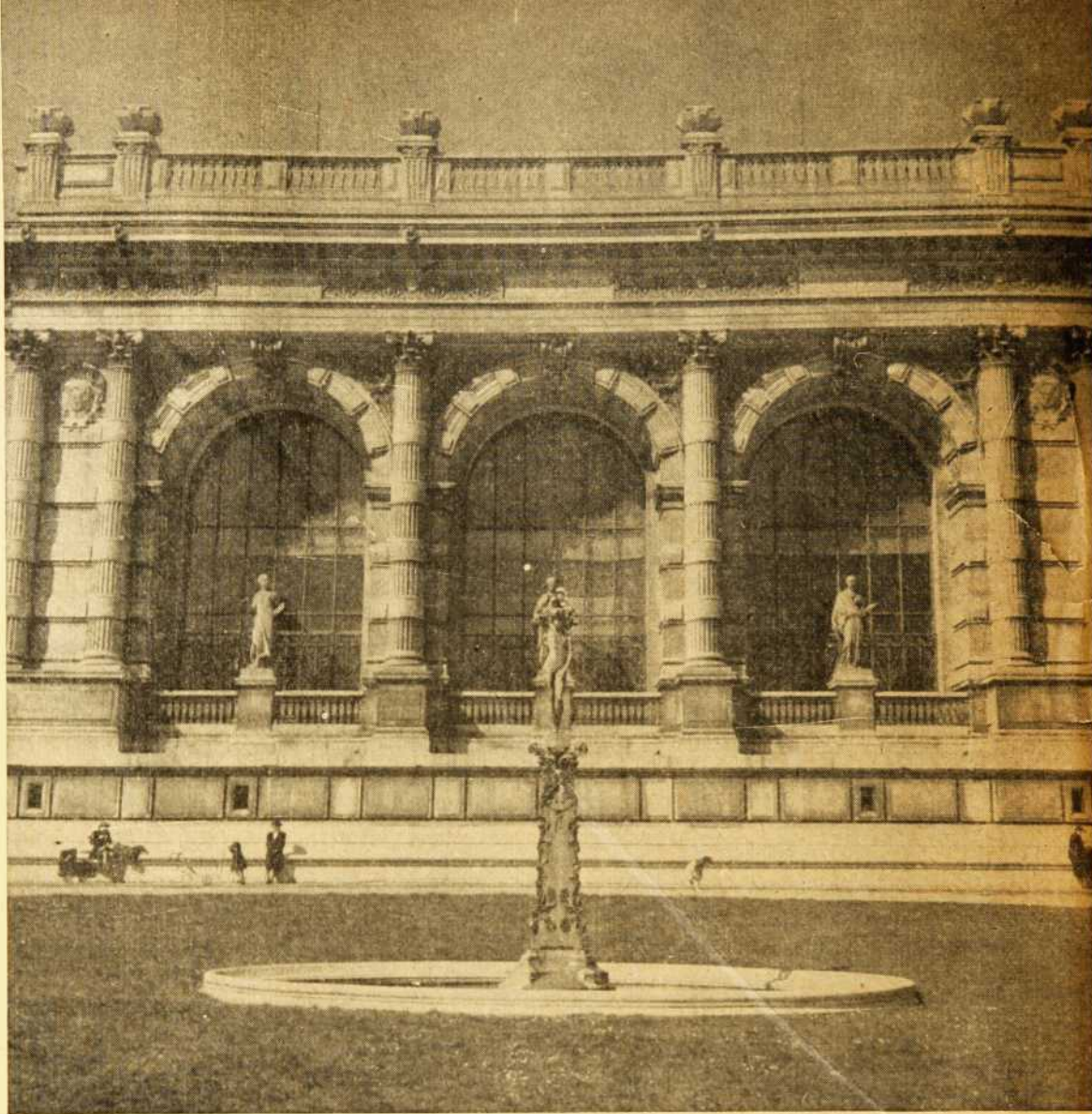
Cette exposition était dédiée à l'Art Coréen, qui, étouffé par ses grands voisins Chinois et Japonais, se trouvait ainsi, pour la première fois, à l'honneur.

Carnavalet, le Musée historique de Paris, présenta vers le même temps une exposition de trois siècles des dessins parisiens, appartenant tous aux propres fonds du Musée, venait de rapatrier.

De Pérelle, qui dessina et grava *Les délices de Paris* sous Louis XIV, à Constantin Guys, qui fixa pour la postérité les grâces du Second Empire, on pouvait compter que les vues de Paris, les types de ses rues, ses célébrités fussent voués à une large place.

Entre les deux s'égrenaient les charmants artistes du XVIIIème siècle, les Saint Aubin, Moreau le Jeune, Watteau, Carmontelle, jusqu'à Hubert Robert, et les grands artistes qui illustrèrent la première moitié du XIXème siècle: David, Boilly, Ingres, Carle Vernet, Corot.

De tous les musées municipaux, un seul a souffert de la guerre et de l'occupation, c'est le Petit-Palais. L'ennemi s'en est emparé dès l'été de 1940, il l'a bouleversé, incendié en 1942. La situation de ce musée sur les Champs-Élysées lui a valu, en août 1944, de recevoir un obus tiré de la Place de la Concorde. Ayant eu l'infortune d'être occupé par l'ennemi,



Dès les premiers jours de sa libération, la France s'efforçait de donner au monde des preuves convaincantes de son étonnante vitalité artistique. C'est ainsi qu'au lendemain même du grand cauchemar s'organisait dans la Ville Lumière des expositions d'art dont il est encore opportun de parler. Ci-dessus, nous voyons la façade du Musée Galliéra dont il est question dans l'article de cette page.

#### LES RESSOURCES ARTISTIQUES DE LA FRANCE

# Le printemps dans les musées de Paris

Par YVON BIZARDEL

(Exclusif au "SAMEDI")

Presque simultanément avec l'exposition du Musée Galliéra, le Petit-Palais, dont nous voyons ici une très belle perspective, présentait au public de Paris une exposition non moins intéressante que décrit avec force détails M. Yvon Bizardel, directeur des Beaux-Arts, Musées et bibliothèques de la capitale française. Photos S.I.F., Ottawa.



il demeura réquisitionné quelque temps après la libération. Le printemps suivant le rendit à sa destination, et il entra dans le circuit de la vie artistique parisienne, avec une exposition de peinture consacrée aux Maîtres de l'École Française, dont le Musée du Louvre a confié les oeuvres à la ville, avec la mission de les présenter au public.

M. André Chamson, Conservateur du Petit-Palais, donna à cette exposition de chefs-d'oeuvre un sens nouveau, grâce à une disposition profondément originale, que distinguaient deux grands courants dans la peinture française: d'une part, l'art noble: celui de la tradition des laboureurs, des chevaliers, des Saints; d'autre part, l'art de la grâce, des déesses, des muses.

A la salle des Primitifs succédèrent une salle de portraits avec le plus ancien portrait français en date, celui du roi Jean, pour continuer par des oeuvres de Nicolas Froment, de Fouquet et par la riche série des Clouet.

Le XVIIème siècle, âge classique, fut représenté par les plus nobles paysages de Poussin et de Claude Lorrain, par une des dernières acquisitions du Louvre, ce *Chancelier Seguier*, oeuvre de Le Brun, qui est un des tableaux les plus fastueux de l'École Française.

A côté des humbles qu'aimaient à peindre les Le Nain, laboureurs et forgerons, resplendissait la pourpre cardinalice de Richelieu, par Philippe de Champaigne.

Chardin prouva que le XVIIIème siècle a su parfoi dépouiller toute galanterie et toute mièvrerie, que grâce à lui

[Lire la suite page 35]



**CEDRIC GIBBONS** (au centre) reçoit des mains de **GREER GARSON**, l'Oscar qu'il a mérité pour avoir dirigé à la satisfaction des jurés le film en couleurs, "The Yearling", considéré comme le meilleur de l'année dernière. A droite, **PAUL GROESSE**, également titulaire pour son travail dans la même production. La distribution des Oscar est l'événement de l'année.



Réception des quatre statuette décernées aux quatre meilleurs interprètes pour l'année 1946. De gauche à droite, **OLIVIA DE HAVILLAND**, meilleure interprète féminine ; **HAROLD RUSSELL**, premier prix pour un rôle de second plan ; **CATHY O'DONNELL** contemplant l'Oscar mérité par **FREDERIC MARCH** pour le meilleur rôle de premier plan et **ANNE BAXTER**, la meilleure ingénue.



Le jeune **CLAUDE JARMAN** est ici doublement heureux de recevoir son Oscar en même temps que les félicitations spontanées de **SHIRLEY TEMPLE**, le tout sous l'œil bienveillant du non moins heureux **HAROLD RUSSELL**. L'interprétation de Claude Jarman Jr., dans "The Yearling" fut vraiment extraordinaire.

## LES OSCAR

# HONNEUR AU MÉRITE

**LA** MODE EST AUX PRIX, AUX CHAMPIONNATS. Prix de beauté, d'élégance, championnat de golf, de tennis, de patinage. Il y a des boursiers de chant, de piano, de droit, de médecine, de peinture, d'art dramatique, de journalisme.

En France, surtout, les prix littéraires se sont multipliés : roman, poésie, traduction, sans oublier les divers genres de romans : campagnard, policier, d'aventures, et j'en passe...

Aux Etats-Unis, les grands magazines lancent des concours et invitent leurs lecteurs à voter pour le meilleur film, la meilleure comédie musicale, l'acteur et l'actrice les plus populaires, le jeune artiste qui semble destiné au plus brillant avenir. De toutes ces récompenses les plus convoitées sont, sans contredit, les statuette dites *Oscar*, décernées par le jury de l'*Academy of Motion Picture, Arts and Sciences*.

[Lire la suite page 35]

5



Ci-dessus, **FREDERIC MARCH** a qui fut accordé le premier prix pour son excellente interprétation dans "The Best Years of Our Lives". On sait que ce dernier film mérita également les honneurs d'un Oscar. On voit ici **FREDERIC MARCH** aux côtés de **TERESA WRIGHT** et de **MICHAEL HALL**.



Ci-dessus, de gauche à droite, **Mme BOWRON**, **M. FLETCHER BOWRON**, le maire de Hollywood, **JEAN HERSHOLT**, le président de l'Académie et **Mme HERSHOLT**, tous réunis au Shrine Auditorium, le soir de la distribution des Oscar. — Ci-contre, **FREDERIC MARCH**, le héros du cinéma pour 1946.

N'est-il pas merveilleux que nos jeunes puissent bénéficier des bienfaits d'une aussi louable initiative que celle des Amis de l'Art ? Cette association ne fait pas qu'"allumer l'étincelle": elle propage le culte du beau sous ses diverses formes et ce, dans la limite de ses moyens. Il nous appartient donc à nous tous d'alimenter ce foyer de culture. — Ci-contre, ROLAND LEDUC donnant un récital de violoncelle aux "Amis". Au piano, J. NEWMARK. La scène se passe au Plateau.



Les Amis de l'Art profitent souvent de remises substantielles sur l'achat de billets pour des manifestations artistiques et, parfois même, on y distribue des billets gratuits.



Les quartiers généraux des Amis de l'Art, au chalet du Parc Lafontaine, présentent en permanence une exposition de tableaux d'artistes chez nous. — Ci-dessous, tous les promoteurs de manifestations d'art sont assurés de recevoir la collaboration des Amis de l'Art. On le voit, les jeunes sont avides.



L'ASSOCIATION DES ÉLÈVES DU  
CONSERVATOIRE PROVINCIAL DE MUSIQUE  
offre  
**AUX AMIS DE L'ART  
QUATRE CONCERTS**  
MARCEL GRANJANY HARPISTE  
24 MARS  
JACQUELINE LAVOY PIANISTE  
14 AVRIL  
SEPTUOR. des ÉLÈVES MUSIQUES DE CHAMBRE  
MITSU A YENIE  
QUINTETTE des PROFESSEURS MUSIQUES  
DATE À VENIR  
CONDITION D'ADMISSION:  
DEVENU MEMBRE DES AMIS  
DE L'ASSOCIATION DES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE.  
SOUSCRIPTION: \$1.00



#### LA CAMPAGNE DES AMIS DE L'ART

## Pour embellir la vie des jeunes

**N**OUS N'AVONS pas oublié de planter des tulipes et des jonquilles dans nos parterres, d'accrocher aux troncs de nos arbres de petites maisons pour y attirer les oiseaux, d'enlever les branches mortes et les feuilles sèches afin, qu'autour de nos demeures, la nature soit embellie et que le printemps nous soit plus parfumé, plus gai et plus vivant.

Avons-nous pensé qu'il nous faut aussi embellir la vie de la jeunesse canadienne afin que son printemps soit plus harmonieux, mieux protégé, qu'il puisse remplir ses promesses d'épanouissement et faire servir, à sa joie et à celle de notre pays, les richesses et les possibilités qui sont en lui ?

L'Association LES AMIS DE L'ART, fondée par madame Hector Perrier en septembre 1942, et qui, depuis,

travaille, avec une générosité et un dévouement inlassables, à cette oeuvre de culture et de diffusion artistiques pour le bonheur et la protection des jeunes, nous invite à collaborer avec elle.

Nous connaissons tous, pour en avoir constaté les magnifiques résultats autour de nous, la saine influence qu'exerce cette Association auprès de ses membres, les routes qu'elle leur a ouvertes pour qu'ils puissent s'acheminer plus librement et plus facilement vers l'amour et la compréhension des oeuvres de beauté, y trouver des oasis d'élévation intellectuelle et morale, des sources de joie, intarissables, pures et profondes à la fois.

Plus de 15,000 étudiantes et étudiants, écolières et écoliers, de tous les âges, [ Lire la suite page 35 ]

Ci-dessous, Madame HECTOR PERRIER, présidente, qui est l'âme dirigeante de cet admirable organisme. Par sa clairvoyance et son zèle inlassable, elle a efficacement aidé au développement du bon goût et de la compréhension de l'art sous toutes ses formes.  
Photos Armour Landry.



L'EXPERIENCE DES AUTRES

# L'ÉTATISATION DE LA MÉDECINE

**D**EPUIS QUELQUES ANNÉES, des mesures économiques, inspirées par des principes d'une économie modérée s'adaptant plus ou moins aux besoins de notre époque ont été prises dans divers pays d'Europe et d'Amérique. Le Canada, dans ce même esprit, a fait sa part quand il a voté des lois accordant des pensions aux vieillards, aux aveugles, et surtout quand il a établi chez nous l'assurance-chômage.

L'étatisation de la médecine aura-t-elle bientôt son tour? Nous n'en savons rien. Ce qui semble plus que probable, c'est que dans divers milieux on est d'avis qu'elle viendra un jour ou l'autre. Voilà pourquoi, il est intéressant de savoir de quelle façon on l'a appliquée en d'autres pays si, finalement, nos autorités décidaient d'en appliquer les mesures.

Si jamais le Parlement canadien vote pareille loi, il est logique de supposer qu'il la calquera, en tout ou en partie, sur celle qui a été récemment passée en Grande-Bretagne.

En effet, le 30 avril 1946, la Chambre des Communes a accepté un bill de l'honorable Aneurin Bevan, ministre de la santé, lequel bill devait entrer en vigueur à partir du 1er janvier 1947, en Angleterre et dans les pays de Galles. On a tout lieu de croire que des mesures analogues seront bientôt prises relativement au service de la santé en Écosse.

Voici quelques-uns des points importants du bill de M. Bevan :

L'Etat pourvoira désormais à l'établissement et à l'entretien des hôpitaux, qu'il s'agisse d'un hôpital général ou d'un hôpital pour cas spéciaux,



tels les hôpitaux pour enfants, les maternités, les sanatoria pour tuberculeux, les asiles d'aliénés, etc. Il assumera les frais médicaux durant la convalescence, et aussi ceux des patients de l'extérieur qui se présenteront aux divers dispensaires.

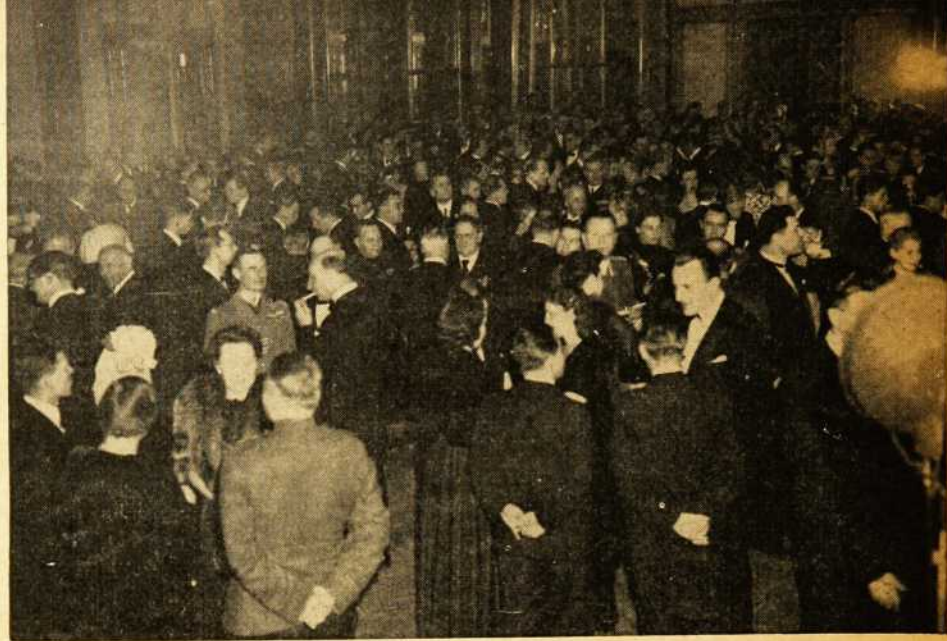
L'Etat se chargera des frais de médecin et de dentiste, du coût des opérations. Les services d'ambulance, les transfusions de sang et autres services de laboratoire seront gratuits. Dans certains cas, il en sera de même des médicaments, des lunettes, des dentiers et des appareils indispensables au malade.

[ Lire la suite page 35 ]

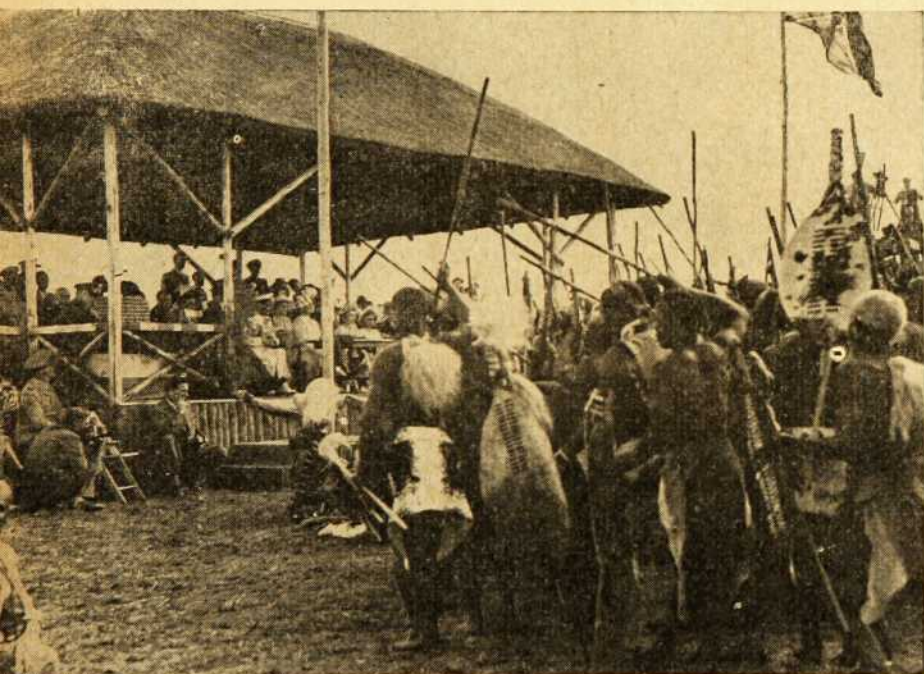
L'étatisation de la médecine est depuis quelque temps un sujet vivement controversé. D'après certains, l'intervention directe de l'Etat, en ce qui touche la santé publique, est vouée à un échec lamentable. D'autres, au contraire, sont d'avis qu'elle est tout à fait souhaitable. N'étant ni pour ni contre le projet, nous jugeons intéressant d'apporter, en toute objectivité, quelques précisions sur les mesures qu'entendait prendre le gouvernement travailliste anglais en marge de cette importante question. Nous comptons, dans un article ultérieur, étudier les résultats qu'aura donnés d'ici quelques mois l'application de cette législation sociale. Ci-contre et ci-dessus, quelques exemples nous rappelant que les humains auront toujours besoin de soins médicaux, que ces derniers soient étatisés ou non!



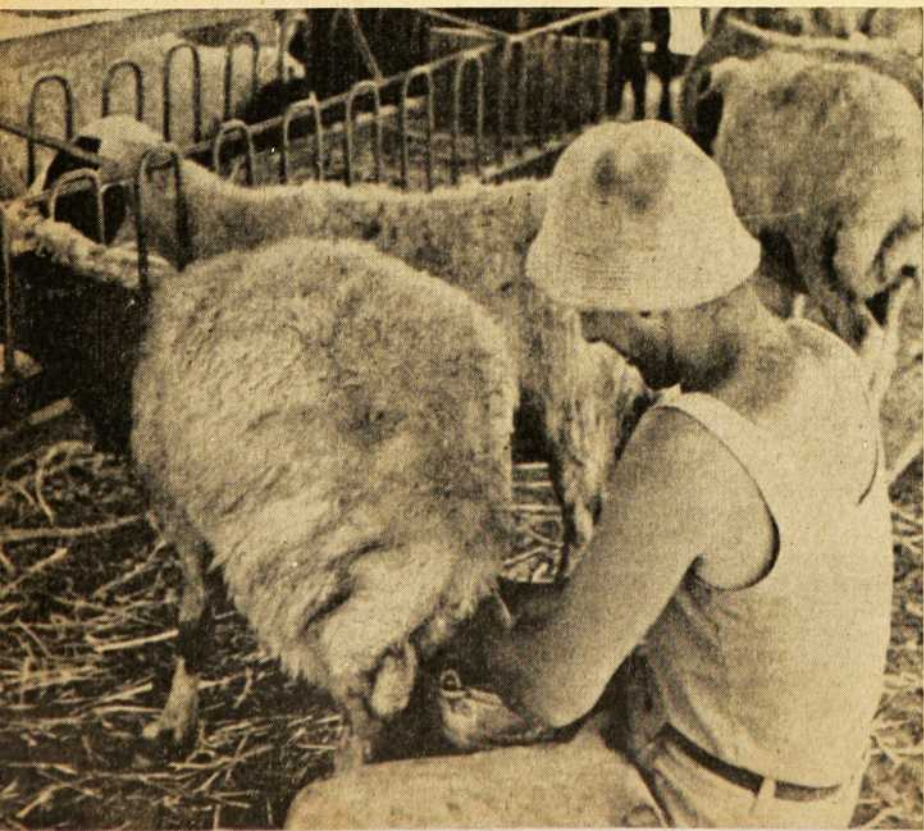
Ci-dessus, une récente photographie de Sa Sainteté PIE XII donnant audience à l'ambassadeur de Chine auprès du Saint-Siège. Son Excellence M. WON est accompagné ici de sa femme et de leurs treize enfants. Cette famille chinoise est peut-être la plus nombreuse du corps diplomatique, depuis sa fondation.



Ci-dessus, une foule d'invités se pressent dans le grand salon de l'Aéro-Club de Moscou où le gouvernement soviétique donne une somptueuse réception en l'honneur des délégués à la conférence des quatre grands. On remarque le mélange des uniformes, des habits de soirées et des complets de ville. Ensemble attrayant !



Ci-dessus, des guerriers zoulous viennent souhaiter la bienvenue au roi et à la reine d'Angleterre, en l'honneur desquels ils ont exécuté une danse. Ci-dessous, un fermier de Palestine soigne paisiblement ses bêtes et semble ignorer les luttes sanglantes qui ont, malheureusement, pour théâtre Tel Aviv, Haïfa et Jérusalem.

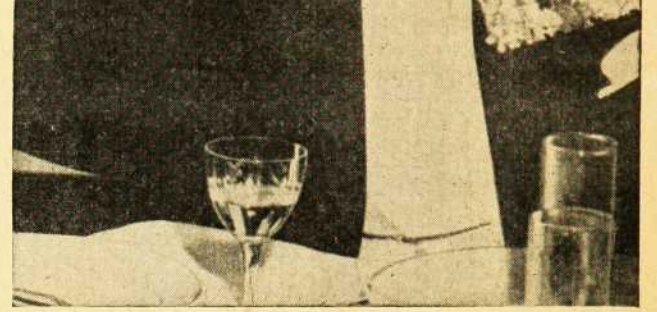


## Cà et là par l'image

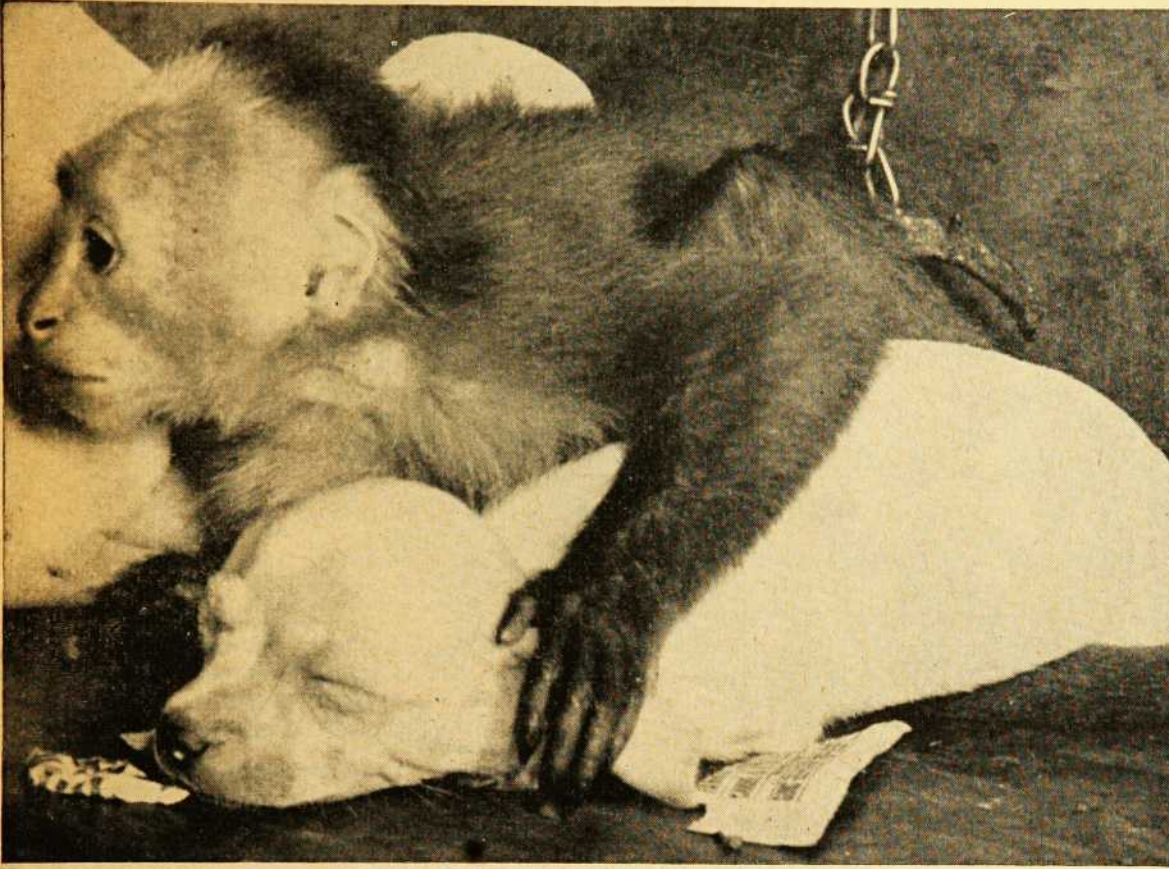
Ci-dessous, il y a trois ans de cela, le jeune prince CONSTANTIN de Grèce, debout à côté de sa mère, saluait un défilé militaire. Le futur héritier du trône est aujourd'hui âgé de six ans. Ses parents sont le roi Paul Ier, qui vient de succéder à son frère, feu Georges II, et la reine Frederika. Il a aussi une soeur, Sophie.



Ci-contre, à droite, le secrétaire d'Etat américain, le général MARSHALL et l'ambassadeur de Grèce, ATHEMIAS POLITOS, boivent à la Grèce, lors d'une réception à l'ambassade grecque de Moscou, le jour de la célébration de l'indépendance de la Grèce. C'est pour l'un des quatre grands un moment de détente entre les réunions de la célèbre conférence de Moscou.



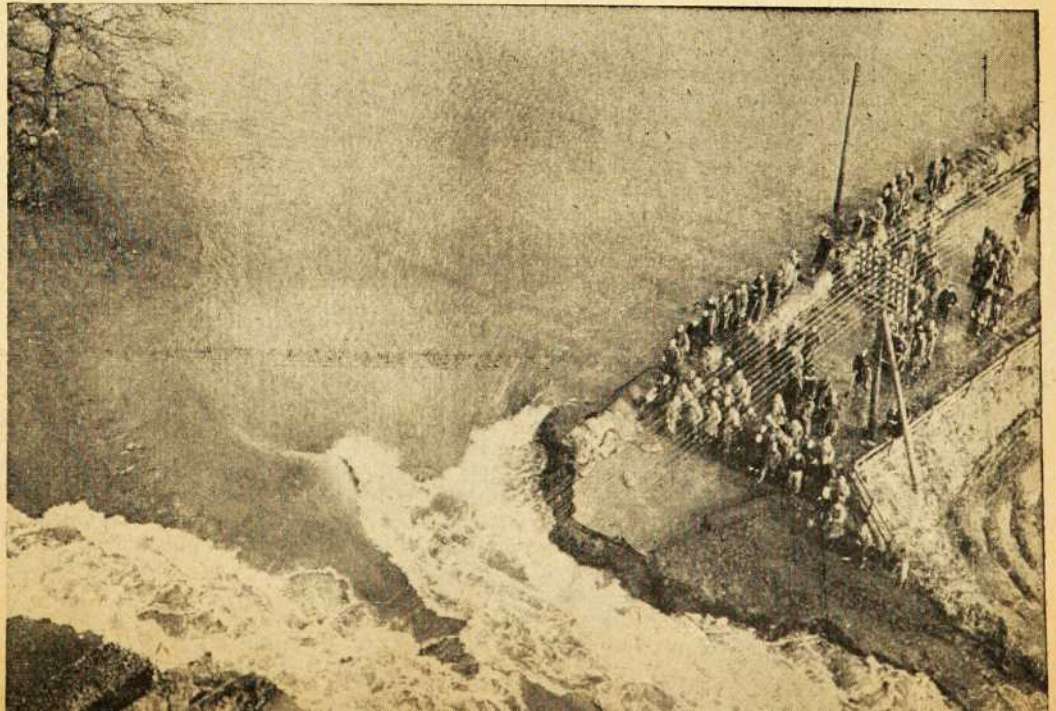
Ci-contre, une mère guenon témoigne de son affection pour un jeune chien chihuahua qui sommeille paisiblement, entouré par son bras protecteur et sans se douter de l'étrangeté de sa situation. Qu'arrivera-t-il à son réveil ?



Ci-dessous, à Francfort, en Allemagne, des femmes et des enfants, qui grelotaient de froid, se sont glissés jusqu'à des transports de charbon et tâchent d'en dérober pour remplir sacs et paniers aussi nombreux qu'ils le peuvent.



Ci-contre, à droite, CLAUDIA PINZA, âgée de 20 ans, fille du fameux chanteur du Metropolitan, Ezio Pinza, repasse en compagnie de son père la partition de Faust, opéra qu'ils interpréteront ensemble, l'automne prochain, à San Francisco. Ci-dessous, une scène d'inondation récente à Southery, Angleterre, photographiée du haut des airs, tandis que les habitants regardent, surpris et complètement impuissants.





Dessin de  
JEAN MILLET

"Dans la descente, il y a un  
endroit où nous nous arrête-  
rons. On y voit un sapin.  
On y voit des edelweiss!"

10

# LE SECRET DE LA GEMMI

Nouvelle sentimentale par AUGUSTIN FILON

**D**E LA TERRASSE d'un des hôtels de Louèche, je suivais, avec la longue-vue, des voyageurs qui montaient à la Gemmi. Une dame s'étant arrêtée près de moi, je lui offris de prendre ma place. Je la connaissais de vue. C'était une très vieille dame qui se promenait toujours seule et ne parlait à personne.

Elle me remercia avec un sourire et un signe négatif. Je lui dis, pour dire quelque chose :

« Etes-vous jamais allée là-haut ? »

— Oh ! dit-elle, il y a soixante ans que je connais la Gemmi dans tous ses coins et ses recoins.

— Soixante ans ! répétai-je, déjà pris de curiosité. Les choses doivent être bien changées depuis lors ?

— Très peu. Les choses ne changent guère dans ce pays-ci. Le chemin a été élargi et consolidé à certains endroits. Ça et là on a posé des barrières. Voilà tout ! De mon temps on ne voyait pas, dans cet entonnoir, là-haut, la croix qui rappelle la chute de Mme d'Herlaincourt. Quant au village des Bains, il était à peu près tel que vous le voyez. La belle route qui passe par Louècheville n'était pas faite. La poste fédérale ne montait pas ici et les lettres étaient apportées par un piéton. Les baigneurs arrivaient de Sierre par un chemin muletier qui contournait le flanc de la montagne de Varone. Vous en trouverez encore des vestiges dans ces prairies à mi-côte, de l'autre côté de la Dala.

*Est-il vrai qu'il y ait dans la vie beaucoup de drames inconnus et muets ? Est-il exact qu'il circule de par le monde pas mal de gens dont le cas relèverait de la justice et des tribunaux ? Si les circonstances faisaient de vous le témoin d'un de ces drames, si vous vous trouviez tout à coup en présence d'un de ces misérables, quelle serait votre émotion ? Telle est la situation dont M. Augustin Filon a su rendre toute l'intensité dans les pages de ce récit poignant.*

Elle s'était assise dans un fauteuil d'osier et je m'assis sur un siège voisin. Les solitaires ont des accès de sociabilité ; il y a des heures où les taciturnes sont pris d'une démangeaison de parler. Evidemment, ma vieille dame traversait une de ces heures et était en proie à l'un de ces accès. J'étais décidé à l'encourager. Ces gens d'un autre temps ont, parfois, des choses à dire qui sortent de l'ordinaire.

« Ainsi, lui dis-je, vous veniez ici, toute jeune, avec vos parents ? »

— Mes parents ? Je ne les ai pas connus. Je venais à Louèche avec mon oncle et ma tante qui m'éle-

vaient, ou qui étaient censés m'élever. C'étaient des bourgeois de Vevey. Je ne sais comment ils s'y étaient pris, mais leur maison était bâtie de telle sorte que, d'aucun point, on n'apercevait rien de l'admirable pays où nous vivions : ni le lac, ni les montagnes, ni, je crois, le ciel. Ils résidaient là toute l'année et venaient passer le mois d'août à Louèche, Dieu sait pourquoi ! Ils jouaient aux dominos, toute la journée, dans un coin du salon, ou bien ils se promenaient en droite ligne entre le Grand-Bain et le premier banc sur la route des Echelles.

— Il semble que vous n'aimiez pas beaucoup votre oncle et votre tante.

— Je les détestais.

« J'ai grandi, comme on dit, à leur ombre, et cette ombre-là était joliment froide ! Ma tante était la douceur même, mon oncle la sévérité incarnée ; mais je crois bien que je préférerais la sévérité de mon oncle à la douceur de ma tante. Après tout, peut-être qu'ils n'étaient pas méchants. Mon imagination d'enfant grossissait leurs défauts.

« Là où je voyais des tyrans et des monstres, il n'y avait probablement que des imbéciles et des grotesques. Mais je ne sais pas pourquoi je vous parle d'eux si longuement. Cela n'a aucun rapport avec l'histoire que je voulais vous conter. [Lire la suite page 36]

# DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

## SENTIMENTS EXAGERES DE PATRIOTISME AU SUJET SPORTS PROFESSIONNELS

Le public montréalais montre-t-il réellement du parti pris en faveur de ses joueurs favoris? Sans la moindre hésitation, nous répondons: oui, pour un trop grand nombre. En ajoutant, toutefois, un correctif, ou plutôt une atténuation, à savoir que les spectacles de nos séances sportives ne sont pas les seuls à manifester des préférences pour leurs idoles. Une assez longue expérience nous permet d'affirmer que la même remarque s'applique avec autant de justesse aux autres villes.

A ce sujet, nous ne faisons aucune exception en faveur de telle ou telle nationalité. A Toronto, où la majorité des gens est anglaise, ce n'est pas mieux qu'ailleurs, les rédacteurs sportifs aidant, par leurs écrits parfois mensongers, à soulever l'ire de la foule. Et, pourtant, on nous a appris — il y a longtemps de cela — que le tempérament de messieurs les Anglais était plus flegmatique. Pour cette raison, et aussi parce que leurs origines sportives sont plus anciennes et mieux assises, on est porté à leur conférer un équilibre supérieur à celui des nationalités plus jeunes. Un autre plat de bouillie pour les chats que nous devrions jeter aux chameaux!

Il se peut que pareille constatation soulève les protestations de certains exaltés. Nous la faisons, pourtant, en toute sincérité, dans la plénitude d'une indépendance absolue et d'intérêt de la vérité. L'attitude qui consiste à flatter les sentiments de la foule, dans le but de s'attirer des faveurs, des compliments et des cadeaux, ne saurait nous convenir. Au contraire, qui aime bien châtie bien.

Nous déplorons, une fois de plus, la mentalité de certains chroniqueurs, qu'ils soient torontois ou montréalais ou bostonais, peu importe, qui ne comprennent et ne remplissent pas mieux leur rôle d'éducateurs. A leur passif, on relève bien des fautes, à part celle de courir après les pots-de-vin, à commencer par celle consistant à encourager le chauvinisme outrancier, responsable d'incidents aptes à s'aggraver, d'ici quelques années, avant la déclaration d'une guerre entre les Etats-Unis et la Russie.

Sans sortir des patinoires du hockey, on remplirait des colonnes avec le récit des plus marquants, depuis les fameuses batailles entre "Newsy" Lalonde et Jos Hall jusqu'aux bagarres de nos jours. Déclarer que pareils événements portent préjudice à la cause qui nous est chère, c'est énoncer un lieu commun. Or, leur origine réside dans une incompréhension quasi complète des règlements, aussi bien que dans un désir, exacerbe au point d'en devenir maladif, de voir triompher nos joueurs favoris.

Après une victoire, tout athlète professionnel n'a que courir sur les lèvres, même MAURICE RICHARD, à l'extrême droite de la photo du haut. On le sait, le meilleur joueur de notre époque n'a pas la sourire facile... Ces photos furent prises après la seconde victoire de 3 à 1 sur le Toronto, dans le vestiaire du Canadien, au Forum. Dans celle du haut, ROGER LEGER, à gauche, et MAURICE RICHARD félicitent chaudement BILL DURMAN à la suite de sa brillante tenue dans les filets tricolores. Sur l'autre photo, les étoiles du Canadien, EMILE BOUCHARD, BILL DURMAN, ROGER LEGER et MAURICE RICHARD se disent que le Canadien ne peut pas perdre la Coupe Stanley, en dépit du fort handicap qu'ils ont à surmonter. Et, pourtant, Dieu seul savait s'ils avaient alors raison ou tort... MAURICE RICHARD, à droite, las d'être bousculé par deux joueurs à toutes les joutes, a fait savoir à plusieurs de ses amis qu'il avait l'intention d'acheter une ferme, non loin de Montréal. Alors, le hockey professionnel serait le dernier de ses soucis... Nous ne croyons pas que le robuste Maurice mette son projet à exécution. Et ce, pour plusieurs raisons. La valeur marchande de Richard est trop élevée pour la direction du Canadien, qui lui versera un autre salaire de plus de \$10,000, l'hiver prochain. Au cours de cet été, Maurice oubliera les mauvais coups qu'il a reçus; puis, le temps de l'entraînement venu, l'amour du jeu, l'occasion, la glace tendre et quelque diable aussi le poussant, l'obligeront de répondre à l'appel.

Photos Gabriel Desmarais.

Sérions les questions, autrement dit examinons-les l'une après l'autre. Il n'est aucun individu du sens rassis qui n'ait constaté l'effarante ignorance que dénotent certaines protestations, devenues courantes dans nos salles de sport, ou sur nos terrains de jeu, contre les décisions des arbitres. Voici un match de boxe, au cours duquel on a dû rappeler un combattant à l'ordre, et peut-être le déqualifier. Une bordée de protestations s'élève. Nous voulons perdre notre première cravate que tante Deda nous a donnée, si vous ne découvrez pas, parmi les plus enrégés siffleurs, des gaillards incapables de différencier un direct d'un swing, et un "squeeze-play" d'un "hit-and-run", au baseball.

Il n'en va pas autrement, en hockey professionnel. Tel arbitre a pénalisé un des camps pour un cas quelconque de jeu irrégulier. Prenez au hasard un de ceux qui vitupèrent le plus violemment le malheureux arbitre. Vous constaterez que les règles relatives à l'obstruction ou aux hors-jeux lui sont presque inconnues. Bien mieux, notre gaillard s'en bat l'oeil éperdument. Peu lui importe que l'arbitre ait sévi justement ou injustement. Ce qui l'intéresse, c'est qu'on ait puni l'équipe dont il supporte les couleurs. A ses yeux, le reste ne compte pas.

Tout de même, il faudra arriver, un jour ou l'autre, à faire toucher du doigt à notre bonhomme la désinvolture avec laquelle il place le coeur à droite, ou si vous préférez, renverse le problème. Et il n'est pas le seul à souffrir de cette affection! Quelques-uns de nos commentateurs sportifs à la radio font partie de cette catégorie...

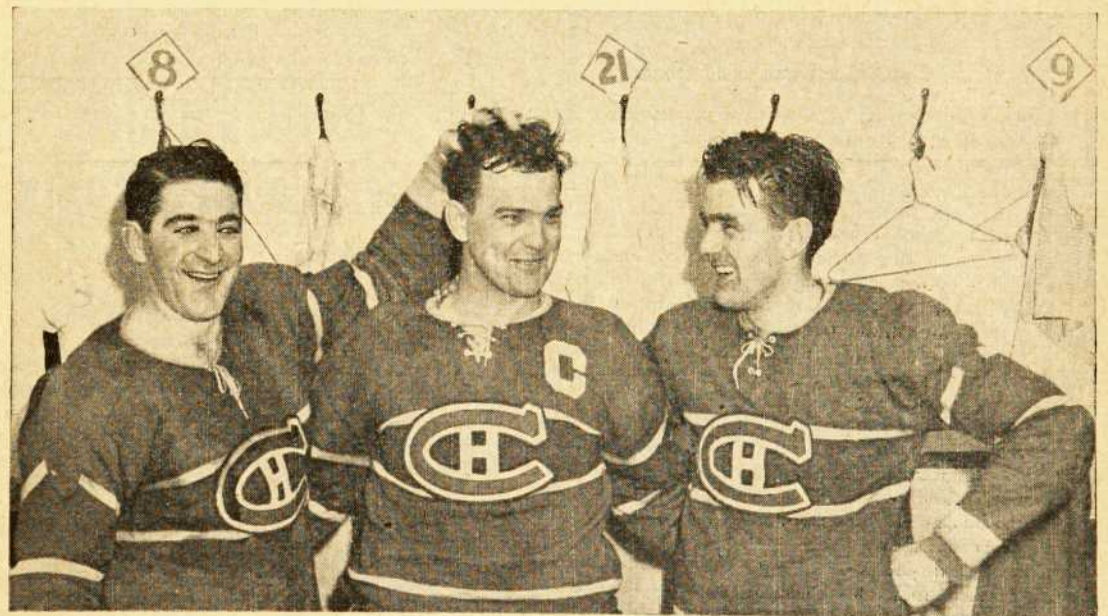
Entre nous, faisons un examen de conscience. La question de savoir quel est le côté pénalisé est inexistante. Une seule chose importe, c'est que le ou les juges responsables aient agi, conformément aux règles du code sportif. De sang-froid, chacun sait, pertinem-

ment, que tel est le cas 98 fois sur cent. Même en abandonnant aux protestataires les deux derniers exemples la cause serait jugée.

En somme, une considération domine tout le débat. Qu'il s'agisse d'une course consistant à franchir le but en tête, d'une compétition à qui enverra la rondelle entre deux poteaux, ou d'un combat destiné à trancher la question de supériorité entre deux boxeurs ou deux lutteurs, ou d'une joute de baseball chèrement disputée, les véritables sportsmen doivent uniquement s'inquiéter du problème que résume cette interrogation: étant donné que l'épreuve sera régulièrement et loyalement disputée, quel est le meilleur?

Ainsi, nous en arrivons à reprendre la formule fameuse: le sport ne connaît pas de patrie. A plus forte raison, doit-il ignorer les régions, les clochers, les clubs, voire la camaraderie? L'axiome a pu, au lendemain des heures troubles qui virent se muer en troupeaux de bêtes féroces les peuples les plus civilisés de l'univers, se voir discuté. Des gens qui font profession d'accaparer, en le déformant pour les vilains besoins de la politique, le mot sublime de patrie, ont tenté de créer une équivoque. Même, ils y ont réussi partiellement. Dissipée aujourd'hui l'abominable fumée des tueries — en attendant la prochaine qui ne tardera pas entre la Russie et les Etats-Unis — nous, qui, chaque jour, exaltons les bienfaits de l'idée sportive, nions que l'honneur de la nation soit diminuée, parce que Untel joue mieux au hockey ou au baseball ou court plus vite que X, l'un des nôtres.

Nous voulons, entre ceux-ci et ceux-là, développer l'esprit de compétitions loyales. Ainsi, après le verdict de l'arbitre, cela permet au vaincu de serrer la main du vainqueur, qu'il soit Anglais, Canadien français, Américain, en lui disant: "Tu as gagné, parce que tu étais le meilleur!"





"Voici un homme que j'ai trouvé errant dans la rue, cette nuit... Je ne puis le garder... Je crois que son état mental nécessite un examen..."

Dessin de  
JEAN MILLET

# L'HOMME TRAQUÉ

## I — LA NUIT, AU BORD DE L'OISE

LA NUIT était chaude. On se trouvait en plein mois d'août et cet exceptionnel été continuait de tenir ses promesses. Une petite voiture filait rapidement dans la forêt de Compiègne, en direction de Paris. Au volant, Jack Desly. A sa droite, le fidèle domestique annamite, Nan-Dhuoc. Dans l'un des double-fonds secrets de l'auto, une serviette de cuir, contenant une remarquable collection de bijoux.

Ce n'était pas sans raison que Jack Desly, le fameux gentleman-cambrioleur, avait dédaigné de quitter la capitale pour une plage chic, comme il avait l'habitude de le faire chaque saison estivale. Ses renseignements lui avaient permis de découvrir un coup magnifique et sans aucun danger à accomplir dans un castel des environs de cette jolie ville du département de l'Oise. Satisfait, il regagnait ses pénates aussi rapidement que possible afin de se créer un immédiat alibi aux yeux de son éternel adversaire, l'inspecteur de la Sûreté, Arthème Ladon.

Il n'ignorait pas que le policier reconnaîtrait sa patte dans la manière dont la besogne avait été accomplie, mais comme d'habitude Ladon n'aurait aucune preuve, en dehors de cette conviction morale. Seulement, il ne fallait pas lambiner. Jack, qui était censé passer la soirée au théâtre et qui possédait dans son gousset le billet de fauteuil d'orchestre, en même temps qu'il connaissait par cœur la pièce qu'on jouait à l'Athénée — oui, c'était à l'Athénée — n'aurait que le temps de passer un coup de chiffon hâtif sur la poussière de la carrosserie, avant d'amener l'auto au garage habituel.

Nan-Dhuoc murmura :

— Beaucoup de chaleur, maître...

Pourtant le pare-brise était largement ouvert...

Jack Desly grommela quelques mots indistincts, puis tout à coup ralentit et stoppa.

— Sapristi!... Je parie que le radiateur a besoin d'eau!

Nan-Dhuoc bondit jusqu'à la calende et dévissa le bouchon. Une colonne de vapeur d'un blanc épais monta vers le ciel.

— Il était temps, dit Jack. Un peu plus loin, nous aurions coulé une bielle!... Et nous aurions été dans de beaux draps...

## Récit policier par CLAUDE ASCAIN

Il jeta un regard autour de lui.

On était en pleine forêt. Les arbres dessinaient leurs grands fûts à la lumière des phares. Inutile d'espérer atteindre un endroit quelconque où obtenir un ravitaillement. Et puis, à pareille heure!... Jack regarda la montre du tableau de bord. Minuit et quart!

— Bigre!... Pas une minute à perdre... Où trouver de l'eau?

Il jeta un coup d'œil sur sa carte et vit qu'il se trouvait juste à la croisée de la route avec un petit chemin forestier qui, sur la droite, menait directement à l'Oise.

— Cinq cents mètres à franchir... Allons-y...

Il renonça à mettre le moteur en route pour ne pas l'échauffer davantage et, muni d'un bidon vide qui avait contenu de l'huile, se hâta vers la rivière.

La solitude complète. Tout de suite à la sortie de la forêt, c'était le cours d'eau. Au delà, une contrée plate qui s'effaçait dans la nuit. Pas une maison, pas une lumière annonçant un endroit habité.

Il se laissa glisser le long de la berge en pente et s'accroupit afin de remplir son récipient. Au même moment, il s'immobilisa. Juste au-dessus de lui, des bruits de voix étouffées, le claquement d'une portière d'auto. Depuis un instant, il entendait un moteur au ralenti, mais n'y avait accordé qu'une attention très secondaire.

On ne pouvait le voir en contre-bas. D'ailleurs, les choses se passèrent très vite.

D'un seul coup, Jack entendit un plouf! dans la rivière. Une masse encombrante venait de disparaître dans les eaux noires. Puis l'auto repartit en un clin d'œil. Jack possédait un esprit de décision très net.

— Ils ont fl... qué un homme à l'eau!...

Dix secondes plus tard, il se coulait sans bruit à la surface, exécutait ce que les nageurs appellent un *plongeon en canard* d'un fort coup de reins, et descendait à la poursuite du corps humain.

Il le retrouva au fond. Heureusement, l'Oise n'avait pas plus de quatre mètres en cet endroit. Jack comprit pourquoi la victime n'était pas partie au fil du courant.

— Ils lui ont attaché un énorme pavé à chaque cheville!...

Il monta renouveler sa provision d'air à la surface et s'enfonça derechef. D'un coup de la lame tranchante de son canif, il libéra le malheureux inconnu et le prit dans ses bras.

Jack, sportif éprouvé, savait ce que l'on doit faire en cas de noyade et à peine son fardeau déposé sur la rive, il secourut le noyé dont le cœur battait encore. Mais oui, la baignade forcée n'avait pas duré cinq minutes.

L'eau était tiède, l'air extérieur encore davantage.

Puis Jack fonça de toute la vitesse de ses jambes vers son auto.

— Nan-Dhuoc!... Pas d'explication!... Viens avec moi!...

Ils transportèrent le corps près de la voiture. A la lueur de sa lampe électrique, Jack dévisagea les traits. Il vit une face hisurte, des yeux fermés...

— Remplis le radiateur pendant que je fouille ses poches pour me rendre compte de son identité...

Mais, tout en prononçant ces paroles, Jack savait déjà qu'il ne trouverait rien. Les assassins évitent, autant que possible, de signer leurs crimes!... Il haussa les épaules.

— Tout est prêt, maître, fit la voix de l'Annamite...

— Bon. Aide-moi à charger ce passager...

Le visage de Nan-Dhuoc exprima la réprobation la plus vive.

— Quoi, maître!... Vous emmener ce...

— Tu n'y penses tout de même pas que je l'ai tiré de l'eau pour le laisser comme ça, au bord de la route?

L'Annamite connaissait le cœur de son patron. Et aussi son entêtement quand Jack s'y mettait. Il courba les épaules et ne dit plus rien. L'inconnu était toujours évanoui, mais sa respiration paraissait normale. Il se

réveillerait sans doute bientôt. Les mains rivées au volant, Jack songeait.

Au fond, il était embarrassé de la présence de l'homme qui n'avait pas repris ses sens. Qu'allait-il en faire? Le déposer à la première gendarmerie rencontrée? Totalemment impossible. Et son alibi? Comment expliquer sa présence en cet endroit, les circonstances dans lesquelles il avait pêché l'inconnu, etc., etc. . .

Alors, il fallait l'emmener chez soi.

— Oui, dit Jack, entre haut et bas. Qu'il passe une nuit tranquille au moins, ce pauvre bougre... Demain matin, nous verrons...

Ils arrivèrent sans encombre. Nan-Dhuoc aida son maître à transporter l'inconnu jusque sur le divan du salon-studio et s'en fut reconduire la voiture au garage.

Pendant ce temps, Jack faisait respirer des sels à son rescapé. L'homme eut un tressaillement, remua la tête, ouvrit un œil, le referma, puis ouvrit les deux yeux, pour tout de bon.

Jack rencontra son regard qui était étrangement fixe. Il sourit :

— Vous vous sentez mieux? . . .

L'autre ne répondit pas. Il considérait la pièce, détaillant tout, mais ne semblant s'intéresser à rien. Desly renouvela sa question. L'homme articula péniblement :

— Ma tête... J'ai mal à la tête...

Ce fut alors que Jack remarqua une ecchymose à l'arrière du crâne, sur le cuir chevelu. Le malheureux avait dû recevoir un violent coup de matraque avant qu'on l'eût jeté à l'eau.

Avec des gestes doux, le jeune homme lui palpa la nuque. L'inconnu se raidit en arrière avec un gémississement de douleur.

— Qui êtes-vous? Comment vous appelez-vous? insista le sauveteur.

Un sourire vague et absent pour toute réponse. Nan-Dhuoc entra dans la pièce. L'inconnu le regarda sans la moindre expression sur le visage. L'Annamite jeta un coup d'œil interrogatif à son maître. Jack leva les épaules dans un mouvement résigné.

— Il a perdu la mémoire, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

L'homme balbutia comme pour lui-même :

— Oui... Qui suis-je?... Je m'appelle... Je m'appelle... Ah! je ne sais plus... Oh! aidez-moi! . . .

Jack le regarda sans mot dire. Quelle étrange situation!

Il plissa le front, un peu soucieux.

Regretter son acte? Non. Ce qui était fait était fait, et Jack ne se serait jamais pardonné d'avoir abandonné un être humain quand il pouvait le sauver.

Mais, tout de même, quelle allait être la solution de cet imbroglio?

Il était deux heures du matin, il aurait bien voulu se reposer et, pourtant, il allait abandonner son lit à ce pauvre amnésique, pour se contenter du divan du studio.

— Puisque je me suis montré convenable, marmonna-t-il, il faut l'être jusqu'au bout!

Charmante pudeur d'un brave cœur qui voulait dissimuler sous un air d'ironie, les élans qu'il éprouvait. Jack Desly cambriolait, évidemment... Mais ça, c'était le *business*, comme il disait. Pour le reste, il pouvait s'offrir le luxe de sentiments, même choisis.

Cependant, il ne pouvait envisager de garder ce pauvre homme chez lui. Et il ne voulait pas le rejeter à la rue! . . . Alors?

Il l'examina avec attention. Les vêtements étaient quelconques. Un complet de confection. Pas de marques ni d'étiquettes, inutile d'insister, rien à glaner de ce côté.

Fortes chaussures. Sous-vêtements ordinaires. Chose curieuse, un gros chandail à col roulé, bleu marine. Pas de gilet, ni de veston.

Autre détail qui retint l'attention de Jack : le pantalon, les chaussures, etc., bref, toutes les pièces de l'habillement ne portaient pas la moindre trace d'usage. On eût dit, même, qu'ils étaient neufs. !

— Pourquoi aurait-on revêtu de neuf un homme qu'on a l'intention de noyer, comme une bête nuisible?

L'état inculte de la barbe et de la chevelure était également un mystère pour Jack et Nan-Dhuoc.

— Il n'a pas connu les ciseaux du coiffeur ni le rasoir, depuis au moins trois mois, murmura le jeune homme.

Quelle pouvait être la situation sociale de l'inconnu? Pour un observateur superficiel, la conclusion s'imposait : un ouvrier ou un paysan, enfin un homme de condition modeste. Mais Jack restait perplexe devant ces mains, bronzées certes, mais douces au toucher. Pas de callosités, pas de durillons, rien qui indi-

quât le maniement d'un outil quelconque. D'où provenait-il? A la suite de quel concours de circonstances avait-il été amené sur les bords de l'Oise?

Ses agresseurs étaient, sans doute, persuadés de sa mort. Personne ne pouvait soupçonner qu'à la minute même où ils commettaient leur forfait, un homme se trouvait à deux pas, près de cette berge solitaire à perte de vue, décidé à déjouer le destin qu'ils avaient assigné à leur victime.

— Laissons-le dormir encore, dit Jack, et il ferma la porte.

Il était deux heures de l'après-midi quand l'inconnu se réveilla. Desly essaya encore, mais en vain, d'obtenir des éclaircissements; l'homme se prenait la tête à deux mains, il la secouait avec désespoir.

— Rien à tirer... soupira Desly.

— Quoi vous faire, maître?

— J'ai tout tenté... Je vais conduire ce malheureux dans un hôpital où il sera soigné... Va me chercher un taxi.

Jack ordonna au chauffeur de le mener à la Salpêtrière.

— Voici, dit-il au préposé à la réception, un homme que j'ai trouvé errant dans la rue, cette nuit... Je l'ai hébergé, mais je ne le connais pas. Je ne puis le garder... Je crois que son état mental nécessite un examen...

Il profita d'un moment de cohue pour s'éclipser, laissant là celui qu'il avait arraché à la mort.

C'était le mieux, dans son esprit. Maintenant, perdu dans la foule anonyme, Jack se trouvait en sécurité. Ce n'était pas l'amnésique qui allait donner les véritables explications, n'est-ce pas?

Jack Desly poussa un ouf! de soulagement quand il se retrouva dans son appartement. Mais une heure

## LE RETOUR

*Quand, après une longue absence, on doit revoir  
Celle à qui l'on pensait tristement chaque soir  
Et qu'un amour trop grand faisait parfois maudire,  
On pense qu'on aura bien des choses à dire,  
Qu'on se rappellera tous ses moindres ennuis,  
Tous ses pressentiments, les songes de ses nuits,  
Le tourment qui précède une lettre espérée;  
Et lorsqu'on est enfin près de son adorée,  
On est muet, le cœur palpite à se briser,  
Et toute l'éloquence expire en un baiser.*

Charles GRANDMOUGIN

ne s'était pas écoulée qu'il se reprochait son égoïsme.

— J'aurais dû m'inquiéter de cet homme... J'aurais dû veiller à ce qu'il fût installé dans un lit, ou tout au moins m'assurer qu'un docteur l'examinerait...

Il n'y résista plus et retourna à l'hôpital avec un prétexte plausible pour expliquer son brusque départ. Ce qu'il apprit lui donna un choc brusque.

— Comment? Mais je croyais que vous l'aviez emmené avec vous! dit le gardien.

— Il n'est pas là? s'exclama Jack.

— Mais non... Puisque je vous dis que je croyais que vous l'aviez accompagné à la consultation spéciale de l'après-midi! . . .

Jack dut se rendre à l'évidence.

L'inconnu ne se trouvait pas à la Salpêtrière. Il avait disparu.

### II — A L'INFIRMERIE DU DEPOT

IL SE PASSAIT UN curieux phénomène dans l'esprit de Jack Desly. La même impulsion qui l'avait poussé à retourner à la Salpêtrière continuait de le commander. Il prit sa voiture et fila en direction de Compiègne. Il éprouvait le besoin de revoir, en plein jour, les bords de l'Oise où s'était déroulé le bref et dramatique épisode.

Ce sentiment était paradoxal. Plus il voulait se persuader qu'il ferait mieux de rester tranquille, plus il éprouvait le besoin de s'inquiéter de cet inconnu. Sans doute était-ce en vertu de l'axiome qui dit qu'un sauveteur s'attache toujours à celui qu'il a tiré d'un péril. Passé Verberie, il atteignit la forêt. Il roula plus lentement, cherchant à reconnaître la route menant vers la rivière.

— Je crois que c'est là... marmonna-t-il après quelques kilomètres, et il vira sur sa gauche, puisqu'il

allait dans le sens inverse de sa course de la nuit précédente.

Tout avait un autre aspect à la lumière du soleil. Cependant, il reconnut l'endroit où il avait descendu la berge. Sautant à terre, il vérifia. Oui, c'était la place où il avait empli son récipient.

Un chemin étroit courait le long de l'Oise. Il n'y passait guère de voitures et, dans l'herbe qui poussait là, à foison, il reconnut des empreintes de pneus.

Ce ne pouvaient être ceux de sa propre auto. D'abord, il n'était pas venu jusque-là. Ensuite, les traces étaient larges et indiquaient une lourde carrosserie.

Pas à pas, il avança, scrutant le sol d'un regard exercé. Il monologuait intérieurement :

— L'auto a dû arriver de ce côté, stopper et... ma foi, ajouta-t-il, elle est repartie en marche arrière jusque... voyons... ah! ici...

D'après les marques des roues avant et arrière qu'il reconnaissait facilement, il reconstituait la manœuvre. La voiture avait profité de l'amorce d'un nouveau chemin forestier pour faire demi-tour et partir définitivement dans la direction voulue.

L'Oise faisait une courbe et s'éloignait. Jack, continuant son inspection, tomba en arrêt. Les roues avaient laissé une empreinte plus forte à un endroit humide. Il s'agenouilla avec un petit sifflement.

— C'est remarquablement net... Voyons cela...

Les pneus étaient probablement neufs et l'on distinguait les striures comme si elles avaient été décalquées. Après un instant, le jeune homme tira un calepin de sa poche et dessina ce qu'il voyait.

— Il y en a un, constata-t-il, qui a un défaut... Celui qui se trouve à l'arrière et à droite...

On voyait, en effet, comme un écrasement, à intervalles réguliers. Chaque fois que cet endroit de la roue avait appuyé sur le sol, le dessin devenait confus et reprenait tout de suite après.

Il avait calculé que c'était la roue droite arrière plutôt que celle d'avant en raison du poids. En effet, tout observateur de pistes n'ignore pas la différence qui existe entre l'effort demandé aux différents endroits du châssis d'une auto.

Jack Desly atteignit une petite route macadamisée et manifesta son désappointement. Naturellement, il n'y avait plus de traces.

— Allons chercher notre voiture, décida-t-il, et il revint sur ses pas. Sa conduite intérieure rapidement amenée, il se retrouva à l'endroit où cessaient les marques.

Cette petite route aboutissait à une autre voie qui s'étendait à droite et à gauche. Cette fois, impossible de se repérer sur la direction prise par les automobilistes nocturnes. D'un côté, on rejoignait la route directe pour Compiègne, à travers la forêt.

De l'autre, on traversait l'Oise, à Port-de-la-Croix-Saint-Ouen, et l'on se perdit ensuite en un enchevêtrement de chemins secondaires, par lesquels on pouvait aussi bien aboutir à Compiègne, que s'éloigner dans n'importe quelle direction. Jack comprit qu'il était inutile de chercher davantage et revint vers Paris, tout en réfléchissant : « Voyons... Il y a quelque chose à tirer de ce que j'ai vu. »

C'était exact. Ses déductions suivirent un chemin logique, avec une méthode qui lui permettait de réfuter les contradictions possibles au fur et à mesure de ses pensées.

— Premier point : les mystérieux agresseurs doivent connaître la contrée sur le bout du doigt. Cela saute aux yeux. Le choix de cet endroit particulièrement solitaire, l'assurance avec laquelle ils sont arrivés et repartis, sans hésitations ni fausses manœuvres...

« Deuxième point : ils ne venaient pas de Paris. Les traces en sont la preuve évidente. Et puis la route que je suivais est extrêmement rectiligne et j'aurais aperçu de très loin la lueur de leurs phares, s'ils étaient arrivés à ma rencontre. »

« Troisième point qui est la conclusion des deux autres : ces gens doivent habiter les environs, ou tout au moins, les ont habités suffisamment de temps pour avoir repéré le meilleur endroit où accomplir leur forfait. Voilà, mon petit Jack, une bonne gymnastique mentale... »

Il se trouva chez lui peu avant l'heure du dîner. Il prenait généralement ses repas au restaurant, mais parfois, par nonchalance ou caprice, il restait dans son studio, en pyjama d'intérieur, mules aux pieds — comme aujourd'hui — pour faire honneur aux talents culinaires de Nan-Dhuoc. Oui, décidément, il passerait la soirée comme un bon bourgeois, à lire et fumer béatement, ou encore à écouter un peu de musique à la T.S.F.

Il tourna le bouton de son appareil et s'installa confortablement dans un vaste fauteuil, après le repas. Justement, il y avait un concert de musique de cham-

bre consacré à Schubert, dont il raffolait.

Un petit entr'acte. Bulletin d'informations, faits-divers.

Il dressa l'oreille. Le speaker venait d'articuler :

«... La police parisienne a arrêté, cet après-midi, un étrange personnage paraissant frappé d'amnésie à la suite d'un accident. Il a été conduit à l'infirmerie du Dépôt en attendant qu'on puisse déterminer son identité. Il semble âgé de trente à trente-cinq ans... »

Suivit une description que Jack reconnut.

— C'est mon bonhomme ! s'exclama-t-il. Tu entends, Nan-Dhuoc ?

Le domestique, qui rangeait quelques objets dans la pièce, acquiesça silencieusement, comme il le faisait toujours.

— Il n'est pas allé loin... reprit son maître. Bien sûr, un agent l'aura ramassé comme vagabond... Ainsi, il est à l'infirmerie du Dépôt... Hem... Je n'aime pas beaucoup fréquenter ce genre de place...

Jack se coucha assez préoccupé. Le mystère qui planait autour de l'inconnu le poursuivait.

Le lendemain matin, il vit la photographie dans son journal. La pénurie de nouvelles en cette époque de l'année — l'été est toujours une période creuse pour les reporters — avait permis l'élaboration d'un article en première page. En d'autres temps, l'événement n'aurait pas bénéficié de plus de dix lignes.

Jack aurait aimé se retrouver face à face avec l'amnésique, l'interroger, tenter patiemment d'éveiller une lueur de mémoire... Il regrettait vivement de l'avoir laissé aller. Mais il n'y avait pas à revenir sur les événements.

Il sortit pour quelques petites courses dans la capitale. En suivant les quais, il s'aperçut qu'il n'était pas très loin de la Conciergerie, et, machinalement, continua à rouler dans cette direction.

Un arrêt obligatoire. Il se trouva derrière une grosse voiture et ses yeux se portèrent tout naturellement sur l'arrière de cette auto.

— Hein ? murmura-t-il. Ça alors ! Il se haussa à demi au-dessus de son volant. Les pneus, là, devant lui... L'auto se mit à rouler lentement, puis plus vite.

Mais il avait eu le temps de reconnaître les striures. Mieux, le défaut dans le caoutchouc qu'il avait annoté sur la feuille de son carnet. Coïncidence surprenante, il suivait le véhicule qui avait servi à transporter l'inconnu, lors de l'étrange nuit !

— Tout doux !... se corrigea-t-il. Ce n'est peut-être qu'une similitude... Ne nous emballons pas.

L'autre voiture stoppa devant le bâtiment auquel il pensait. Jack passa doucement. Il vit deux hommes descendre de l'auto et s'engouffrer sous la voûte.

— Plus d'hésitation... Ils vont rendre visite à l'autre... Leur victime sans doute !... Ils auront été alertés par les journaux...

Sans perdre une seconde, il surgit hors de sa conduite intérieure et en deux enjambées fut sur le trottoir. Il se pencha pour lire sur le tableau de bord de la grosse auto, le nom et l'adresse de son propriétaire. Il se redressa en toute hâte.

Les deux hommes revenaient déjà. Jack alluma une cigarette, affectant l'attitude d'un badaud. Il avait eu le temps de saisir quelques phrases échangées pendant qu'ils prenaient place :

— C'est bien lui !...

— Tu es sûr qu'il ne t'a pas vu, au moins ?

— Evidemment... Mais, bon Dieu, qu'allons-nous faire ?

— Froussard !... Puisque je te dis que tout va bien...

Le reste se perdit dans le fracas du moteur. Jack resta immobile, sur le trottoir. Sa conviction se consolidait. Ces deux personnages étaient venus vérifier s'il s'agissait bien de celui qu'ils avaient cru au fond de l'Oise. D'après ce qu'il avait entendu, il y avait à craindre une nouvelle machination contre le malheureux.

— Eh bien, non !... gronda-t-il. J'empêcherai cela !...

Ainsi, le jeune homme allait s'offrir le luxe d'une bonne action, d'un acte véritablement désintéressé. Nul calcul dans ce qu'il comptait entreprendre, nulle pensée que l'avenir lui réserverait une compensation.

Il n'avait pas eu le temps de déchiffrer le renseignement qu'il avait cherché dans l'auto inconnue. Mais, toutefois, il en possédait le numéro matricule.

Comment agir, maintenant ? Il fallait commencer par effectuer un véritable enlèvement de l'amnésique, le soustraire à la curiosité de tous, le mettre en lieu sûr. Ensuite, on verrait...

Il récapitula ce qu'il venait de voir et d'entendre.

— L'un des deux gredins ne tenait pas à être vu par sa victime... Il craignait d'être reconnu, pardi... Oh ! mais voilà l'idée !...

Il pénétra d'un pas assuré dans la cour et se dirigea vers l'endroit où il voyait, par les fenêtres entr'ouvertes, des lits et des gens en tenue d'infirmeries.

— Monsieur ?... Vous désirez ? l'interpella un gardien.

— Je viens pour l'homme dont la photo a été publiée et je...

L'homme le dévisagea et partit d'un rire bruyant.

— Il a du succès celui-là ! s'exclama-t-il. Ça fait la deuxième visite, en moins d'une demi-heure !...

Jack fit mine de s'étonner :

— Ah ?... Vous en êtes certain ?

— Pour sûr !... Y a deux messieurs qui sortent d'ici... Mais ce n'était pas celui qu'y cherchaient. Il est vrai qu'avec sa toison et sa barbe... Mais on

va le passer à la tondeuse, ce gars-là...

Jack enregistra le fait. Les deux suspects avaient délibérément prétendu ne pas connaître le malheureux. Cela ne l'étonnait aucunement.

Il se trouva dans la salle principale, puis passa, à la suite de l'homme en blouse blanche qui le menait, dans une petite pièce où l'amnésique était prostré sur une chaise.

Jack se montra excellent comédien. — Oh ! mais c'est lui !... Mon pauvre Antoine !...

— Ah ? Il s'appelle Antoine ?

— Oui, dit Jack sans hésiter. Antoine Delpierre...

— Ah !... Et c'est un parent ?

— C'est-à-dire, oui et non... Un frère de lait...

Jack se lança dans un récit instantanément conçu, expliquant avec ingéniosité la disparition de son frère de lait. Il l'avait amené à la Salpêtrière pour le faire examiner — la preuve pouvait en être faite — et le pauvre garçon avait quitté l'hôpital pendant que lui-même s'occupait de son inscription.

Il sut convaincre l'infirmier, qui ne demandait qu'à se débarrasser de cet encombrant personnage.

Pendant qu'ils parlaient, l'amnésique les observait d'un air morne. Mais Jack se planta devant lui et lui mit la main sur l'épaule. L'homme eut une lueur dans le regard. Jack avait escompté qu'il se souviendrait peut-être de celui chez qui il avait passé une nuit.

Il courait une chance. Cette chance fut bonne. L'inconnu balbutia :

— Bonjour... Comment allez-vous ? L'infirmier eut un instant de scrupules :

— Il ne semble pas connaître votre nom ?

— Evidemment, puisqu'il a perdu la mémoire !... C'est déjà bien beau qu'il me témoigne autre chose que de l'indifférence...

— Oui... Bien sûr... Mais il y a les formalités. Vous ne pouvez pas l'emmener comme ça...

— Ecoutez, dit Jack, je ne comprends pas vos hésitations. J'emène Delpierre et tout est dit.

L'infirmier secoua obstinément la tête dans un mouvement négatif.

— Je vous dis qu'il faut ce qu'il faut... Revenez cet après-midi, vous verrez le chef de service. Et puis, laissez-moi vos nom et adresse.

Diab !... Cela devenait compliqué. Jack articula brièvement, avec un salut glacial :

— Je les donnerai à votre chef de service... Au revoir, monsieur !

Il serra la main de l'amnésique, qui le regarda partir un vague sourire amical aux lèvres.

Desly était très mécontent. Il échouait au moment où il croyait réussir, tout cela par la faute d'un entêté. Certes, l'infirmier n'avait pas tort de se montrer l'esclave de la consigne, mais Jack le gratifia, en son for intérieur, d'une série de noms qui ne l'auraient guère flatté s'il les avait entendus.

Revenir ? Non, par exemple !...

Mais alors !... Il allait abandonner le pauvre homme aux griffes de ses poursuivants ? Pas davantage.

Jack rumina longuement en rentrant chez lui. Nan-Dhuoc allait et venait sans bruit, il attendait quelque confiance, mais son maître était profondément enfoncé dans son mutisme.

Sa pensée revint aux deux hommes qu'il avait vus, et il considéra le numéro de l'auto annoté avec soin :

— Les lettres RK... Celles de la Préfecture Parisienne... Ce qui signifie que la voiture est enregistrée dans la capitale. Mais cela ne modifie pas ma conviction que ces gens-là ont affaire à Compiègne. Ce n'est pas le hasard qui les avait conduits sur la berge de l'Oise...

Il allait se mettre en chasse pour tenter de découvrir l'identité de celui qui possédait la carte grise de propriétaire.

— Le moyen ?... Ma compagnie d'assurances...

Il décida d'employer le même stratagème qui lui avait réussi, lors de recherches semblables pour trouver l'agresseur de l'employé d'un diamantaire hollandais.

Il demanderait à son assureur de lui procurer le renseignement, sous prétexte d'une affaire à régler à l'amiable, après collision. Les dossiers de la Préfecture étaient toujours à la disposition des compagnies et Jack escomptait recevoir satisfaction sous peu de temps.

Mais dès le jour suivant, une nouvelle éclata comme une bombe !...

III — L'AFFAIRE DRIEUX-PRANES

L'INSPECTEUR Arthème Ladon loucha sur son nez de respectable dimension et se renversa en arrière dans son fauteuil, en faisant craquer les jointures de ses doigts osseux.

Il médita une minute, puis revint à la feuille de papier quadrillée qu'il avait étalée sur son bureau.

Le message était arrivé la veille au soir à la Sûreté Nationale. Son chef en avait pris connaissance dès son arrivée, ce matin-là, et aussitôt Ladon mandé d'urgence, s'était vu remettre la lettre.

— Voyez cela... Etudiez... Je ne sais pas ce que cela vaut...

Il lut à mi-voix, comme pour bien se pénétrer de ce qui était écrit :

«... Monsieur, après avoir examiné très attentivement la photographie de l'amnésique qui se trouve à l'infirmerie du Dépôt et comparé ses mensurations avec celles d'un individu recherché par la justice, je crois de mon devoir de vous signaler qu'il doit s'agir du dénommé Edgar Drieux, disparu depuis environ quatre mois, après le

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	6	3	7	2	6	4	8	3	6	2	6	4	7	3	6
V	R	C	U	N	E	L	U	H	A	O	L	A	N	A	I
4	6	2	7	5	3	7	8	4	6	3	7	5	2	4	3
V	S	U	D	O	N	E	N	E	A	G	P	U	V	N	E
5	6	3	6	4	8	2	6	5	3	4	7	2	5	6	3
S	T	M	I	I	C	E	O	E	E	R	L	L	T	N	N
7	3	5	2	7	4	6	3	5	2	8	4	7	3	6	4
A	T	R	A	C	V	D	D	E	V	O	O	E	A	E	U
6	4	7	3	5	2	6	4	8	3	5	4	6	2	7	3
V	S	M	N	N	A	O	S	N	S	N	O	T	N	E	V
6	3	7	2	6	4	8	3	5	6	2	6	5	3	8	4
R	O	N	T	E	U	C	T	E	R	A	E	R	R	E	R
3	7	4	3	6	5	2	8	4	3	6	8	2	5	3	4
E	T	I	V	V	E	G	R	R	I	E	T	E	Z	E	A

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

# MES RECETTES

## de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

### ŒUFS A L'ESPAGNOLE

½ tasse de riz 3 c. à tb. de graisse de bacon  
 1 tasse de tomates  
 1 oignon moyen émincé 1 piment vert  
 2 tasses d'eau bouillante  
 1 c. à thé de sel 1 c. à thé de sauce piquante  
 6 oeufs

Laver le riz, l'assécher et le faire sauter dans la graisse de bacon bien chaude jusqu'à ce qu'il commence à brunir. Ajouter les tomates, l'oignon, le piment et l'eau ainsi que les assaisonnements. Cuire à feu doux 25 à 30 minutes ou jusqu'à ce que le riz soit tendre. Étendre dans un plat à gratin bien beurré. Faire 6 cavités et y glisser un œuf dans chacune. Cuire à four modéré 350° F. jusqu'à ce que les œufs soient pris, de 15 à 20 minutes suivant que l'on aime les œufs plus ou moins cuits. 6 services.

### CRÈME AUX CAROTTES ET AUX POMMES DE TERRE

4 pommes de terre moyennes 2 grosses carottes  
 1 oignon  
 4 tasses d'eau chaude 2 c. à tb. de beurre  
 2 c. à tb. de farine  
 2 tasses de lait sel et poivre

Peler les légumes et couper en tranches minces. Ajouter l'eau chaude et faire cuire ½ heure. Passer au tamis, ajouter le lait, porter à l'ébullition, lier avec le beurre et la farine préalablement maniés ensemble. Brasser et porter de nouveau à l'ébullition 2 à 3 minutes. Vérifier l'assaisonnement, et servir aussitôt avec biscottes ou croûtons. 6 services.

### POUDING AU CITRON MERINGUE

1½ tasse de mie de pain séchée  
 2 tasses de lait chaud le jus et le zeste râpé d'un citron  
 2 jaunes d'œufs  
 ⅓ de tasse de sucre 4 c. à tb. de beurre  
 1 verre de gelée de pommes

Verser le lait chaud sur la mie de pain, ajouter le jus et le zeste de citron puis les jaunes d'œufs battus avec le sucre et le beurre. Verser dans un plat à pouding beurré et faire cuire à four modéré 350° F. 1 heure. Retirer du four et étendre sur le dessus une meringue faite avec les 2 blancs d'œufs battus avec 1 verre de gelée de pommes ou à défaut 4 c. à tb. de sucre. Retourner au four de 300° F. et faire dorer la meringue 15 à 20 minutes. 6 services.

### GATEAU ROULE

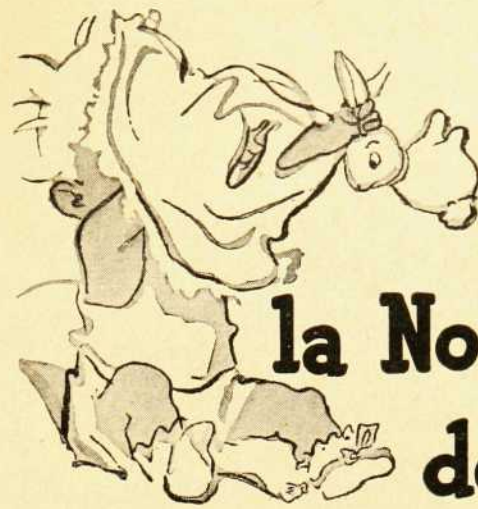
4 oeufs 1 tasse de sucre à fruits  
 3 c. à tb. d'eau froide  
 ½ c. à tb. de fécule de maïs 1 tasse de farine à pâtisserie  
 1¼ c. à thé de poudre à pâte  
 ¼ de c. à thé de sel ½ c. à thé d'essence d'amandes

Battre les blancs d'œufs avec la moitié du sucre. Battre les jaunes avec le reste du sucre et l'eau. Incorporer aux blancs, ajouter la farine tamisée avec la poudre et le sel. Aromatiser. Cuire dans une lèchefrite rectangulaire 15 minutes à 350° F. Retourner sur papier saupoudré de sucre, rouler vivement et refroidir recouvert d'un papier.

### BRIOCHE AU RAISIN

1 tasse de lait ¼ de tasse de sucre  
 4 c. à tb. de beurre  
 ¼ de tasse d'eau 1 à 2 carrés de levure  
 2 oeufs  
 3 à 4 tasses de farine à pain 1 c. à thé de sel  
 ½ tasse de raisin

Faire dissoudre la levure dans ¼ de tasse d'eau tiède. Faire chauffer le lait jusqu'à ce qu'il soit tiède. Mettre dans un bol avec le sucre, le beurre et la moitié de la farine. Battre les œufs et les ajouter au mélange avec le reste de la farine puis incorporer le raisin. Renverser la pâte sur une planche farinée et pétrir jusqu'à ce qu'elle soit élastique et bien lisse. Mettre dans un bol beurré, humecter d'eau chaude, couvrir et laisser lever au double du volume. Ecraser la pâte et laisser lever de nouveau. Façonner en boules, mettre sur une lèchefrite beurrée les unes à côté des autres, laisser lever et faire cuire 20 à 25 minutes au four de 400° F. Au sortir du four, badigeonner d'un sirop fait à froid avec ½ tasse de sucre et ¼ de tasse d'eau.



# Achetez la Nourriture de Bébé

## comme vous

## achetez la vôtre...

### d'après sa Saveur, sa Couleur et sa Consistance!



Choisissez des aliments appétissants dès le début—et la moitié des problèmes que présente l'alimentation de bébé seront résolus! Les bébés *savourent* réellement les Purées Heinz—scientifiquement préparées et hermétiquement scellées dans l'espace de quelques heures après que les fruits et les légumes soigneusement choisis ont été récoltés.

Les tout petits sont instinctivement attirés par les aliments aux couleurs vives! Les Aliments Heinz pour Bébé ont la couleur naturelle et appétissante des viandes, légumes et fruits frais—cuits d'après des recettes spéciales, finement hachés et légèrement assaisonnés.

Vous pouvez maintenant choisir parmi 22 variétés nourrissantes—soupes, viandes, légumes et desserts.

### Demandez les aliments

# Heinz

## pour Bébé



1947 EST UNE ANNÉE MERCURY!

# CONFECTION SOIGNÉE

... pour flatter votre ligne

La Lingerie Mercury signifie beauté  
PLUS économie . . . en tricot de nylon sur rayonne (nylon  
sur l'endroit pour beauté et usage, rayonne  
sur l'envers pour confort—grâce à sa propriété d'absorption.)

Vous aimerez la façon dont les  
combinaisons-jupons et les  
culottes Mercury moulent  
le corps—sans aucun pli, sans  
remonter ni tourner sous votre  
robe. (Les culottes se font  
aussi en tricot pur nylon!)  
De plus, la lingerie Mercury  
étant indémaillable, elle se  
lave facilement et sèche vite.  
Demandez la Lingerie Mercury  
par son nom—elle est d'une  
finesse exquise et fait un long usage!



## Un galbe parfaitement moulé!



Les bas de Nylon Mercury possèdent le talon français arrondi et épousent la forme naturelle du pied. Ils moulent parfaitement—ne s'abîment pas par suite de tension sur les jarretelles, ne glissent pas à la cheville. Dans les plus nouvelles nuances mode! Recherchez les Nylons, de fabrication spéciale par MERCURY.

Pour les  
gens chic...  
c'est

# MERCURY

FAITS EXCLUSIVEMENT PAR MERCURY MILLS LIMITED, HAMILTON, CANADA

## L'HOMME TRAQUÉ

[ Suite de la page 14 ]

forfait qui est sans doute présent à votre mémoire, sur la personne du malheureux caissier, Pranès... Signé: *Un ami de la Justice.*

C'était tapé à la machine à écrire.

Le long et maigre policier prit un volumineux dossier dans le tiroir de son bureau et l'ouvrit.

L'affaire Drieux-Pranès... Diable, il s'en souvenait! C'était lui qui avait mené l'enquête.

Pranès était le caissier-fondé de pouvoirs d'un agent de change, André Ormoy, boulevard des Italiens. Un matin, on avait trouvé l'homme baignant dans son sang, la tête trouée d'une balle, près du coffre-fort béant. Une somme énorme avait disparu. On chuchotait qu'il devait s'agir d'environ cinq à six millions, appartenant à des clients.

Il n'y avait guère plus de trois employés, parmi lesquels Edgar Drieux. Tout d'abord, le crime avait été attribué à un malfaiteur professionnel, mais Ladon avait déclaré, après avoir commencé son enquête, que c'était impossible.

—Celui qui a tué le caissier et pris l'argent était indubitablement au courant des habitudes de la maison...

Convocation du personnel. Drieux n'avait pas répondu. Les deux autres, ses collègues, justifiant d'alibis irréprochables, ne pouvaient être inculpés. L'absence de Drieux constituait une grave présomption.

Le soir même du crime, on ne l'avait pas vu reparaître à son domicile. En un mot, il ne l'avait jamais revu. Toutes les recherches s'étaient résolues par un échec. Drieux était introuvable.

Et c'était lui, qui... là-bas... Cet amnésique?...

Arthème Ladon se gratta le bout du nez.

—On va voir, grommela-t-il.

Il se rendit à l'infirmerie du Dépôt et considéra longuement l'inconnu. Brusquement, il l'interpella:

—Alors, Edgar Drieux!... Vous voilà enfin?

L'homme sursauta, roula des yeux effarés.

—Drieux?... Edgar Drieux!... Je connais ce nom-là...

—Le mien? Je ne sais pas!...

Le docteur mandé par Ladon murmura à voix basse:

—Le pauvre homme a la cervelle dérangée...

—Allons donc! Je crois qu'il simule!... Tenez, commencez donc par lui faire couper les cheveux et lui raser cette barbe...

Le visage réel de l'inconnu ne tarda pas à surgir de ce buisson de poils. Ladon avait des éclairs dans ses yeux ronds d'épervier.

—Mais oui!... C'est lui!... Ah! mon gaillard, nous allons voir si tu vas t'obstiner dans ton système de défense!...

A toutes les questions, l'homme répondait par un gémissement sourd:

—Je ne sais pas... Je voudrais me rappeler... Ma tête, ma pauvre tête! Ça me ronge là-dedans... J'ai comme des rats qui courent!

Ladon était reparti en toute hâte vers la Sûreté. Il compara la photographie de Drieux avec celle qu'il possédait. Tout concordait; le soir même, des témoins mandés par pneus, des relations du disparu, des voisins, reconnaissaient formellement Edgar Drieux.

L'identité de l'inconnu était enfin reconstituée.

Les journaux s'emparèrent de l'affaire. Déjà, ceux du soir en avaient parlé. Et Jack Desly, dont la surprise était égale à celle de la foule, continuait à se demander à la suite de quel-

les aventures l'employé de la maison André Ormoy avait failli subir ce sort tragique auquel il l'avait arraché.

L'inspecteur Ladon ne s'arrêtait pas en si beau chemin. En attendant le moment où Drieux pourrait parler — les docteurs avaient été formels sur son cas et avaient exigé son internement provisoire — il se multipliait et faisait preuve d'une activité dévorante.

Il apprit les deux visites successives à si peu de distance l'une de l'autre que Drieux avait reçues. La première ne lui parut guère intéressante. Par contre, il prêta une oreille attentive aux détails fournis par l'infirmier.

—Celui-là, dit l'interlocuteur de Ladon, voulait l'emmener à toute force... Il prétendait que c'était son frère de lait.

—Comment s'appelle ce visiteur?

—Il n'a pas voulu me donner son nom. Il devait revenir pour voir le médecin de service...

—Nous allons lui parler ensemble... Venez... dit Ladon.

—Parler au médecin de service? Pas la peine. L'autre n'est pas revenu, malgré sa promesse.

—Ah? tiens!... Il avait l'air pressé, puis...

—Puis, souligna l'infirmier, il ne l'a plus été, probablement. Et je me souviens d'une chose: il a appelé l'homme — attendez, j'ai inscrit — heu... Antoine Delpierre...

—Décrivez-moi ce visiteur, dit subitement Ladon.

Après avoir écouté, il resta pensif.

—Bon, merci... S'il reparaît, donnez-moi un coup de téléphone.

Ladon était étonné. Le signalement assez précis qu'on venait de lui fournir correspondait à un personnage qu'il ne connaissait que trop. Un homme élégant, blond, visage fin, teint clair, assez petit de stature mais aux épaules solides et à la taille mince, bref, il n'y avait pas d'erreur... Jack Desly.

—Quel rapport entre Jack Desly et cette affaire?

Il savait que le gentleman-cambrioleur se trouvait loin de Paris quand le coffre-fort d'André Ormoy avait été dévalisé. D'ailleurs, Jack ne versait jamais le sang. Et puis, n'avait-il pas déclaré, lui, Arthème Ladon, que le crime ne pouvait avoir été commis que par quelqu'un au courant des habitudes de la maison?

Convoquer le jeune homme? Il haussa les épaules.

—Il aura des alibis en avalanche... Inutile de le mettre sur ses gardes... Mais je vais le surveiller. Bon sang, aurai-je un jour la joie de le pincer au tournant?

Il attendait toujours la première erreur du jeune homme avec le même esprit qu'un chat qui guette un oiseau dans sa cage. La cage de Jack Desly, c'était son habileté. Enfermé dans le réseau de ses précautions d'une admirable intelligence, il déjouait toutes les ruses, toutes les tentatives du policier.

Pendant ce temps, Jack Desly se livrait, avec Nan-Dhuoc, à de longues conversations pour essayer de démêler les deux grands points contradictoires du mystère.

—Comprends-tu, dit le jeune homme, il y a quelque chose qui me chiffonne beaucoup là-dedans. Puisque cet homme, d'après Ladon, est un voleur et un assassin, pourquoi les gens qui l'avaient capturé ont cherché à le supprimer au lieu de le livrer tout bonnement à la justice?

—Faire justice eux-mêmes, maître...

—Mais non, mon brave!... En France, tu le sais bien, on est plus respectueux des lois que dans la brousse an-

namite, ceci dit sans t'offenser! Il est vrai, ajouta-t-il en riant, qu'en fait de respect des lois, je peux toujours parler, moi!... Mais enfin, ceci est en dehors de notre sujet. Non, ce n'étaient pas des justiciers. Cette manière d'agir, à la nuit... Cette barbarie... Cette froide cruauté... Et puis, veux-tu que je te dise? Il a une tête sympathique, ce Drieux...

— Ça oui, maître... Très franche figure...

— Ah! s'il pouvait parler, on apprendrait, je le sens, des choses fort curieuses. Il a reçu un sérieux coup de matraque.

— Peut-être pour l'empêcher parler? — Mais non, puisqu'il devait être supprimé... A mon avis, c'était pour l'empêcher de résister, Nan-Dhuoc.

« En attendant, conclut Jack, il a été interné à Sainte-Anne. Pauvre type, il me fait l'effet d'être la proie d'une série de circonstances très malheureuses... »

Le courrier de l'après-midi lui apporta une lettre qu'il attendait avec impatience. Il en déchira l'enveloppe à en-tête de sa compagnie d'assurances, mais poussa tout de suite un juron sec:

— Pristi!... Nouvelles difficultés...

L'auto appartenait à un loueur dont on lui fournissait le nom et l'adresse, mais cela ne faisait nullement son affaire.

Il faudrait, maintenant, trouver un stratagème pour savoir quel était le client qui l'avait prise la fameuse nuit, et aussi le jour où Jack l'avait repérée devant le Dépôt.

— Ça ne va pas être facile du tout... La curiosité de ce monsieur — il lut — Gaspard Duloup va être éveillée, si on lui pose des questions directes... Il va falloir changer mon fusil d'épaule.

Jack se leva, s'appretant à sortir. Comme toujours, Nan-Dhuoc regarda discrètement par la fenêtre — on se trouvait au rez-de-chaussée — pour vérifier si la rue était libre.

Son maître savait que, de temps à autre, Arthème Ladon était pris de ce que Jack appelait sa *douce folie* et plantait un subordonné en faction aux alentours de la demeure de son ennemi.

La précaution de l'Annamite s'avéra utile. Il revint de son pas feutré:

— Surveillance, maître, annonça-t-il. Jack sourit et répliqua:

— Alors, prépare mon costume passe-partout...

Une demi-heure plus tard, il avait gagné, par le moyen de deux cours communicantes, un immeuble sis à plusieurs numéros plus loin dans la rue. L'homme chargé de vérifier ses entrées et ses sorties ne le soupçonna aucunement en ce petit vieux un peu voûté, à lorgnon, qui cheminait à pas pressés et qui avait l'air d'un modeste fonctionnaire.

Jack se dirigea vers le métro. Il prit une deuxième classe pour la porte Champerret, et, toujours de son pas menu, émergea à l'air libre, arrivé à destination.

Il trouva sans peine la rue qu'il cherchait et pénétra dans un vaste garage qui semblait un hall pour locomotives, avec les cars monstrueuses qu'il contenait.

Un mécano s'avança, s'essuyant le bout du nez avec le poignet. Il ne réussit d'ailleurs qu'à s'étaler davantage de cambouis.

— M. Duloup est visible? demanda Jack d'une voix nasale.

L'adolescent s'enfuit en un galopage effrénée:

— Patron!... Y a quelqu'un qui vous demande!

M. Duloup apparut. Une bonne grosse trogne, deux yeux vifs, un crâne assez déplumé et une panse qui dénotait un excellent coup de fourchette au moment des repas.

Jack souleva son chapeau et tira de

sa poche la lettre de la compagnie d'assurances, dépliant le papier de manière à montrer le nom de l'expéditeur, tout en cachant habilement, de son pouce, celui du destinataire. Il toussota et murmura:

— Un de nos clients a été accroché par une voiture qui vous appartient... Je viens de la part de la compagnie Le Frelon... Je suis... heu... un chargé de contentieux qui travaille avec ces messieurs...

— Une voiture qui a accroché un de vos clients? Ah! c'est bigrement ennuyeux!... Comment cela s'est-il produit? Vous avez le numéro matricule? Vous dites? Oui, c'est bien ça... Ah! par exemple! Et M. Gratien qui ne m'a rien dit... Ce n'est pas chic... Oh! mais pas chic du tout! Je vais lui demander des explications...

Jack laissait passer le flot de paroles. Un nom cueilli au passage: M. Gratien. Parfait. Il ne lui manquait plus que l'adresse.

— Ecoutez, monsieur Duloup, répondit-il avec un sourire conciliant, je vois que vous êtes un brave homme... Ah! ne me parlez pas des gens qui louent des voitures, et qui laissent sur le dos des autres la responsabilité des accidents! On ne voit que cela dans notre métier!

Le garagiste ouvrit l'oreille à la proposition qui lui était faite. S'il acceptait? mais comment donc!

Jack précisa:

— Je vais voir s'il est possible d'imputer les dégâts directement à ce monsieur... comment avez-vous dit? Ah! oui, Gratien. Mais êtes-vous sûr que c'est lui qui avait loué l'auto?

— Oh! certainement. Il la prend au mois... Alors!...

Jack était joliment content. Plus de doute, M. Gratien devait connaître beaucoup de choses au sujet d'Edgar Drieux.

— Et quelle est son adresse? demanda le pseudo-chargé de contentieux, en mouillant la pointe de son crayon.

M. Duloup feuilleta un agenda et fournit le renseignement complet. Il n'y avait plus qu'à se retirer avec beaucoup de remerciements. Jack ne manqua pas d'ajouter un conseil:

— Si vous voulez mon avis, ne lui parlez pas de ma visite, il croirait à une entente entre nous pour l'attaquer... Le garagiste cligna de l'œil.

— Le tuyau est bon... Compris... Je ne parlerai de rien. Est-ce que vous croyez réussir?

— Je ferai tout mon possible. Comptez sur moi...

M. Duloup dut garder, par la suite, une grande reconnaissance au petit vieux à lorgnon, car il ne fut jamais inquiété pour l'accident en question. Le plus curieux est qu'il ne s'avisait jamais que la voiture n'avait subi aucune avarie et qu'il était assez improbable qu'elle eût tamponné un autre véhicule dans ces conditions!

Jack Desly allait maintenant se rendre à Drancy pour se renseigner sur M. Jules Gratien, habitant une villa appelée *Les Iris*.

Dans l'autobus qui l'emportait, il songea que Drancy se trouvait en somme sur la route de Paris à Compiègne.

#### IV — A LA VILLA DES « IRIS »

JACK DESLY arriva devant la propriété qu'il cherchait. Il examina le portail flanqué de deux énormes piliers, puis longea les murs. La villa se trouvait isolée, au bord d'une route et enclose dans un vaste terrain planté d'arbres. Le peu qu'il avait pu voir à travers l'un des volets ouverts de la grille d'entrée lui avait permis de constater qu'il n'y avait guère de massifs ni de fleurs, mais qu'il s'agissait plutôt de pelouses séparées par des allées.

Il fit le tour du quadrilatère. La muraille était assez haute et l'on avait hérisé sa crête de tessons de bouteilles.

## Quand les MINUTES Comptent



4.205 essais\* ont prouvé

le Nettoyeur Old Dutch  
**LE PLUS RAPIDE - LE PLUS COMMODE**  
de **TOUS** les nettoyeurs populaires!

Quand les minutes comptent, voyez Old Dutch entrer en action à double-vitesse! Détergent rapide, il coupe la graisse à l'instant. La merveilleuse séismotite, que seul contient Old Dutch, élimine vite taches et saletés. C'est ce dissolvant de la graisse, plus la séismotite, qui donne à Old Dutch

cette action rapide et efficace qui lui est exclusive.

Pour éviers, casseroles, baignoires, tout votre nettoyage, vérifiez ce que les essais ont prouvé: que Old Dutch est de beaucoup meilleur et plus commode qu'aucune autre marque courante!

\*Les nettoyeurs les mieux connus au Canada furent essayés sur des surfaces grasses et souillées. Old Dutch nettoya plus vite et plus aisément que tout autre!

FABRICATION CANADIENNE

Employez le **LAVORIS** pour nettoyer efficacement la bouche

Le soin quotidien de la bouche est un facteur de santé

#### COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

IMPORTANT: — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Provincé .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

## Receptions plus Brillantes!



Le cachet d'un accueil gracieux, c'est une argenterie, éclatante des reflets chatoyants que donne Silvo, le poli liquide dont on raffole parce qu'il emporte toutes les traces de taches ou de ternissures... Recommandé par les fabricants de ce nouveau modèle ravissant de coutellerie, "Eternally Yours" "1847 Rogers Bros", il prend un soin jaloux de la belle argenterie.



8 38



Saviez-vous que...

## LA REVUE POPULAIRE

était le plus important et le plus chic magazine mensuel du Canada français. Très bien rédigée, illustrée avec goût, LA REVUE POPULAIRE intéresse toute la famille. Retenez votre exemplaire de LA REVUE POPULAIRE chez le dépositaire le plus proche de chez vous ou, mieux, abonnez-vous.

Notre roman de mai :

## DROITS D'AINESSE

par CLAUDE JAUNIERE

COUPON D'ABONNEMENT

### LA REVUE POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

— Hum!... Pas facile à escalader... Il revint devant la façade principale, assujettit son lorgnon, vouta un peu plus les épaules et sonna.

Des aboiements furieux éclatèrent, mais personne ne bougea. Il sonna derechef, plus longuement. Le chien augmenta son vacarme. A moins d'être sourd, on avait dû entendre de l'intérieur.

La question était de savoir s'il y avait quelqu'un.

Finalement, un bruit de gravier écrasé par des semelles lourdes répondit à l'appel et une tête méfiante apparut derrière les barreaux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme était vêtu comme un jardinier. Il parlait d'un ton bourru et ses petits yeux examinaient sans arrêt celui qui était de l'autre côté de la grille.

Jack, d'un ton neutre, demanda si M. Gratien était là.

— Non... Il est sorti...

— Ah? Il est à Paris, sans doute?

— Non. Mais qu'est-ce que ça peut vous faire? Qui êtes-vous?

— A quelle heure peut-on le trouver? reprit Jack sans se démonter.

— Allez-vous me dire, oui ou non, ce que vous voulez? gronda le jardinier en durcissant la mâchoire.

— Excusez-moi... Je voudrais vous déranger le moins possible... Je suis ingénieur à la Compagnie des Téléphones... Je... heu... Il est question d'établir une ligne qui passerait sans doute à travers votre propriété. Je suis venu lui demander dans quelles conditions il donnerait son consentement.

L'homme se tut. Il continuait d'examiner le visiteur. On sentait qu'il répugnait à ouvrir. Il devait avoir des ordres très stricts. Jack sentit combien l'atmosphère aux Iris devait être lourde de suspicion.

— On n'aime pas les inconnus, se dit-il.

— Ecoutez, dit finalement l'homme, dont l'opinion sur Jack avait dû se cristalliser dans la conviction que ce petit vieux, après tout, paraissait inoffensif. Je ne sais pas quand M. Gratien rentrera... Voulez-vous laisser une fiche. Quelque chose pour le prévenir?

Jack simula un grand embarras.

— C'est que... C'est que je comptais faire mon inspection des lieux. Mon temps est mesuré, cher monsieur... Je vais avoir des ennuis à la Compagnie... Parce que — c'est une confidence — j'aurais dû m'assurer de la possibilité de ma mission au lieu de venir comme cela, en me fiant à ma chance...

Le jardinier jeta un regard autour de lui et grommela entre ses dents. Il se décida d'un seul coup et ouvrit le portail:

— Entrez... Mais je vous préviens que vous ne pouvez pénétrer dans la maison en l'absence de M. Gratien.

— Oh! ce n'est pas nécessaire!... Je vous suis infiniment reconnaissant, monsieur le jardinier.

Le petit vieux entra en trotinant. Son carnet de notes à la main, il se mit à inspecter les lieux, avec une minutie discrète, mais complète.

— Ici, la niche du chien... On doit lâcher cette bête la nuit... Bien. Voyons les murs du jardin, du côté intérieur... Ceux de la maison, les fenêtres... le toit...

Il marmonnait de façon inintelligible pour l'homme qui l'accompagnait et qui était armé — hasard ou précaution — d'une fourche ramassée en passant, au pied d'un arbre.

Jack continuait d'observer, et s'il enregistrerait ostensiblement sur son carnet, pour les besoins de la cause, des détails qui n'avaient aucune importance, sa mémoire photographiait, pour ainsi dire, la disposition des lieux.

Il arriva au fond du terrain et son regard brilla un court instant à l'abri des verres postiches. Un arbre — un vigoureux marronnier — étalait ses

branches de telle façon qu'il était possible à un homme agile, une fois le haut du mur atteint, de sauter dans le feuillage pour redescendre aisément à terre.

— C'est surtout pour battre en retraite que cela pourra être commode, décréta intérieurement le jeune homme.

Il songeait à pénétrer clandestinement pour une randonnée nocturne à travers ces lieux. Quand? Il choisirait son moment.

Le jardinier ne perdait aucun de ses gestes. Jack, sans en avoir l'air, se rendait parfaitement compte qu'il était guetté et se gardait de la moindre imprudence. Il faisait quelques remarques de temps à autre et le bonhomme répondait par un grognement.

De nouveaux aboiements éclatèrent près de la maison. Une voix rude clama un ordre et le chien se tut. Les deux hommes avaient tourné la tête. Le jardinier articula:

— Voilà monsieur...

Jack vit s'avancer un personnage en lequel il reconnut immédiatement l'un des deux visiteurs de l'infirmerie du Dépôt. M. Gratien était grand et massif avec un visage haut en couleur, d'apparence bonasse, mais on devinait la ruse et la duplicité dans ses yeux perpétuellement mobiles et dans la bouche curieusement mince pour une figure aussi épaisse. Jack songea:

— Ils vont bien ensemble, le jardinier et son patron...

M. Gratien était celui qui avait rassuré son compagnon en lui déclarant que tout marcherait pour le mieux.

Jack sentit le regard inquisiteur le fouiller d'une manière aiguë. Cette fois ce n'était plus à un domestique à l'esprit étroit qu'il allait avoir affaire. Il sentit le péril. Si seulement cet homme était arrivé dix minutes plus tard!

Tant pis, il fallait faire face à la situation.

M. Gratien demanda sèchement:

— Jérôme... Qu'est-ce que c'est?

— Un inspecteur des téléphones, m'sieu Gratien...

— Ah?...

Le maître de la maison se tourna vers Jack:

— Vous avez une carte? Des justificatifs?

— Mais, monsieur... commença humblement le petit vieux.

— Il n'y a pas de mais. On n'entre pas chez moi comme dans un moulin. Qu'êtes-vous venu faire ici?

Jack répondit en accentuant son humilité. Tout en parlant, il tentait de se rapprocher du portail. M. Gratien s'en aperçut et lui posa rudement une main sur l'épaule.

— Un instant... Cela ne me semble pas très clair... Venez par ici.

Des questions fusèrent à brûle-pourpoint en réseau serré. Desly sentait de plus en plus que sa position devenait critique. M. Gratien lui barrait délibérément la route. Le jardinier était pressé menaçant avec sa fourche. Jack calcula que s'il n'avisait pas sur-le-champ, c'en serait fait.

Il serait remis aux mains de la gendarmerie. Fâcheux, très fâcheux. Il serait brûlé. Evidemment, on ne pourrait faire autrement que le relâcher puisqu'il n'y avait rien de précis à relever, mais le temps perdu et les complications qui pouvaient résulter de ces événements s'ils venaient à la connaissance d'Arthème Ladon, le gênaient considérablement.

En tout autre cas, il aurait accepté les événements avec philosophie, sachant qu'une tentative pour échapper aux mains de ceux qui le cernaient se serait retournée contre lui, dès le premier interrogatoire par les autorités.

Mais il lut dans les yeux de M. Gratien. Il comprit que la menace des gendarmes n'était qu'une frime pour l'éprouver. En réalité, le propriétaire des

Iris avait flairé un danger en la présence de ce petit homme grisonnant.

Jack vit qu'il avait affaire à un homme redoutable et décidé. Subitement, son vis-à-vis, avec un ricanement bref, envoya roulé à terre le chapeau melon dont le pseudo-ingénieur des téléphones était coiffé et empoigna la perruque.

Ce qui s'ensuivit ensuite se déroula en moins d'une minute.

— Détache Sultan!... hurla M. Gratien.

Le jardinier se précipita du côté de la niche. Pendant ce temps, l'adversaire de Jack s'était jeté sur lui et l'enserrait contre sa poitrine à la manière d'un gorille.

Jack s'arc-bouta avec agilité. Les deux genoux dans l'abdomen de l'autre, les deux mains jetées en avant et repoussant violemment le menton en arrière, il fit culbuter leurs deux corps enlacés.

Vite, ses pouces derrière les oreilles de l'ennemi! Il trouva l'endroit précisé par les maîtres dans cet art terrible et savant qu'est le jiu-jitsu. M. Gratien poussa un grondement de couleur et resta étourdi sur le sol.

Le chien arrivait, féroce, tous les crocs dehors. Jack enfonça dans la gueule le chapeau de feutre de son adversaire qu'il venait de ramasser, plaça un croc-en-jambe au jardinier qui s'étala à côté de son maître, et, d'un élan prodigieux, s'accrocha à l'une des branches du marronnier repéré au début de sa visite.

Il exécuta un rétablissement, souffla une seconde, puis sauta sur le mur, sans souci des déchirures causées à ses vêtements par les aspérités de verre.

Il y avait plus de trois mètres de cette hauteur au sol. Il en avait vu d'autres. L'instant suivant, Jack Desly galopait à travers champs jusqu'à la petite station de chemin de fer.

La chance voulut qu'un train entrât justement en gare. La hâte de cet homme qui arrivait à toutes jambes sembla fort naturelle.

— Ouf!... J'ai eu chaud...

Pendant ce temps, M. Gratien, remis de son malaise, écumait de rage en songeant à ce qui s'était passé. Ce fut le jardinier qui paya pour celui qui venait de s'enfuir.

Un peu calmé, l'homme se jeta au volant de l'auto qui stationnait sur la route. Il fit jurer au jardinier que la porte ne serait pas ouverte, quel que fût le prochain visiteur.

— Qui pouvait être cet intrus? se demanda obstinément M. Gratien tout en fonçant vers la capitale. Un jeune homme qui se déguise en vieux... Ah! je n'aime pas cela... Il y a danger... Il faut prévenir l'autre... Cette fois, plus d'hésitation, le plan que j'avais élaboré doit être exécuté, sinon, je ne réponds plus de rien...

Il appuya sur l'accélérateur.

— Il me semble que quelqu'un me surveille, grogna-t-il. Depuis que ce maudit Drieux a reparu, il n'y a que des anicroches. Ah! vivement qu'on le juge et qu'on le condamne... Mais je donnerais beaucoup pour savoir comment il a réussi à se tirer du fond de l'eau et atteindre Paris... Ah! mais, mais... parbleu, ce doit être ça!...

Il venait de se rappeler que les journaux avaient parlé d'un personnage ayant joué un rôle assez difficile à comprendre, lorsque l'amnésique avait été présenté à la Salpêtrière, d'où il avait disparu avant d'être arrêté dans la rue.

— Qui sait? reprit M. Gratien, les mains au volant. Si c'était le même que le déguisé de cet après-midi? On dirait qu'il y a un ennemi dans l'ombre qui tire les ficelles et fait manœuvrer Drieux à sa guise...

Il ralentit en atteignant le Pré-Saint-Gervais. Un peu plus tard, il entra dans Paris.

## V — L'EVASION DE LA SALPETRIERE

Jack Desly acheva ses préparatifs et s'installa au volant de sa voiture avec Nan-Dhuoc à ses côtés. Il démarra. Dans le rétroviseur, il aperçut l'homme chargé de sa surveillance qui s'engouffrait à l'intérieur d'un taxi posté au coin de la rue.

— Très bien, murmura-t-il. Nous allons le promener un petit peu derrière nous...

Son auto fit un grand tour dans Paris, toujours suivie du taxi. Quand Jack jugea que c'en était assez il stoppa devant une maison de confortable apparence et avec une tranquille aisance pénétra dans le large corridor. Nan-Dhuoc dûment chapitré, vira et partit.

Bien entendu, le policier resta là, pour continuer à filer l'homme qu'Arthème Ladon lui avait assigné comme objectif.

Jack monta lentement jusqu'à l'avant-dernier étage et redescendit. Il n'avait jamais eu l'intention de rendre visite à quiconque, il ressortit, partit à pied et... rentra tout bonnement à son domicile. Le sous-inspecteur était toujours sur ses talons.

Au moment de pénétrer chez lui, Jack se retourna et avant que l'autre eût eu le temps de se dissimuler, il marcha sur lui:

— Vous pouvez dire à votre patron, articula-t-il dans un sourire suave, que je compte passer le reste de la journée chez moi.

Et laissant l'homme abasourdi, il entra dans son appartement.

Le policier n'en resta pas moins à l'affût. La consigne était la consigne. Il vit Jack soulever le rideau, lui adresser un signe ironique et disparaître dans le fond de la pièce. Peu après, la silhouette du jeune homme qui avait endossé un veston d'intérieur se profila sur la vitre, assis dans son fauteuil habituel.

Pendant ce temps, Jack, sous un nouveau travestissement, franchissait allègrement le seuil de la maison qu'il utilisait pour ses déplacements au nez et à la barbe de son guetteur. En passant, il jeta un regard rapide sur la fenêtre et songea que le mannequin de cire qu'il avait placé là lui ressemblait étonnamment.

Il rejoignit Nan-Dhuoc à l'endroit où il savait le retrouver.

— Eh bien!... Tu as les renseignements?

— Oui, maître... Moi savoir Drieux toujours en observation...

— Et il est très surveillé?

— Comme tout le monde... Lui pas dangereux, alors pas surveillance spéciale... Moi savoir heures faciles pour entrer...

— Parfait... Tu vas m'attendre dans cette petite rue...

Il quitta la voiture et s'achemina vers l'hospice de la Salpêtrière où l'amnésique avait de nouveau été conduit en raison d'une affluence à Saint-Anne.

Il avait dans sa poche un minuscule appareil photographique qui allait lui servir à jouer son rôle. Des gens allaient et venaient. C'était la fin de la matinée. Les consultations avaient lieu dans les différents pavillons et cela créait de l'effervescence.

Jack se rendit droit au bâtiment où il comptait trouver Edgar Drieux. Il s'adressa à un infirmier et le prit à part:

— Voulez-vous gagner un billet de cent francs, en dix minutes?

— Hein? Cette question!

L'homme avait un sourire incrédule. Jack insista:

— Très facile, mais il faut être discret...

L'infirmier regarda ce jeune homme pétulant à la barbe en collier courant en une ligne fine autour du menton et des joues.

— Qu'est-ce que vous chantez? s'exclama-t-il.

— Chut!... Venez par ici...

— C'est que j'ai à faire, moi!... On m'attend!

— Bon, tant pis... J'offrirai les cent francs à un autre!

La ruse eut l'effet escompté. L'infirmier eut un regard intrigué.

— Vous semez les billets comme ça?

— Je vais vous dire... Je suis reporter au *Journal-Photo*. Je voudrais prendre quelques clichés de l'un de vos pensionnaires. Celui qui a perdu la mémoire... Comment s'appelle-t-il donc? Durieux? Darieux?... Je ne me rappelle pas...

— Ah! vous voulez dire Edgar Drieux, le No 17... Et c'est pour ça que vous voulez me donner cent francs?

Jack mit de nouveau le doigt sur ses lèvres.

— Je voudrais le photographe dans la rue... Oui, au dehors...

L'infirmier se gratta la nuque et prit un air perplexe.

— Oh! ça... Vous pensez que c'est défendu de laisser sortir les hospitalisés... Vous n'avez pas d'autorisation spéciale?

Jack fit mine d'être très égayé. Il tapa sur le dos de l'homme.

— Farceur, va!... Je n'aurais pas besoin de vous alors!... Je sais bien que c'est défendu, mais c'est justement pour ça que je voudrais faire ces photos... Quel document exceptionnel pour mon canard, mon journal, veux-je dire...

Hé! hé! cent francs, c'était bien alléchant pour si peu de chose. L'infirmier jeta un coup d'œil autour de lui.

— Et si jamais je suis repéré? dit-il.

Jack avait prévu l'argument. Il riposta:

— Aucun danger. Tout ce que je vous demande c'est de me laisser entrer dans le pavillon, ressortir avec l'homme, l'emmener au coin de la rue, prendre mes photos et je vous le ramène... J'endosse toute la responsabilité...

— Oui, mais tout de même, quel prétexte donnerai-je pour avoir négligé ma surveillance? Dites, quand les photos paraîtront on tombera sur moi, là-bas, à la direction!

— Pensez-vous... J'inventerai une histoire rocambolesque d'enlèvement et vous serez tout à fait mis hors de cause... Croyez-moi, les directeurs auront d'autres chats à fouetter...

Jack cligna de l'œil et acheva:

— C'est un pari entre mon patron et le chef des services, ici... Alors, c'est dit? Tenez, voilà vos cent francs.

Edgar Drieux se laissa emmener sans résistance. A peine le coin de la rue tourné, Jack articula avec autorité:

— Vite! Entrez dans cette voiture! On vous attend...

Une ample gabardine recouvrit le costume hétéroclite du malade. En route!... L'amnésique venait de disparaître une fois de plus, aux yeux des autorités!...

Il ne fallait pas songer à le conduire chez Jack Desly. Le laisser dans un hôtel pas davantage. Le jeune homme prévoyait un infernal tohu-bohu dès que l'escamotage serait découvert et on lancerait des limiers dans toutes les directions.

Cependant, Jack conduisait sans hésitation. Nan-Dhuoc eut un sourire en reconnaissant la maison devant laquelle on s'arrêta, dans une proche banlieue. C'était celle d'une vieille amie de Jack, Mme Remoldier qui lui était toute dévouée et chez qui il avait déjà eu l'occasion d'abriter une personne dans un cas analogue. Chaque fois qu'il voulait mettre quelqu'un à l'abri de toutes recherches, il pouvait l'amener à cette digne et insoupçonnable rentière de

## LA VIE COURANTE ... par George Clark



— Oh, c'est bien joli de poser à la "martyre", ma chère femme, mais en somme, qu'est-ce que c'est que de préparer un dîner: sortir le bifteck de la glacière et faire dégeler les petits pois?...

soixante ans qui l'aimait comme son propre fils.

— Voici, chère amie, dit-il, un nouveau pensionnaire... Ce malheureux à la cervelle dérangée...

La vieille dame jeta un coup d'œil, sans surprise murmura :

— C'est l'amnésique ? Celui qui est accusé d'un crime ?

— Oui, ma grande amie... Je ne vous encombre pas, j'espère ?

Elle eut un geste de protection affectueuse.

— Mon cher garçon... Du moment que vous vous intéressez à lui, c'est qu'il le mérite... J'en prendrai soin...

Jack tira sa montre et constata l'heure.

— Midi... dit-il. Je puis encore agir d'ici cinq heures... Après il sera plus prudent de cacher notre compagnon...

Il s'adressa à la brave femme.

— Voulez-vous nous préparer des sandwiches que nous mangerons sur le pouce, tous les trois ?

Il disparut un instant et revint avec son visage naturel. Drieux eut un sursaut et le regarda avec insistance. Certes il ne comprenait pas que c'était le même personnage qui l'avait amené, mais on voyait qu'il avait conservé de Jack un souvenir précis, malgré le naufrage de ses facultés.

— Mangez, lui dit Jack en lui tendant le pain beurré contenant du jambon fort appétissant.

Le jeune homme n'avait pas repris son apparence ordinaire sans raisons. Il en escomptait plus de docilité de la part de l'amnésique. Car il avait l'intention de le maquiller lui-même afin d'éviter qu'on reconnût l'évadé de la Salpêtrière.

L'auto roulait maintenant vers la porte de la Villette.

Jack bifurqua et prit la route de Drancy. La petite voiture passa devant la gare de chemin de fer, puis ralentit. Son conducteur observait passionnément l'attitude de Drieux.

L'homme était resté absent, le regard vague. Puis il commença à s'agiter, et quand l'auto roula moins vite, il eut un regard de bête traquée et désigna une propriété dans une direction précise.

Jack approuva gravement de la tête.

— Oui, dit-il, les Iris... chez M. Gratien...

— Oh ! oh ! oh !... gémit Drieux, et il se cacha le visage dans son bras replié, comme un enfant qui a peur.

Nan-Dhuoc regardait et notait sans rien dire. Ses yeux obliques s'attardaient furtivement sur chacun des deux hommes dans la voiture. Il n'avait pas reçu de confidences de son maître quant à ce que ce dernier comptait faire, mais il se rendait compte, d'après l'animation qu'il lisait sur les traits de Jack Desly, que celui-ci attachait une importance énorme aux événements.

On marchait à présent à toute allure sur le ruban monotone de la route sans fin... Les kilomètres succédaient aux kilomètres... Les poteaux indicateurs défilaient... Vaud'herland... Louvres... Senlis...

Nan-Dhuoc saisit cette fois les intentions de Jack.

On se rendait dans la forêt de Compiègne !

Le jeune homme ne cherchait pas à provoquer d'émotion précipite chez Drieux. Il laissait celui-ci s'agiter graduellement. Des phrases sans suite étaient marmonnées par l'amnésique, qui fréquemment, se penchait à la portière et jetait un regard effrayé sur les arbres, depuis qu'on avait pénétré sous le couvert.

Jack atteignit l'endroit dit de la Croix Saint-Ouen, vira brusquement sur sa gauche, à angle aigu, gagna la berge de l'Oise et roula avec lenteur, puis s'arrêta.

— C'est là ! dit-il d'une voix creuse à dessein.

Drieux le dévisagea, puis regarda Nan-Dhuoc, et soudain ses bras se détendirent à droite et à gauche. Il se mit à hurler et à se débattre.

— Non !... Non !...

Jack éprouvait un serrement de cœur de ce qu'il allait faire, mais s'était indispensable. Il cherchait à réveiller la mémoire du malheureux et avait longuement réfléchi. Une grande émotion pouvait peut-être réussir à provoquer le choc nerveux nécessaire.

— Nan-Dhuoc, dit-il à voix basse, aide-moi à le maîtriser.

L'horreur empreinte sur le visage de Drieux grandissait. Jack fut obligé de le bâillonner pour éviter que ses cris ne s'entendissent de loin. Puis, il descendit, ouvrit la portière, empoigna les jambes de l'homme et... ce fut tout.

Edgar Drieux venait de s'évanouir sous l'effet de ses nerfs hypertendus. Jack essuya la sueur qui lui perlait aux tempes.

— Fichu quart-d'heure, murmura-t-il. Pauvre type ! Ce qu'il a pu avoir peur ! Il a revécu tout son cauchemar...

Il ne restait plus qu'à revenir à toute allure chez Mme Remoldier. Jack et son domestique se trouvaient à peu près dans la même situation que la nuit où ils avaient ramené le malheureux. Celui-ci dormait profondément. Et c'était même étonnant comme il était calme, cette fois... Desly conversait à mi-voix avec Nan-Dhuoc :

— Vois-tu, j'ai encore appris quelque chose... Drieux n'était pas assommé ni évanoui quand on l'a jeté à l'eau... Je crois qu'on avait dû le réduire à l'impuissance avec quelque drogue, mais il avait tous ses esprits. Tu as vu son horreur au souvenir de cette nuit-là !...

Mais cette blessure à la nuque, maître ?

— Elle aura été provoquée par quelque roc au fond de l'eau... Je me rappelle maintenant qu'il y avait des saillies sur lesquelles il était tombé... Sinon, je l'aurais ramené plein de vase...

En traversant Paris pour rejoindre l'endroit où se trouvait la villa, Jack entendit les crieurs de journaux du soir, annoncer avec force trémolos :

— Voyez article spécial !... L'évasion de l'assassin du caissier Pranès !... Lisez comment il a disparu de La Salpêtrière !...

Tranquillement, Jack stoppa et acheta un exemplaire.

Il le parcourut. Un rire prolongé fusa dans la voiture.

— Je ne m'attendais pas à celle-là !

L'infirmier avait réellement bien mérité ses cent francs. Il avait confié à sa manière la disparition de l'homme qu'il était chargé de surveiller.

D'après lui, Drieux avait eu un brusque accès de fureur, s'était jeté sur son gardien et l'avait renversé, puis détalant à toutes jambes, il avait disparu au dehors.

Ce récit était confirmé par des témoins qui avaient effectivement vu jaillir un homme en hurlant :

— Arrêtez-le !

C'était l'infirmier lui-même, simulant une poursuite. Il ne pouvait tout de même pas avouer ce qui s'était réellement passé quelques minutes auparavant.

Jack, en contant l'épisode à Nan-Dhuoc, punctua :

— Il a tout de même du sang-froid ce gaillard-là !... Et il ne se doute pas du service qu'il me rend, car personne ne pourra songer que Drieux a été enlevé, en fait d'évasion personnelle !...

Il était temps pour lui de rentrer à son domicile, car le jour allait baisser et le stratagème du mannequin de cire risquait d'être éventé, si le faux liseur tardait à faire de la lumière.

Jack Desly songeait à tout.

Il se refit la tête qu'il avait eue au départ de chez lui, et pour gagner du

temps, après avoir quitté Mme Remoldier, se fit conduire par Nan-Dhuoc à peu de distance de sa rue.

Son entrée dans l'appartement coïncida avec l'arrivée de son domestique au bord du trottoir, au volant de l'auto, de sorte que les quelques secondes où l'attention du policier furent distraites par ce petit incident, lui suffirent pour enlever prestement son effigie.

Passer son veston d'intérieur, après un grand coup de serviette sur le visage fut l'affaire d'un instant. Il ouvrit la fenêtre, se pencha pour faire un signe à Nan-Dhuoc et lui dire de conduire l'auto au garage ; le guetteur se décida à quitter son poste.

— Ladon sera persuadé, se dit Jack avec satisfaction, que je n'ai pas bougé d'ici...

Réellement, l'œuvre qu'il avait entreprise l'enchantait.

— Il faut bien être utile à ses semblables, de temps à autre, prononça-t-il, comme s'il s'excusait.

## VI — L'ASSASSINAT D'ANDRE ORMOY

ARTHÈME LADON dégringola l'escalier quatre à quatre et se rua au dehors. Il venait de recevoir l'ordre de se rendre au plus vite chez l'agent de change, André Ormoy, au domicile privé, boulevard Malesherbes. Nouvelle effarante. Le malheureux avait été assassiné !

L'inspecteur de la Sûreté ne dissimulait pas sa consternation. Deux jours s'étaient écoulés depuis la fuite d'Edgar Drieux. Il en avait aussitôt conçu de vives alarmes.

— Il va se passer quelque chose ! avait-il prophétisé lugubrement.

Les événements venaient de lui donner raison. Le patron de Drieux avait subi le même sort tragique que le caissier, à quelques mois de distance. Dans l'esprit du policier, les deux crimes devaient avoir une analogie, mieux, une corrélation :

— Pas besoin de chercher loin pour deviner qui a fait ce nouveau coup ! grommela-t-il dans un rictus amer.

Il atteignit la maison et monta à l'appartement. Un agent de police qui se trouvait là, rectifia la position.

— Le médecin-légiste fait des constatations, annonça l'homme en uniforme. Ladon entra dans le salon de la victime.

Son regard embrassa les lieux. Au fond, un bureau d'apparat. Dans le fauteuil, le corps de l'assassiné, écroulé en avant, les deux bras repliés sous sa tête et appuyés sur la table. Le docteur qui inscrivait quelque chose sur un bloc-notes accueillit Ladon d'un air professionnel.

— On n'a rien dérangé ? demanda le grand homme maigre en continuant à étudier de son regard d'oiseau, la disposition de la pièce.

— Absolument rien... Le malheureux est dans l'attitude qu'il avait lorsque je suis arrivé...

— Qui a découvert le... la chose ?

— La vieille femme de ménage qui vient tous les matins...

— Elle est là ?

— Oui... Effondrée dans la cuisine...

Arthème Ladon s'en fut la chercher. La pauvre femme tremblait de tous ses membres. Elle sanglotait sans arrêt.

— Mais voyons, madame, ne vous frappez pas comme ça, grommela le policier. Il est mort, c'est fini... Expliquez-moi plutôt en détail ce qui s'est passé...

Elle eut un hoquet et balbutia :

— Co... Comment ? Ce qui s'est passé ?... Mais je n'en sais rien, monsieur... Vous... vous ne pensez pas que j'ai assisté au crime !

Le policier haussa les épaules et radoucit un peu le ton. Bribe par bribe, il obtint ce qu'il voulait.

Mme Grandet, la femme de ménage, expliqua qu'elle était venue comme tous les matins, vers dix heures. Elle possédait les clefs de l'appartement. M. Ormoy, célibataire endurci, avait une vie bien réglée et prenait tous ses repas au dehors, y compris le petit déjeuner.

— Je... j'étais persuadée, dit-elle, qu'il était parti comme d'habitude à neuf heures pour son bureau, boulevard des Italiens. J'entre donc et je vais tout de suite à la chambre à coucher qui est à gauche, dans le corridor...

Mme Grandet avait alors eu sa première surprise. Son patron avait dû passer la nuit dehors, du moins le supposait-elle, car le lit n'était pas défait...

— Ma foi, n'est-ce pas, reprit-elle, en reniflant, il avait l'âge de faire ce qu'il voulait !... Ça ne me regardait pas... Même que j'ai pensé, le pauvre homme, que cela me facilitait le travail !... Je passe dans le salon pour faire les poussières et, là alors ! Non, c'est trop affreux !... Ah ! cette vision !

Ladon ne tenait pas à assister à un nouveau déluge de larmes et renvoya la femme de ménage dans une autre pièce.

— Voyons, docteur... La mort remonte d'après vous à...

L'homme de science hochait la tête et hasarda :

— On ne peut pas dire au juste, mais certainement pas plus de douze heures... L'état du corps indique que...

— Douze heures ? interrompit Ladon en consultant sa montre. Il est onze heures du matin, donc le crime aurait eu lieu la nuit dernière aux environs de vingt-trois heures...

— La mort a été foudroyante, reprit le médecin. Un coup de stylet entre les deux épaules. Le cœur a été traversé...

L'arme encore ensanglantée se trouvait déposée sur une feuille de papier blanc. Ladon l'examina. Un coupe-papier fort effilé et tranchant des deux côtés...

— L'assassin s'est servi à domicile... constata le policier. Il n'a pas eu besoin d'apporter l'instrument du crime.

Mme Grandet, interrogée à nouveau, confirma que le coupe-papier appartenait à M. Ormoy. Pour le reste, elle ne pouvait rien dire, car sa présence dans l'appartement n'excédait jamais une matinée.

Ladon fronça le sourcil. Comment savoir qui était venu rendre visite, la veille, au malheureux ?

Car d'après lui, l'assassin n'était pas introduit par surprise. Rien n'avait été dérangé dans l'appartement, nulle trace de lutte, ce qui tendait à prouver que M. Ormoy connaissait son agresseur.

La concierge fut mise à contribution.

— M. Ormoy rentrait toujours vers dix heures et demie ou onze heures, déclara-t-elle. La nuit dernière, je l'entendis comme d'habitude et je reconnus bien sa voix, au passage devant ma loge.

— Et il n'est venu personne pour lui ? insista Ladon.

— Une visite ? Aussi tard ? s'exclama la digne femme.

En effet, la théorie n'était guère plausible. Pourtant, il n'y avait pas à sortir de là, et Ladon en avait des fourmillements dans la racine des cheveux. Il se répétait inlassablement :

— Ce n'est pas Ormoy qui s'est planté une lame dans son propre dos ! Il y a eu quelqu'un, tonnerre de bon sang !

Une idée lui traversa l'esprit et il remonta quatre à quatre pour examiner la serrure. Peut-être l'assassin s'était-il introduit dans le courant de l'après-midi et, dissimulé dans l'appartement avait-il attendu l'arrivée de l'agent de change ?

Il eut un mouvement de découragement. La serrure n'avait pas été forcée.

D'ailleurs, cette nouvelle hypothèse n'était-elle pas absurde? Ormoy se serait aperçu d'une difficulté pour ouvrir... La femme de ménage également... Non, cela ne tenait pas debout.

Et ce qui était plus fort, maintenant, c'est que la concierge semblait se rappeler la sortie de quelqu'un, tard dans la nuit!...

Seulement, elle ne pouvait savoir de qui il s'était agi.

— Le déclenchement de la porte est automatique grâce au bouton qui la commande... expliqua-t-elle.

Ladon rageait ferme. Il ne pouvait faire grief à la gardienne de n'avoir pas vérifié quel pouvait être ce noctambule qui s'en allait.

— Est-ce que je savais qu'on venait d'assassiner un de mes locataires, glapit-elle indignée, quand le policier marmonna quelques mots à ce sujet. Elle ajouta, non sans raison:

— S'il faut que je me mette à prévoir des horreurs pareilles, maintenant!... Et me précipiter dehors à chaque fois que quelqu'un passera dans l'obscurité!

L'opinion de l'inspecteur était faite quand il quitta la maison pour rentrer à la Sûreté:

— Moi, je vois ça comme suit, monologua-t-il, en griffonnant des pattes de mouche sur une feuille blanche. C'est Drieux qui a fait le coup. Il était au courant des habitudes de son ancien patron, il connaissait l'appartement puisqu'il y était allé à plusieurs reprises.

Le motif? Vengeance, sans aucun doute.

Mais il fallait alors supposer que l'amnésique avait recouvert toutes ses facultés. A ce point de son raisonnement, Ladon éclata d'un rire aigre:

— Un simulateur, voilà ce que je te dis! Il n'a jamais perdu la mémoire! C'est un comédien, il joue la folie...

Ce raisonnement n'avait qu'un défaut. Il n'expliquait nullement les raisons pour lesquelles Edgar Drieux avait été trouvé errant dans les rues de Paris, avec une barbe et des cheveux incultes, alors qu'il lui aurait été si facile de continuer à se tenir hors d'atteinte comme il avait su le faire jusqu'alors.

Mais Ladon ne s'embarassait pas pour si peu. Il lui manquait des pièces pour parfaire son puzzle? Il les trouverait en temps voulu. Le principal était qu'il eût quelque chose à se mettre sous la dent, d'une manière immédiate.

Il ne savait pas non plus comment Drieux aurait pu s'introduire, mais avait-on découvert l'irruption de l'assassin, lors de l'agression du caissier Pranès?

De même que la disparition de Drieux avait, pour Ladon, signé le premier crime, l'évasion de celui qu'il recherchait avait été le signal de ce nouveau forfait.

— Si je ne sais pas comment il est arrivé, je n'ignore plus comment il est reparti! se déclara le policier en songeant à la précision donnée par la concierge.

A la vengeance s'ajoutait le bénéfice d'un nouveau vol. Le portefeuille d'André Ormoy avait été subtilisé avec son couteau, une dizaine de mille francs.

— Pour ne pas perdre l'habitude, sans doute! ironisa Ladon.

VII — UNE NUIT DECISIVE

JACK DESLY quitta Nan-Dhuoc qui l'avait accompagné après avoir averti son fidèle Annamite de ses intentions précises. Il lui laissait une sorte de tableau de marche permettant au domestique de savoir où se trouverait le jeune homme, au fur et à mesure de ses progrès.

— Si je ne suis pas là à telle heure ou si je n'ai pas donné de mes nou-

velles, termina-t-il, tu sais où tu dois te rendre...

— Oui, maître. Et jusque-là, moi attendre téléphone...

Jack, qui était entré dans l'auto sous son aspect naturel, quitta donc la voiture dans les environs de Drancy. Il s'était transformé en cour de route, grâce aux ressources permanentes dans les tiroirs secrets. Il était devenu un ouvrier à casquette, une cigarette éteinte derrière l'oreille, et partit en sifflotant vers un hôtel de modeste apparence, sur la route, à environ quinze cents mètres de là.

Il n'avait nullement renoncé à son projet de s'introduire chez M. Gratien. Surtout maintenant.

Edgar Drieux avait enfin recouvert ses sens! Il avait parlé.

Jack l'avait mis au courant de tout ce qui s'était passé et c'était avec une émotion profonde que le malheureux avait remercié son sauveur. Mais la tâche n'était pas finie.

Au contraire, elle ne faisait que commencer. Les journaux n'avaient pas manqué de souligner la coïncidence entre la fuite de l'amnésique et l'assassinat de M. Ormoy, et la plupart, emboîtant le pas, semblaient pencher pour la théorie de Ladon, à savoir que l'homme devait être en pleine possession de ses moyens.

Toutefois, les journalistes plus raisonnables que le policier, précisaient que le retour à la raison avait dû se faire pendant le séjour à l'hospice de la Salpêtrière. En somme, c'était ce qui aurait déterminé le projet audacieux d'évasion.

— Et ils m'accusent de cette ignominie!... Moi, avoir frappé cet homme, avoir versé le sang!... Monsieur Desly, vous...

— Ne craignez rien... Je ne vous crois pas plus coupable de cet assassinat que de l'autre... Mais surtout, ne

vous montrez pas, tout est ligé contre vous...

— C'est... et vous ajoutez confiance à mon récit? Il ne vous semble pas extraordinaire? Grottesque?

Jack avait tendu spontanément la main à son protégé.

— Non, dit-il. Mais... je dois avouer que je suis le seul à pouvoir parler ainsi... J'ai des raisons spéciales pour ne pas divulguer les conditions dans lesquelles je vous ai trouvé...

Le jeune homme était toujours poursuivi par le même souci de dissimuler sa présence sur la route de Compiègne à Paris, cette nuit-là.

Jack entra dans la salle du débit de vins, qui formait le rez-de-chaussée de l'hôtel et lança un bonjour à la ronde. La fille qui rinçait les verres au comptoir leva les yeux et répondit.

Le pseudo-ouvrier commanda un litre de vin rouge.

— Vous trinquez, la belle?

— C'est pas d'refus... minauda la serveuse rougeaude.

Jack se lança dans un récit funambulesque pour engager la conversation. De temps à autre, il détournait habilement ses propos et posait une question d'innocente apparence sur les environs, sur — tenez — les Iris, cette belle propriété qu'on voyait là-bas, et devant laquelle il venait de passer. Du moins, le prétendait-il.

Il s'aperçut qu'elle regardait les mains de son client et se félicita de les avoir frottées dans la poussière pour leur enlever leur blancheur révélatrice. Tout de même il évita de faire trop de gestes, car elles étaient, malgré sa précaution, d'une apparence vraiment soignée pour sa condition.

Jack avait l'intention de passer la nuit dans une chambre. C'est-à-dire de la louer pour justifier son séjour jusqu'au lendemain matin. Il avait préparé un prétexte, mais n'eut pas

besoin de s'en servir. En effet, le ciel s'était couvert de nuages livides, et un coup de tonnerre ébranla l'atmosphère provoquant un petit cri aigu de la serveuse. Presque aussitôt il se mit à tomber une pluie diluvienne.

A huit heures du soir, l'orage n'était pas encore apaisé.

— Impossible de me rendre à Aubervilliers, gronnait-il. J'ai mon cousin qui m'attend, mais il comprendra.

Il dina dans la salle du fond. Il était seul. On entendait des éclats de voix dans le débit. Des ouvriers agricoles taquinaient la serveuse. Par la porte un instant entr'ouverte, il aperçut une silhouette qui le fit légèrement tressaillir.

— Le sieur Gratien, murmura-t-il. Il ne dédaigne pas de fréquenter un pareil endroit? Pardi, pour soigner sa petite popularité...

L'homme était considéré comme le châtelain du pays, d'après ce qu'il avait entendu. Gratien était assez discret sur ses propres faits et gestes, on ne savait pas grand-chose sur lui en dehors du fait que le vieux jardinier, fréquentait souvent le bistro et que le chien était méchant.

Riche? Sans doute. Que faisait-il? Des affaires. Cette vague appellation englobe beaucoup de choses. Jack sourit en pensant que lui aussi, pour son entourage, à Paris, était censé « faire des affaires ».

Il termina son dîner et alluma une cigarette, qu'il écrasa aussitôt dans sa soucoupe pour prendre celle qu'il avait conservée à son oreille.

Quelle imprudence!... Il venait de tirer quelques bouffées de tabac oriental. Heureusement, il s'en était aperçu à temps et avait rattrapé sa gaffe. Malgré lui, il toussa au goût âcre du caporal ordinaire.

La serveuse vint lui demander s'il partait.

— Il ne pleut presque plus, spécifia-t-elle.

— Ben, fit Jack en se grattant la nuque, j'ai retenu la chambre, je ne voudrais pas me dédire, à présent... Et puis, j'suis fatigué, j'ai beaucoup marché... Décidément, je couche ici, ma belle...

Il monta en traînant les pieds et s'enferma. Neuf heures et demie. Il n'agirait pas avant minuit, au plus tôt.

— Je vais m'allonger sur le lit pour un petit somme. Ce sera autant de pris comme repos...

En bas, M. Gratien conférait avec l'hôtelier, dans une petite pièce à l'écart. Ce dernier avait l'air obséquieux.

— Vous comprenez, disait-il, dès que j'ai vu arriver un inconnu, je vous ai fait prévenir par l'père Jérôme, vot' jardinier...

— Vous avez très bien fait, mon ami... Comme je vous l'ai expliqué, il y a une bande de cambrioleurs qui rôdent autour de ma villa. Je tiens à prendre les devants et à ne laisser aucune chance au hasard...

M. Gratien ouvrit son portefeuille et compta deux billets qui furent escamotés par son vis-à-vis. Il releva la tête.

— Comme convenu, vous me laissez carte blanche... Il faut être prudent avec des individus de ce genre.

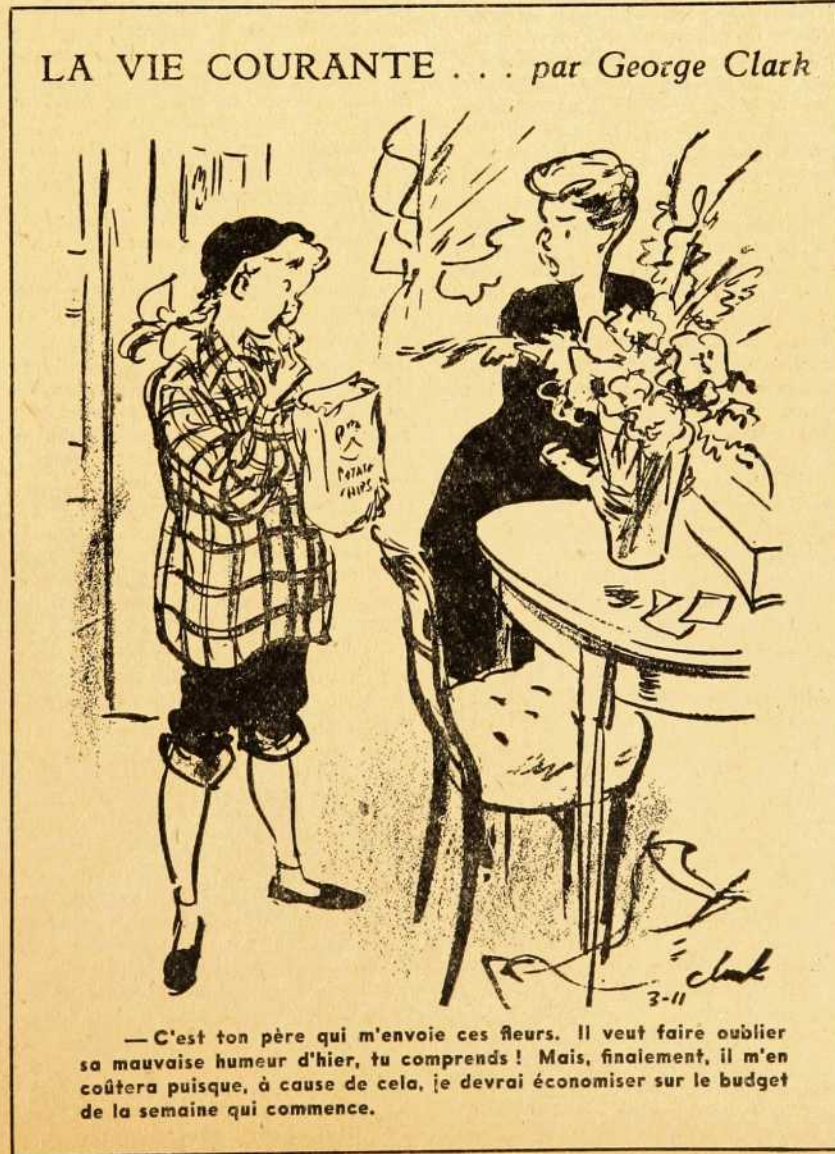
— Vous êtes sûr, m'sieu Gratien, que...

— Parbleu... Je l'ai observé... coupa le propriétaire des Iris.

A vrai dire, M. Gratien n'était aucunement certain que cet ouvrier représentait un danger, mais il allait s'en assurer.

Le débit se vidait peu à peu. M. Gratien s'assura qu'il ne restait plus grand monde dans la salle et se retira. Il monta lentement avec précaution, sans faire craquer les marches.

Arrivé devant la porte, il attendit, puis appliqua son oreille contre le panneau. La respiration régulière d'un



— C'est ton père qui m'envoie ces fleurs. Il veut faire oublier sa mauvaise humeur d'hier, tu comprends! Mais, finalement, il m'en coûtera puisque, à cause de cela, je devrai économiser sur le budget de la semaine qui commence.

dormeur s'entendait dans le silence général de l'étage.

L'homme hésita avant de se décider à agir.

S'il faisait erreur, les conséquences en seraient très déplaisantes. Non, décidément, il valait mieux attendre. L'hôtelier eut un soupir de soulagement en le voyant revenir.

— Je crois, après tout, que je me suis forgé des choses imaginaires, dit M. Gratien d'un air détaché. Allez donc vous coucher tranquillement et je vais en faire autant chez moi... Oh! vous pouvez garder les deux cents francs, ajouta-t-il.

Un autre plan venait de surgir dans l'esprit de l'homme et il rentra aux *Iris* pour le mettre à exécution.

Minuit... Jack s'étira, étouffant un bâillement. Il se sentait fort dispos. Quelques heures courtes de sommeil lui suffisaient amplement. Sa fenêtre était entr'ouverte. Il en écarta tout à fait les battants et regarda au dehors.

De gros nuages couraient au ciel, cachant la lune par intermittences. La pluie avait cessé depuis quelque temps. Il examina la cour de l'hôtel qui donnait sur les champs au delà d'une barrière de fortune.

Un peu à gauche et accoté contre le mur de sa fenêtre, un apprentis. La chambre se trouvait au premier étage.

— Facile comme bonjour, se déclara Jack.

Il était resté vêtu, mais déchaussé. Les lourds souliers furent attachés ensemble par les lacets. Il les suspendit à son cou. Puis avec des mouvements de félin, il enjamba la fenêtre, se laissa glisser le long d'une conduite d'eau, atterrit sur le petit toit.

De là, il sauta sur le sol, de l'autre côté de la palissade.

— Et voilà, murmura-t-il, guilleret. Je vais traverser la route avant de me rechausser. Tant pis si c'est humide, il ne faut pas qu'on entende le choc de mes clous sur le bitume...

A delà il enfonça dans la terre molle, à travers un champ, mais peu lui importait car il escomptait disparaître après avoir mené son expédition à bien comme il l'espérait.

Le mur des *Iris* maintenant. Il repéra l'endroit où il savait trouver l'accueillant marronnier. Hop!... S'aidant des pieds et des mains il atteignit le faite, non sans laisser aux tessons de bouteilles quelques fragments des chiffons dont il s'était entouré les paumes.

Vite, les branches de l'arbre. Il y était.

Les aboiements éclatèrent. Il s'y était attendu et avait prévu cette difficulté. A peine le chien au pied du marronnier, il lui lança un morceau de viande imprégné d'un liquide destiné à exciter l'appétit de la bête. La merveille de cet ingrédient était qu'il avait également des propriétés narcotiques.

Il y avait longtemps que Jack possédait dans son arsenal de travail, chez lui, un flacon, jadis donné par un « confrère » britannique, en souvenir d'une affaire réussie grâce aux indications du maître de Nan-Dhuoc. Il n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir, mais à présent, il constatait que le produit n'était nullement éventé.

— Dans dix minutes, ce chien dormira comme un sonneur de cloches...

Jack aimait les bêtes, ce qui est l'indice d'un bon cœur réel, et il ne lui serait jamais venu à l'idée de blesser ou pire, mettre à mort un animal domestique.

Il attendit tranquillement. Les grognements du chien indiquaient qu'il se régalait. Moins d'un quart-d'heure plus tard, Jack se laissait glisser à terre et considérait la bête qui dormait comme prévu, étalée sur le flanc.

— Ma parole, il est complet!... Il ronfle!

Jack quitta de nouveau ses grosses chaussures qu'il déposa au pied de l'arbre. Il allait les remplacer par des mocassins souples, dont la semelle permettait une marche remarquablement silencieuse.

Le tout avait tenu comme un gros mouchoir en boule, dans sa poche. Ce n'était aucunement encombrant.

— Un instant, murmura-t-il. Mettons le chien hors d'état de nuire s'il se réveillait avant que je sois reparti...

Il empoigna le corps et le souleva jusqu'à son épaule. Puis, avec un sourire malicieux, hissa la bête jusqu'à la fourche de deux grosses branches dans un marronnier en face du premier.

— Là... Que je te dispose au moins convenablement pour ne pas tomber, mon brave toutou!

La maison était éclairée par la lune. Tout allait bien.

— Là-haut, au second... Une fenêtre à demi-ouverte... Réellement, on dirait qu'on m'ouvre le chemin...

Jack attendit le passage de l'astre des nuits dans une zone d'ombre et grimpa le long de la gouttière, s'accrocha à la barre d'appui de la fenêtre, fit un rétablissement.

Il était dans la place. Sa lampe électrique, prudemment maniée, lui révéla une pièce inoccupée, devant servir de débarras. Il s'approcha du bouton de porte, il allait le tourner...

Rrran!... Il lui sembla que le plancher venait de s'ouvrir sous ses pas, et il s'effondra dans le vide.

Jack Desly venait de faire basculer le panneau d'une trappe.

## VIII — NAN-DHUOC A LA RESCOUSSE

IL ÉTAIT DEUX HEURES DU MATIN. Nan-Dhuoc n'ayant reçu aucun signe de vie de son maître jusqu'à cette heure maximum n'avait pas perdu un instant et déjà il filait au volant de la conduite intérieure vers Drancy, aussi vite que possible.

L'Annamite connaissait trop son maître pour ne pas savoir que celui-ci devait se trouver dans l'impossibilité absolue de communiquer avec lui comme entendu, sinon il aurait inmanquablement eu des nouvelles, aussi brèves eussent-elles été.

Cela signifiait que Jack était en danger.

Cela voulait dire, en même temps, que l'ennemi était plus dangereux qu'on ne l'avait jugé, puisqu'il avait réussi à tenir le gentleman-cambrioleur en échec.

A cette pensée, le Jaune appuyait davantage sur la pédale d'accélérateur, et la voiture bondissait en avant dans la nuit solitaire sur la route bordée d'arbres fantomatiques.

Il avait appris par cœur, le brave Nan-Dhuoc, la topographie des environs de la villa des *Iris*. Son maître avait eu soin de lui en donner un croquis fort détaillé.

L'Annamite savait où trouver un boqueteau d'arbres pour y abriter l'auto. Il connaissait aussi la particularité du mur à l'endroit du marronnier. Il savait encore qu'un chien compliquait le problème, mais comme il avait reçu toutes explications de son maître sur l'utilisation du morceau de viande que lui-même avait acheté, il ne s'étonna aucunement de l'absence de cet avertisseur à quatre pattes, lorsqu'il franchit à son tour la muraille en question.

Jack lui avait dit textuellement:

— Le seul danger que je puisse rencontrer est de ne pouvoir ressortir de la maison... Mais j'espère que tout ira comme je le calcule...

Malheureusement, quelque chose avait dû se fausser dans les rouages et Nan-Dhuoc accroupi dans l'ombre du mur en attendant qu'une nouvelle masse colonneuse éteignit provisoirement l'éclat de la lune, regardait la

maison et accrochait, comme l'avait fait son maître, son regard à la fenêtre du second étage...

Il rampa jusqu'à la gouttière qui atteignait le sol et reconnu après un examen précaire pour entrer dans la villa.

Suivre la même route eût été le réflexe naturel à quiconque. Mais Nan-Dhuoc était un Oriental, ne l'oublions pas. Sa subtilité aiguisée le porta à raisonner longuement avec lui-même.

Son maître avait passé par cette fenêtre, et, depuis, n'en était pas redescendu. Était-ce parce qu'il avait rencontré une difficulté majeure à l'intérieur de la pièce ou cela s'était-il produit durant ses pénétrations à travers les étages?

Il revint près du mur et s'assit pour réfléchir. Il savait que le temps qui passait était précieux, mais il ne voulait pas agir avant d'être certain de l'utilité absolue de ses faits et gestes.

Soudain il discerna la forme du chien qui dormait toujours sur son perchoir improvisé et un sourire se dessina sur ses lèvres épaisses. C'était bien une fantaisie de son maître, ça!... Il en reconnaissait l'esprit gavroche.

Du coup, la vague perplexité qui l'agitait disparut. Il était certain que Jack Desly avait passé par là, le sommeil de l'animal et sa situation en étaient autant de preuves.

Oui... Mais comment délivrer celui qu'il sentait prisonnier à l'intérieur de la bâtisse.

Un instinct l'avertissait qu'il ne fallait pas s'y risquer encore.

Jack Desly ouvrit les yeux et constata qu'il était étroitement ligoté. Son étourdissement, après sa chute, n'avait duré que quelques minutes, mais ce laps de temps avait suffi pour qu'il fût réduit à l'impuissance.

Il se trouvait dans une pièce du rez-de-chaussée. Au-dessus de lui, la trappe béait encore. Assis dans un fauteuil, un homme le regardait avec des yeux emplis de haine. Debout près de la porte, le jardinier, l'air sombre et farouche tenait en main un gros revolver.

— Bonsoir, monsieur Gratien, articula Jack, d'une voix railleuse.

L'autre ne répondit pas. Il considérait son prisonnier comme un loup prêt à dévorer sa proie. Finalement, il articula:

— Cette fois tu es bien pris, mon bonhomme!

Il parlait d'une voix sourde, concentrée. Ses mains s'ouvraient et se refermaient convulsivement. On comprenait qu'il était en proie à des sentiments multiples, un mélange d'inquiétude, de fureur, de volonté de tuer... Mais il se contenait.

— Eh! oui, je suis pris, admit Jack. Pas de chance...

Il savait que Nan-Dhuoc devait se mettre en route à l'heure prescrite et son unique désir, actuellement, était de gagner du temps jusque-là. Il se mit à parler:

— Vous vous attendiez à un cambriolage, hein?... Vous m'avez joliment roulé... Vous êtes plus fort que moi.

Il voulait donner le change, faire croire à une tentative d'effraction pour détourner l'esprit de Gratien d'un soupçon quant à la raison véritable de cette visite nocturne.

— Le chien, je ne l'ai pas tué, vous savez, poursuivit-il. Je lui ai simplement donné un narcotique... Il dort quelque part dans le jardin.

— M'en f... s! gronda l'homme. Qui es-tu?

— Ben... Totor de la Villette...

— Ah? murmura Gratien en continuant à le dévisager.

Jack comprit qu'on devait lui avoir rendu ses traits naturels. Son vain-

queur cherchait à mettre un souvenir sur ce visage. Tout à coup, un sursaut agita le propriétaire des *Iris*, et il se pencha, la bouche tordue, jusque près de la figure de Jack:

— J'y suis!... C'est toi qui avais cherché à lire quelque chose dans ma voiture, là-bas, devant le Dépôt...

— Moi? s'écria Jack en feignant de ne pas comprendre. Quelle voiture?

— Allons, ne fais pas la bête!... Ça ne te va pas...

Visiblement, M. Gratien était un redoutable jouteur. Il était inutile de continuer à jouer ce rôle de cambrioleur falot. Jack se tut et regarda au plafond.

— C'est toi qui t'es introduit la première fois ici, sous l'aspect d'un soi-disant envoyé des téléphones?...

Mutisme de Jack. M. Gratien ricana:

— Mais je me suis renseigné. On n'avait jamais envoyé personne! Tu aurais dû comprendre que je me méfierais...

Le propriétaire des *Iris* s'adressa à son jardinier:

— Hein! tu as vu comme il est venu donner dans la nasse!... Je savais bien qu'il passerait le mur au marronnier!... La seule chose que je me demandais était comment il comptait se débrouiller avec Sultan.

Il se retourna vers Jack.

— J'avais l'intention de te laisser dévorer un bifteck pour t'apprendre à vivre, avant de sortir de la maison... Mais malin, comme je t'avais jugé, je...

— Très honoré, interrompit Jack, narquoisement.

— Oh! je le suis encore plus que toi!... En tout cas, la fenêtre, la trappe, et hop!... Maintenant, à nous deux...

Le calme de son prisonnier exaspérait intérieurement M. Gratien. Il se demandait vaguement quelle était la force qui soutenait ce dangereux ennemi. Oui, dangereux, il en était sûr!

— Tu vas me dire, grommela-t-il, ce que tu es venu faire ici...

— Mais vous le savez!...

L'homme fit un signe à Jérôme.

— Apporte-moi le gros radiateur électrique!

Jack vit installer l'appareil dont les filaments ne tardèrent pas à devenir incandescents.

— Tu as compris? hacha M. Gratien.

— Compris quoi? A quoi ça sert? Oui, je sais, c'est un radiateur, vous l'avez dit vous-même.

— Nous allons voir si tu vas continuer à faire l'idiot, longtemps! Jérôme! Dénude-lui les pattes!...

Le jardinier déposa son revolver sur un gerdin près de la porte et se mit en devoir de retirer les mocassins, puis les chaussettes du prisonnier. A eux deux, les misérables transportèrent Jack près de l'appareil et l'installèrent de manière que la plante des pieds de leur victime fût directement exposée à la chaleur.

M. Gratien éloigna l'objet un instant, le tenant à bout de bras.

— Je te laisse exactement vingt secondes pour réfléchir! Je vais compter à haute voix... Ensuite, je...

— Mais c'est un crime! s'exclama Jack. Vous n'avez pas le droit d'agir ainsi!... Remettez-moi entre les mains des gendarmes, si vous y tenez, je ne demande rien d'autre...

— Pardi! ricana Gratien. Mon petit bonhomme, tu me fais l'effet de connaître beaucoup de choses, trop de choses même... Et je tiens à savoir ce que tu as appris... Il sera toujours temps, après de te faire enfermer en prison pour avoir été surpris en flagrant délit ici...

— Vous mentez, dit fermement Jack. Vous savez aussi bien que moi que vous seriez vous-même condamné pour un pareil traitement, même sur un cambrioleur...

— Trêve de discussion ! dit violemment Gratien, les poings serrés. Tout cela est du temps de perdu. J'ai dit vingt secondes, pas une de plus... Et je les regarderai à ma montre...

Il tira l'objet de sa poche. L'attente parut effroyablement longue et courte à la fois. Le bourreau grommela :

— Et vingt !... Tu parleras ? Non ! Vas-y, Jérôme !...

Jack se débattit désespérément. Oh ! gagner une minute, encore ! Puis une autre peut-être... Dieu, où était Nan-Dhuoc ! Son oreille lui avait fait entendre un bruit lointain, très lointain de moteur... Il lui avait semblé reconnaître celui de sa voiture qu'il avait si souvent écouté avec amour...

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang. D'un mouvement brutal, Gratien venait de l'obliger à allonger les jambes, à poser les pieds sur le foyer... Une fois de plus, Jack donna une secousse et le radiateur roula sur le sol.

Avec un odieux juron, le tourmenteur s'empara du revolver de Jérôme pour en assener un coup de crosse sur les chevilles de son prisonnier. Il avait encore le bras levé, quand on entendit les aboiements violents d'un gros chien au dehors... Ils furent suivis d'un grondement sourd, puis d'un cri aigu de douleur.

Jack eut le cœur écrasé. Il avait reconnu la voix de Nan-Dhuoc... Le maudit molosse avait dû se réveiller de sa torpeur... Il aurait donc sauté à bas de l'arbre, attaqué l'Annamite...

— Attends ! hurla Gratien à son jardinier, et il se précipita au dehors le revolver au poing.

Trente secondes s'écoulèrent dans une angoissante attente. La porte d'entrée était restée grande ouverte. On n'entendait rien du dehors. Jérôme, inquiet, jeta un coup d'œil au prisonnier et vérifia ses liens.

Puis il n'y tint plus et s'avança jusque sur le perron, écarquillant les yeux dans l'obscurité.

Une sorte de bolide le culbuta. Il tomba lourdement en arrière. Et puis, plus rien. Une douleur terrible l'avait saisi juste au creux de l'estomac. Il ne bougea plus.

— Nan-Dhuoc ! articula Jack Desly, en voyant surgir l'Annamite. Tu es sain et sauf !... Ah ! que je suis heureux !...

— Oui, maître... Moi tout arrangé... Moi expliquer... Mais d'abord, délivrer vous... J'ai trouvé bon couteau...

## IX — UNE SURPRISE POUR ARTHÈME LADON

EN QUELQUES COUPS de lame, le Jaune trancha les liens et Jack s'étira avec bonheur. Son premier soin fut de détacher le fil du radiateur qui avait failli lui être fatal.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé exactement ? demanda-t-il.

Déjà il ficelait le jardinier comme un saucisson, grâce à des embrasses de rideaux, et le transportait à l'intérieur de la maison. Puis l'Annamite, armé de sa lampe de poche, le conduisit dans le jardin où gisait le massif Gratien, aussi inerte que son acolyte l'avait été sur le pas de la porte.

Les bouts de corde qui avaient servi pour les poignets et les chevilles de Jack entourèrent, avec force nœuds, les articulations du gredin qui fut également amené dans la pièce.

Nan-Dhuoc susurrant de sa petite voix grêle, tout en s'activant.

— Moi, imité chien... Moi fait ouah ! ouah ! ouah !... Moi crié aussi, comme si chien mordu Nan-Dhuoc... Moi pensé, quelqu'un sortir...

— Ah ! ça, c'est magnifique ! éclata Jack.

— Alors, moi faire jiu-jitsu au gros homme... Juste dans plexus solar, dans poitrine... Deux doigts, comme ça... Ploc !... Lui tomber comme sac de sable...

— Alors ? Le chien dort toujours ?

— Oui, maître... Et bien attaché sur arbre, avec gueule muselée par joli petit bout ficelle que moi apporté dans ma poche...

Les deux hommes avaient gagné la partie.

Jack se mit en devoir d'inspecter méticuleusement la maison. Dans la chambre à coucher de M. Gratien, il trouva un petit coffre-fort. Il n'eut aucune peine à l'ouvrir grâce aux clefs qu'il avait prises dans la poche du propriétaire.

Une grande enveloppe de papier fort attira son attention. Il l'ouvrit. Son regard s'éclaira. Des liasses de billets de banque !...

— Cristi !... Je parie que c'est le montant du vol chez l'agent de change !... Il doit y en avoir plusieurs millions !...

Il appela Nan-Dhuoc qui surveillait les deux garrottés.

— Tiens... Fais un paquet avec ça... Nous compterons à la maison...

Dans un autre tiroir de métal, il découvrit un portefeuille. Un coup d'œil hâtif. Nouveau sourire de triomphe.

— Celui d'André Ormoy... Je me doutais qu'il était ici... Mais pourquoi diable ne l'avait-il pas détruit ? C'est une preuve rudement compromettante... Oh ! j'y suis !... Pour faire accuser Drieux plus tard !

Avant de partir, il remit tout soi-

— Il faut qu'on vous voie, spécifia Jack. Vous comprendrez tout, après.

Arthème Ladon crut lâcher le récepteur, tant la surprise causée par le coup de téléphone de son subordonné avait été violente.

— Hein ? fit-il, répétez voir !...

Et l'autre articula :

— Je venais de remplacer Turiot à la surveillance de la maison de Jack Desly. Je vis arriver, il n'y a pas dix minutes, l'auto conduite par l'homme. Et j'ai formellement reconnu Edgar Drieux dans celui qui est descendu avec lui...

— A... Alors, ils sont ensemble ? Chez Jack Desly ?

— Mais oui, patron... Que faut-il faire ?

— Tonnerre du ciel !... J'y vais... Attendez-moi... J'amène des hommes de renfort... Continuez à guetter...

Arthème Ladon s'empara du mandat d'amener qu'il tenait en permanence au nom du fugitif, et se jeta dans une voiture, accompagné de cinq inspecteurs subalternes.

Arrivé à proximité de la rue qu'il connaissait si bien, il dispersa ses hommes, leur enjoignant de se tenir prêts au coup de sifflet qu'il ferait retentir.

— A ce moment-là, hein, tous comme un boulet de canon... En force

Il désigna une bonbonnière sur le guéridon de bois de rose.

— J'ai pensé à vous... Prenez... Des pastilles de chlorate, comme vous les aimez... Non ?... Allons, essayez d'être aimable, Ladon... Oh ! mais pardonnez-moi... Je bavarde, je bavarde...

Il frappa dans ses mains. Le Jaune apparut.

— Nan-Dhuoc... Va me chercher notre hôte...

Arthème Ladon bondit sur ses pieds, brandissant des menottes.

Il venait de voir entrer dans le studio Edgar Drieux, très pâle, et dont le regard allait alternativement de Jack au policier.

Desly leva la main en souriant.

— Une seconde, Ladon... Vous ferez ce que vous voudrez après ! Mais il y a longtemps que je voulais ménager cette entrevue...

Ahuri, déconcerté, l'inspecteur hésita. Il connaissait trop bien le diabolique jeune homme pour ne pas se douter qu'il y avait une surprise en réserve. Jack articula :

— J'ai réussi à guérir ce pauvre garçon de son amnésie, mais comme il est en proie à une émotion assez compréhensible, je vais donner les explications pour lui.

Desly s'éclaircit la voix.

— Je ne sais comment l'idée vous vint, Ladon, de faire intervenir un coiffeur pour tondre et raser Edgar Drieux, mais... ne bondissez pas... je crois qu'elle n'est pas de vous...

L'inspecteur sentit une rougeur ardente lui monter aux pommettes.

— Ce n'est pourtant pas vous qui m'aviez envoyé cette lettre, qui...

Il s'interrompit. Son impulsion avait été trop vive, et il s'en repentait tout de suite.

— Ah ! je me doutais bien que quelqu'un s'était charitablement pressé de vous mettre dans la voie !... Et je vais vous dire qui avait envoyé ce poulet anonyme... C'est ce monsieur Gratien, l'ami intime d'André Ormoy... Mais oui...

Arthème Ladon haussa les épaules. Qu'est-ce que ce Gratien venait faire dans l'histoire ?...

Jack Desly tendit à nouveau la bonbonnière aux pastilles. Machinalement, l'inspecteur en prit une.

— Merci de cette marque de confiance, dit suavement Jack. Elles sont bonnes... Tenez, j'en croque une, moi aussi...

Il croisa les jambes et joignit les mains sur son genou.

— M. Gratien, reprit-il, est le pivot, l'axe central si vous préférez, de toute l'affaire. Il était l'âme damnée, le conseiller néfaste d'Ormoy, homme sans volonté...

— Qu'en savez-vous ?

— Je ne parle pas au hasard. Vous verrez au fur et à mesure de mon récit comme les choses s'emboîtent les unes dans les autres. Donc, un jour, constatant que l'agent de change possédait un dépôt totalisant plusieurs millions et provenant de sa clientèle, un projet naquit dans son cerveau tortueux. S'approprié cet argent. Bien entendu, il fallait la complicité d'André Ormoy, quitte à lui promettre la moitié...

« On choisit un soir pour faire le coup et semer des indices qui feront croire à la culpabilité de ce pauvre Pranès, le caissier. Mais, patatras, Pranès surgit, juste au moment fatal, et dissimulé dans le bureau, assiste à la scène...

« Qu'était-il venu faire, après la fermeture ? Oh ! rien que de très naturel. Il avait oublié ses lunettes, le pauvre homme. Et cela lui coûtera la vie, car il se trahit par un mouvement qui révèle sa présence et Gratien n'hésite pas. Il lui casse la tête d'un coup de revol-

## AVIS A NOS LECTEURS

Depuis quelques mois, nos lecteurs ont remarqué que LE SAMEDI contient une section de papier-journal alternant avec le papier de luxe. Ceci n'est pas pour une raison d'économie, comme on aurait bien pu le croire, mais bien pour augmenter le nombre de pages en attendant que le papier de luxe nous revienne en abondance. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, LE SAMEDI reste toujours à 10 sous alors que plusieurs autres publications majorent leur prix

gneusement en ordre, effaça les empreintes digitales qui pouvaient subsister et referma le coffre, dont il remit les clefs à l'endroit même où il les avait trouvées, sur Gratien.

Le chien fut transporté dans sa niche et délivré de ses liens, mais remis à l'attache.

— Quant aux coquins, spécifia-t-il, il vaut mieux les laisser dans leur état actuel... M'est avis qu'ils auront une nouvelle surprise, dès demain... En route, Nan-Dhuoc...

Ils s'offrirent le luxe de sortir par le portail, grâce aux petits instruments spéciaux que Desly possédait pour ouvrir les serrures. Il ne voulait pas perdre de temps à chercher les clefs de la porte double.

L'aube commençait à se lever quand les deux compagnons se retrouvèrent en sûreté, dans l'appartement de Jack.

Mais il n'était pas question de dormir. Un bon bain tiède suivi d'une douche froide et Jack se trouva disposé à faire face à la journée qu'il prévoyait. Nan-Dhuoc reçut la permission d'utiliser de même la salle de bains.

Vers huit heures du matin, l'auto fila, pilotée par Jack, pendant que le Jaune mettait le butin inattendu en lieu sûr, dans une cachette secrète de l'appartement.

Desly revint vers dix heures. Il était accompagné d'un personnage auquel il recommanda de prendre son temps pour traverser la rue.

chez Jack Desly... Mais surtout, pas avant le signal...

L'inspecteur de la Sûreté prit une longue bouffée d'air avant d'appuyer sur le timbre électrique, devant la porte de Jack. Ce moment était inestimable pour lui.

Enfin, enfin !... Son insaisissable ennemi avait commis la gaffe depuis si longtemps désirée. Sans chercher à comprendre pourquoi ni comment, Arthème Ladon venait d'apprendre que Jack Desly venait de donner asile à un homme deux fois assasin.

— Non seulement j'arrête Edgar Drieux, mais je coffre l'autre comme complice !... Tout vient à point à qui sait attendre !...

Drrring ! Il attendit. Un glissement léger derrière la porte. Nan-Dhuoc ouvrit avec son sourire indéfinissable sur les lèvres.

— Votre maître est là ? grommela Ladon.

— Entrez !... Entrez !...

Le policier, instinctivement, s'assura que son sifflet était bien à portée de la main, dans sa poche. Il se trouva dans le vestibule.

— Ah ! ce cher Ladon ! Je vous attendais !... Ainsi, votre sentinelle vous a prévenu ? Vous avez été diligent, je vous en remercie... Venez par ici... Asseyez-vous...

Jack s'empressait, poussait un fauteuil, attirait le policier, insistait pour le faire accepter le siège.

## NOTRE FEUILLETON

## LE RETOUR SANS ESPOIR

Par ARISTIDE BRUANT

IL VENAIT d'entendre un coup discret, frappé à la porte de l'escalier... La main sur son front, les yeux égarés, il eut le geste de chasser un cauchemar... Puis il rejeta la photographie au fond du tiroir, souffla la bougie et alla ouvrir.

Il se trouva en face d'un homme qu'il ne connaissait pas, qui souriait la main tendue, et dit :

— Bonjour, Milot.

— Pardon, monsieur, observa le marquis de Sermaize, sans répondre à la poignée de main offerte... Vous devez certainement vous tromper.

Cet accueil ne fit pas perdre son assurance à l'individu qui pénètre sans façon dans le logis des Gonthier. Et, retirant son chapeau qu'il posa sur une chaise, il reprit :

— Voyons, tu ne me reconnais donc pas ? Regarde-moi bien !

— Mais non... hésita Robert. Je ne sais pas du tout qui vous êtes. Je ne me souviens pas.

— Ah ! par exemple, elle est sévère, celle-là !... Comment, toi, Milot, tu ne me reconnais pas ? Je te reconnais bien, moi ! Et pourtant, s'il y en a un de changé de nous deux, c'est plutôt toi !

A la façon plus que cordiale, et un peu vulgaire dont ce nouveau personnage se présentait devant lui, le marquis songea qu'il devait se trouver en face d'une ancienne connaissance d'Emile Gonthier, et prenant son parti de la situation, attentif à ne pas faire de gaffes et à continuer de jouer jusqu'au bout le rôle qu'il s'était imposé :

— Je vous prie de m'excuser, dit-il. Mais parfois la mémoire me fait un peu défaut.

— Le fait est, remarqua le visiteur, que t'en as reçu un poing ! T'as la cafetière en triste état ! Enfin, voyons, Milot ? Dis un peu ?... Oscar ! Oscar de la Bastoche ! Tu ne te rappelles pas ?

— Non... balbutia l'homme au bandeau noir. Mais... attends... Oui, oui, j'y suis... Oscar, n'est-ce pas ?

— Parfaitement... Oscar de la Bastoche, quoi ! Ton copain, ton poteau... ton vieux camarade !

Et pour la seconde fois il lui tendit la main droite, largement ouverte.

Le marquis un peu interloqué par la nouvelle tuile qui lui tombait sur la tête avança lui aussi la main, que « son vieil ami » serra avec énergie.

— Eh bien ! tu sais, reprit le visiteur, je suis rudement content de te revoir ! J'ai souvent pensé à toi depuis que t'as plaqué ta poule. Où donc que t'as été ? Quoi donc que t'as fait, que je n'ai plus jamais entendu parler de toi ? Je te demande : avant la guerre... bien entendu.

— Ah ! oui, t'as vu du pays. Ben, mon vieux, ça me rassure... Parce que, un moment, j'ai bien cru que tu t'étais fait ramasser... Et que t'avais écopé trois ou quatre ans de prison,

comme ça peut arriver à tout le monde.

Le marquis de Sermaize se sentit envahi par un léger froid. Depuis que, bien malgré lui, il était entré dans la famille de Gonthier, il s'était attendu à être l'objet d'aventures plus ou moins grotesques... Mais tout de même, celle-là passait la mesure.

Son premier mouvement fut de jeter à la porte cet individu louche qui fleurait la police correctionnelle... peut-être mieux encore. Mais il réfléchit qu'il était important pour lui de connaître à fond la nature des relations qui avaient pu exister entre cet homme et son ancienne ordonnance et, pour cela, de le faire parler et de tirer de lui tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles à l'avenir.

Il prit donc un air aimable, et, se résignant à ce tutoiement qu'il sentait devenu obligatoire, il s'informa :

— Eh bien ! et toi ? Pendant tout ce temps-là... qu'es-tu devenu ?

— Oh ! moi, tu sais, répondit Ciboulant qui venait de s'asseoir comme chez lui, j'ai boulingué comme toi, pendant pas mal de temps... Tu comprends, à cause de notre affaire qui avait fait du bruit... J'ai eu peur de me faire choper... Je me suis carré le plus que j'ai pu... J'ai quitté Pantruche... J'ai été de ville en ville... jusqu'au jour où j'ai enfin pu rentrer dans une boîte sérieuse, où l'on n'a pas exigé de moi des références.

« C'est pour ça que je m'informais tout à l'heure si t'avais réussi, toi aussi, à te défilier. Tu comprends, j'ai eu le trac que tu te fasses poisser... Parce que si la rousse t'avait mis le grappin dessus, moi j'étais bon... »

« C'est pas parce que t'aurais jaspiné... Je sais bien que t'aurais rien dit... Je te connais : t'es un garçon, je suis sûr de toi... Mais comme nous étions toujours fourrés ensemble, la police aurait ouvert l'œil... et j'étais fait ! »

Le commandant de Sermaize s'était assis. Outré de ce qu'il entendait, il pensait :

— Quoi ! Gonthier... mon ordonnance, n'était donc qu'un misérable ? Pourtant, c'était un brave... et, malgré tout, je ne dois pas, je ne peux pas oublier qu'il m'a sauvé la vie.

— Vois-tu, continuait Ciboulant, toujours confidentiel, dans cette affaire-là on n'a pas eu de chance. On n'a pas très bien pris ses précautions. On aurait dû être trois... Deux, c'était pas assez.

« Toi, tu faisais le guet dans la rue... Mais y avait personne dans la cour... C'est pour ça qu'on a manqué d'être chopés. Je sais bien que la vieille a « chanté » trop fort et que j'ai été obligé de la faire taire. Elle s'est réveillée, c'est pas de ma faute ! Tu l'as entendue ? »

— Oui, je me rappelle, concéda le faux Gonthier.

— T'as aussi entendu la concierge ? Elle en a fait un foin ! Elle a mis toute la rue des Tournelles en révolution... Il a fallu nous enfuir sans emporter les bijoux. On nous a vus, on nous a poursuivis... Et nous avons eu de la

veine de nous en tirer comme ça tous les deux !

Il se leva, vint frapper amicalement sur l'épaule du marquis.

— Eh bien ! mon vieux, lui confia-t-il d'un air entendu... S'il y avait eu un troisième type bien costaud, bien décidé comme nous deux dans la cour, et qui ait laissé tomber un bon marron sur le tournant de la bouillotte de la concierge, quand elle est sortie de sa loge, tout ça ne serait pas arrivé !

« On serait rentré chez soi bien tranquillement, on aurait partagé le magot... Et on n'aurait pas été obligé de se cavalier chacun de son côté — sans savoir depuis ce qu'on est devenu. »

Décidément, aux yeux du marquis, de plus en plus abasourdi par de telles confidences, l'ancien ami d'Emile Gonthier se révélait plus complet encore qu'il n'avait pu le supposer...

Et l'homme au bandeau noir se demandait ce qu'il allait encore apprendre, et surtout dans quel but ce misérable avait cherché à revoir son ancien complice. C'est pourquoi il lui demanda d'un air indifférent :

— Mais, dis donc, Oscar, ce n'est pas pour me raconter tout ça que tu es venu ici ?

Le frère de Marinette resta un instant sans répondre, pensant :

— Je m'en doutais. Le v'là qui mord ! Ça ne m'étonne pas... Il doit en avoir assez de tirer la carriole à l'emballeur !

Et se rassurant, il dit en rapprochant sa chaise de celle de « son vieux poteau » :

— Qu'est-ce que tu dirais si je te proposais une petite affaire ?

— Ah ! ah ! pensa de son côté M. de Sermaize. Je crois que j'ai eu raison de ne pas m'en débarrasser tout de suite. Je suis curieux de savoir ce que cette canaille va me proposer.

Alors, d'un air intéressé, il demanda :

— Une petite affaire ? Dans le genre de celle de... la vieille ?

— Pas tout à fait, répliqua Ciboulant... Cette fois-ci, ça se passe à la campagne... Et au lieu d'une rombière, il s'agit d'un jeune homme... Dix-sept ans à peine... Un jeune pigeon de la haute, élevé dans un poulailler élégant et une aristocratique basse-cour.

— Ah ! alors c'est pour le plumer ? essaya de plaisanter le marquis.

— Non, laissa tomber froidement l'ancien bonneteur... C'est pour le saigner.

Et il accompagna ces paroles d'un geste expressif.

M. de Sermaize ne put réprimer un tressaillement.

— Quoi ? fit le bandit. Est-ce que t'aurais le trac ? T'es donc plus un garçon, un vrai, comme dans le temps ? Du reste, c'est pas toi qui feras le gros turbin...

— Alors, qu'est-ce que je ferai ?

— Le guet.

— Comme pour la vieille ?

— Oui, comme pour la vieille.

Robert passa la main sur son front baigné de sueur.

Maintenant, il lui fallait savoir où et comment devait avoir lieu le crime, car il était décidé à l'empêcher à tout prix !

Il demanda :

— Quand aurais-tu besoin de moi pour... cette affaire ?

— Dame, répondit Ciboulant, ça urge. Ça serait pour ce soir. Tu peux ?

— Oui, je serai libre.

— Ta femme ?

— Ma femme ne s'occupe pas de ce que je fais.

— Parfait ! D'abord il faut que nous ne travaillions que tous les deux. Ça se passera à la campagne, dans un pavillon isolé : donc pas la peine d'être trois quand ça n'est pas indispensable. Puis deux qui s'entendent bien et qui se connaissent, ça vaut toujours mieux... Deux comme nous, quoi ! Tu sais ça aussi bien que moi, n'est-ce pas ?

« D'ailleurs, ce soir, il n'y aura pas de magot à partager. Je ne fais pas l'affaire pour mon compte : je suis payé... comme je te paierai moi-même... Deux cents balles... Ça vaut-il ? »

— Ça va ! accepta résolument le marquis de Sermaize.

— Dans ce cas, prends ce soir à neuf heures le train de Saint-Germain. Tu t'arrêteras au Vésinet... Je t'attends à la sortie de la gare... Je te donne tes deux cents balles et nous filons au pavillon où nous trouverons, sur les dix heures, le jeune pigeon en train de roucouler avec sa colombe. T'entends bien ? Dix heures !

Décidé à aller jusqu'au bout de son enquête, le faux Gonthier voulut amener le bandit à lui procurer des détails plus précis. Il le questionna imprudemment :

— Dis donc ? Tu m'as dit tout à l'heure que tu ne travaillais pas pour ton compte ? Alors c'est pour quel qu'un ?

— Y a des chances.

— Et ce quelqu'un a intérêt à la disparition du... pigeon ?

— Probable !

— Est-ce que tu ne pourrais pas m'apprendre le nom de cet homme ?

Ciboulant se redressa, stupéfait.

— Ah ! non, mon vieux Milot ! Ça, ça ne te regarde pas !...

Et l'ancien croupier ajouta solennellement en posant la main sur son cœur :

— J'ai beau avoir une grande confiance en toi : secret professionnel.

Abasourdi par cet élan de probité commerciale qu'il était loin de soupçonner dans ce monde qu'il ne connaissait pas, le marquis rabattit ses recherches du côté de la victime et demanda dans un sourire qu'il s'efforçait de rendre engageant :

— Et... le pigeon ?

— Quoi ! le pigeon ! se rebiffa l'ancien bonneteur, que cet interrogatoire qu'il jugeait hors de propos finissait par impatienter.

— Enfin, le jeune aristocrate ? Tu peux bien me dire comment il s'appelle ?

— Mon petit Milot, coupa le bandit, tu commences à me courir, avec tes questions à la graisse! T'as pas fait tant de façons pour l'histoire de la vieille!

— C'est que, poursuivait maladroitement le marquis, la vieille ce n'était pas la même chose... Elle n'était pas de famille noble... Elle n'avait pas des parents influents... qui peuvent avoir le bras long... des relations avec des magistrats... ou avec la préfecture de police.

A ce mot de « préfecture de police », le frère de Marinette se dressa comme un ressort :

— Eh bien! non, déclara-t-il... Il n'y a rien de fait! La préfecture de police! Les magistrats! Qu'est-ce que tout ça vient faire ici... Est-ce que tu n'es pas un peu piqué?...

Il réfléchit une seconde; puis il prit son chapeau et le posa sur sa tête :

— Ah! oui, j'y suis... Uguène Bidault!... Le sergot!... L'agent commissionné! La croix de guerre! Le retour au domicile conjugal! Le travail!... Je vois décidément que j'ai perdu mon temps et ma salive.

Déjà il avait la main sur le bouton de la porte :

— Allons, mon vieux Milot, sans rancune. Décidément, tu n'es plus l'homme que j'ai connu dans le temps. Et si jamais je repasse dans la rue de Chaligny, je ne monterai pas te dire bonjour!

Rapidement, il descendit l'escalier. Une fois dans la rue, il respira bruyamment, heureux de se retrouver au grand air; et tout en arpentant le faubourg Saint-Antoine, il répétait :

— Les magistrats! Le sergot! La préfetance! J'allais me fourrer dans un joli guépier.

« Heureusement que j'ai pas sorti tout le paquet! Je comptais sur Milot pour travailler ce soir... Eh bien! je me passerai de lui... Je ferai le turbin tout seul.

« Maintenant, je n'ai que le temps de manger un morceau au bar de la rue d'Amsterdam. Je serai tout porté pour prendre le train.

Et joyeux de penser qu'il n'aurait pas à payer de complice, il sauta dans un taxi en criant au chauffeur :

— A la gare Saint-Lazare!

## XXVIII — L'HOMME AU BANDEAU NOIR

**A** BASOURDI par l'entretien qu'il venait d'avoir avec l'ancien « poteau » d'Emile Gonthier, le commandant de Sermaize, tout de suite après son départ, chercha à rassembler ses idées.

Une pensée l'obsédait : le crime que ce bandit se proposait de commettre. Dans sa hâte d'obtenir de lui des renseignements qui lui permirent de se mettre en travers des projets du misérable, il se reprochait de lui avoir posé des questions maladroitement qui avaient éveillé sa méfiance.

La façon brusque dont celui qui s'était présenté sous le nom d'Oscar de la Bastoche avait rompu la conversation et s'était arrêté de dévoiler son plan, prouvait qu'il s'était trop pressé pour obtenir de lui des confidences.

Il aurait dû tout d'abord avoir l'air d'accepter ses propositions, voir venir, promettre de se trouver au rendez-vous, et une fois sur les lieux de l'attentat, s'opposer au meurtre coûte que coûte. Oui, c'est cela qu'il aurait fallu faire. Il avait tout gâté par sa précipitation. Et maintenant, il était en proie à cette idée fixe qu'un assassinat allait être commis, et que lui, le sachant, ne pouvait l'empêcher.

Avvertir la police? Quelle précision donnerait-il? On lui demanderait comment il avait appris cela... Qu'aurait-il à répondre? Il ne savait même pas le vrai nom de l'homme qui était venu le relancer. Oscar de la Bastoche!... Oscar! Il y a beaucoup

d'Oscar à la Bastille! Ce n'était pas une désignation suffisante. De plus cette particule révélait une aristocratie peu recommandable!

Et puis la police s'étonnerait sans doute que cet homme soit venu le trouver. Elle fouillerait dans le passé d'Emile Gonthier, qui avait déjà à son actif « l'affaire de la vieille », et elle découvrirait peut-être d'autres choses pas très propres qu'il serait obligé, lui, Sermaize, d'endosser, puisque Gonthier et lui ne faisaient plus qu'un!

Tout cela pour un inconnu!... Un inconnu menacé de mort...

Pourtant! Voyons dans tout ce qui avait été dit entre « Oscar et Milot », n'y avait-il rien qui pût le mettre sur la piste?

Le Vésinet! Il avait parlé du Vésinet. Dans quelle partie de ce pays le guet-apens avait-il été organisé? A supposer encore que ce fût là que la chose dût avoir lieu! Oscar n'avait en effet, parlé que de la gare, où il se proposait de l'attendre...

Après quoi, avait-il ajouté, il filerait vers un pavillon isolé. Un pavillon, c'est vague!

La seule chose précise qu'il avait retenue, c'est que le coup devait être fait vers les dix heures.

Dix heures! Au Vésinet! Robert ne peut réprimer un tressaillement...

Pierre Gallois, ici même, il n'y a

fou. Pourquoi par ce côté plutôt que par cet autre?

Il sent que ses efforts sont inutiles... qu'il ne pourra pas le retrouver...

Et à dix heures, ce soir, le crime s'accomplira! Alain! Son fils, comprenez-vous!... On va le tuer!

Où ça? Il n'en sait rien! Il ne sait pas! Il ne peut pas savoir!...

Le chalet des Glycines se trouvait dans cette partie du Vésinet où, passé la voie ferrée, le long d'immenses et somptueuses propriétés, coule en des sinuosités capricieuses un cours d'eau bordé d'arbres et de verdure.

Sur une des rives de ce ruisseau, assez large, bien que non navigable, isolé entre deux parcs dépendant de villas, dont on apercevait à peine la lointaine silhouette dans l'ombre de la nuit, un coquet pavillon dressait son toit de tuiles, à demi caché entre des mélèzes et des acacias.

Sa façade était recouverte de rosiers et de plantes grimpantes.

A côté du petit perron qui conduisait à la porte d'entrée, la vasque d'une fontaine en pierre occupait le centre d'une plate-bande fleurie.

Nulle cachette d'amoureux ne semblait plus à l'abri d'une indiscretion. Loin de la route, on n'y craignait pas la visite d'un passant attardé... Le silence n'y était troublé que par le bruit

Tout semblait en effet se réaliser, comme dans la féerie de l'Olympia où elle avait joué le rôle de la princesse. L'idylle avait porté ses fruits. La jeunesse d'Alain avait été l'irrésistible talisman...

Marinette avait l'habitude de voir tourner autour d'elle la ronde des marionnettes galantes, dont rieuse et indifférente elle s'amusait à tirer les ficelles, Marinette était amoureuse!

Et elle se promettait bien, ce soir-là, de ne pas opposer au jeune marquis la résistance dont il lui avait tant coûté de se cuirasser, quelques jours auparavant, dans le bosquet du restaurant du Gué des grues.

La lune restait voilée derrière les nuages, et la nuit répandait sur la campagne une obscurité transparente, Marinette pénétra dans le jardin, monta le perron, introduisit la clef dans la serrure, et entra un peu impressionnée par l'ombre et le silence.

Elle se souvint qu'Alain l'avait prévenue qu'il y avait, près de la porte, un bouton électrique. Elle le trouva et fit jaillir la lumière.

Sur le vestibule une porte ouvrait dans un petit salon, ou plutôt un boudoir. Elle y jeta à peine un coup d'œil et monta tout de suite au premier étage où elle savait trouver la chambre à coucher.

Elle jugea les tentures distinguées et le décor charmant. Le cabinet de toilette eut aussi son approbation comme étant bien compris et parfaitement aménagé.

Puis, désireuse de guetter l'arrivée de son flirt, qui ne pouvait pas tarder, elle éteignit la lumière, ouvrit la fenêtre, et regarda dans le jardin.

Une senteur embaumée l'enveloppa, mêlée de roses et de chèvre-feuille. Elle approcha une chaise et s'accoua à la barre de la croisée.

Tout à coup, elle sourit et murmura :

— Le voilà!... C'est lui!

Une ombre humaine venait, en effet, de passer sur la rive du ruisseau voisin. La lune, qui s'était dégagée durant une seconde, se cacha de nouveau...

Pas assez vite, cependant, pour que la jeune fille ne reconnût l'homme dont la silhouette fuyante venait de se dissimuler derrière un tronc d'arbre.

— Oscar? fit-elle, stupéfaite. Pourquoi est-il venu? Pourquoi m'a-t-il suivie jusqu'ici?

Une crainte imprécise l'envahit. Puis, l'inquiétude la hanta, tenace, grandissante... Elle se rappela son insistance pour lui faire entamer cette aventure, la jeter à la tête de ce jeune homme.

Dans l'intérêt de son avenir?... Il n'était pas coutumier de ces sortes de dévouement familial. Et depuis huit jours, il n'avait cessé de la surveiller, de l'interroger... Il avait exigé qu'elle l'informât du jour et de l'heure de leur rendez-vous.

Et maintenant il était là dehors à attendre! Qui?

Qui? Marinette avait peur de comprendre. Le passé de son frère la troublait, car elle avait dû subir sa domination dans des circonstances qu'elle ne pouvait se rappeler sans remords et sans honte!

Elle sortit de la chambre et descendit l'escalier à tâtons, décidée à aller lui parler, à lui demander dans quelle intention il était venu rôder autour d'elle.

Elle traverse le jardin et s'arrête à la petite grille d'entrée donnant sur le sentier qui borde le ruisseau. Du regard elle fouille l'ombre bleue de la nuit.

Elle ne distingue rien que des branches qui bougent sous le vent tiède...

A quelques pas plus loin se dresse l'arbre derrière lequel elle a vu disparaître la silhouette de celui qu'elle sait être son frère. Marinette se résout à aller jusque-là.

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Le marquis Robert de Sermaize est rapporté tué à l'ennemi; sa veuve, mère d'Alain et d'Anne-Marie, s'est remariée au comte de Francheville. — Le marquis, vivant, revient au château; il est reconnu par Pierre Gallois malgré son visage couvert de cicatrices et le bandeau noir qui masque l'absence d'un œil. — Le marquis dit pourquoi il se cache et comment il vit sous le nom d'Emile Gonthier. — Le marquis doit prendre la place au foyer conjugal de son ancienne ordonnance. — Le vicomte René d'Orbac, prétendant d'Anne-Marie de Sermaize, est heureux d'apprendre que sa ruine n'empêchera pas son mariage avec Mlle de Sermaize. — Oscar Ciboulant offre au vicomte de doubler la dot de sa fiancée; d'Orbac accepte le marché. — Marinette, sœur d'Oscar Ciboulant, accepte le prince charmant que son frère lui propose et qui n'est autre qu'Alain de Sermaize. — Alfred, fils d'Emile Gonthier, fait des siennes; son supposé père tente de lui faire comprendre son devoir, mais sans résultat. — Marinette et Alain se connaissent et une idylle s'ébauche. — Pierre Gallois rend visite au marquis et lui remet un portrait de sa femme. — Oscar Ciboulant vient proposer un marché à celui qu'il croit être son ancien complice, Emile Gonthier, et qui n'est autre que Robert de Sermaize.*

qu'un instant, lui parlait de son fils... qui avait rendez-vous avec une femme... rendez-vous ce soir même! Et il se rappelle exactement ses paroles :

— Je crois avoir entendu, en partant, M. Alain lui dire : « A demain soir, dix heures! »

Puis, c'est la voix de « son poteau » Oscar, qui lui semble résonner encore à ses oreilles :

— T'entends bien? Dix heures! Cette fois, ça se passe à la campagne... Un jeune homme... dix-sept ans à peine.

Dix-sept ans! L'âge d'Alain!... Le mari de Geneviève s'est redressé, livide. Une angoisse terrible l'étouffe. Et malgré ses dénégations, ses révoltes, elle continue à l'envahir... Elle l'étreint... La voilà maîtresse de ses pensées!...

Si bien que maintenant il ne doute plus... il en a l'impression absolue! Il est sûr!... Celui qu'on veut assassiner, c'est Alain... c'est son fils!

Il n'y a qu'un instant, il tenait là le misérable... et il l'a laissé échapper!... Depuis qu'il est parti, à peine s'est-il écoulé quelques minutes... Peut-être pourra-t-il le rejoindre?

Robert de Sermaize se précipite dans la rue.

Non! Il ne l'aperçoit pas. Parti... déjà!... Il se met à courir comme un

du vent dans les feuilles et le murmure du ruisseau.

Cette délicieuse retraite que, suivant les indications de son frère Oscar, Marinette lui avait conseillé de louer, avait tenté Alain, dont la passion naissante n'avait pu résister à la griserie d'un pareil décor pour le rendez-vous définitif que sa gracieuse conquête lui avait accordé.

L'élégance du mobilier l'avait également séduit. Ce n'était pas la banale maison meublée. Dans un ensemble gai de tentures claires une note artistique se mêlait au style champêtre et le choix de sièges engageants trahissait une réelle préoccupation de confort?

Il s'était donc empressé de louer au mois ce nid de poète et, le samedi soir, ayant retrouvé sa gentille amie dans le train comme de coutume, il avait glissé dans sa main la clef du pavillon, en ajoutant :

— A demain soir, dix heures.

Le dimanche, donc, Marinette avait tenu à venir de bonne heure au rendez-vous. Elle voulait arriver la première pour jouir de la surprise de son amoureux. C'est qu'en effet, depuis le matin, elle ne songeait qu'à la joie du tête-à-tête, au plaisir, dans ce joli palais de rêve, de céder aux transports du prince charmant.

Personne! Il n'y a personne!  
Elle demeure immobile, écoute, retient son souffle...

Elle n'entend rien que, sur le chemin, derrière le chalet des Glycines, le bruit d'une auto qui passe.

Plus loin... Elle va plus loin encore, suit au petit bonheur les méandres capricieux du cours d'eau dont, parfois, elle distingue à peine la rive...

Son pied glisse... Elle manque de tomber dans le ruisseau... se raccroche aux branches souples d'un saule.

C'est lui! Elle l'aperçoit là-bas... Pourquoi s'éloigne-t-il?

Elle l'appelle à mi-voix... Il disparaît encore. Pourquoi? Pourquoi se cache-t-il?

Non... elle s'est trompée... Ce n'est pas lui.

La lune reparait par instants et, sous le feuillage mouvant, de sa clarté laiteuse fait bouger des ombres.

Marinette appelle de nouveau, mais le son de sa propre voix l'effraie. Elle s'arrête encore et n'ose plus marcher.

Quelqu'un lui a frôlé le cou! Non! c'est une feuille qui tombe.

Et voilà que, peu à peu, ce silence absolu qui l'entoure l'épouvante.

A force d'écouter, elle croit entendre des œuvres qui résonnent; à force de regarder dans la nuit, elle croit voir des étincelles.

Depuis combien de temps est-elle partie? Elle ne sait plus!

A la seule pensée de retourner là-bas, ses jambes se paralysent. Elle est sûre qu'il y a quelqu'un autour d'elle... quelqu'un qui ne veut pas se montrer? Pourquoi? Pourquoi?

La peur monte, monte en elle... Si bien que, prise d'une terreur irraisonnée, elle se met à courir, revenant sur ses pas.

Elle court de toutes ses forces, elle se hâte, affolée, croyant entendre derrière elle le galop de ce quelqu'un lancé à sa poursuite, celui peut-être qu'elle cherchait et, auquel, par une contradiction inexplicable, elle veut à tout prix échapper!

Marinette franchit le seuil du jardin, franchit la grille. Alors elle a l'impression qu'elle est en sûreté. Elle ose regarder derrière elle...

Il n'y a personne. Elle a été hantée par un fantôme.

Et maintenant, dans son cerveau, il n'y a plus place que pour une pensée très nette:

— Pourquoi mon frère ne m'a-t-il pas répondu quand je l'appelais? Pourquoi s'est-il caché? Pourquoi se cache-t-il encore?

Vivement, elle remonte le perron, ouvre la porte...

Elle pousse un cri! Un homme est debout dans le vestibule, la prend dans ses bras, l'emporte à travers l'escalier jusque dans la chambre.

— Alain! C'est toi!

— Oui! Où étais-tu donc, méchante? La porte était ouverte; je savais bien que tu étais venue. Mais j'ai eu peur que tu ne fusses repartie.

— Il y a longtemps que tu es là?

— Très longtemps.

— J'étais allée au-devant de toi... et je me suis perdue... Tu n'as donc pas pris par le bord de l'eau?

— Non... Je suis entré par la petite porte qui donne sur le bois. Je suis venu avec mon auto, que j'ai laissée à deux pas d'ici, au bout du chemin... Mais je suis bien tranquille, car à cette heure-ci, il n'y passe jamais personne... Tu vois, tu n'as pas à t'inquiéter... Je pourrai ainsi te reconduire à Saint-Germain... Et d'ici là, nous sommes seuls, tous les deux... seuls jusqu'à minuit... au moins!

— Seuls! se répond-elle à elle-même. Hélas non! ils ne sont pas seuls! Son frère est sûrement en bas, qui les guette.

Alors, il s'agit avant tout de ne pas rester ici! Oui, mais comment faire?

Comment trouver auprès de son amoureux un prétexte vraisemblable à son refus? Il le faut cependant...

Elle trouvera bien moyen de persuader Alain qu'il faut s'en aller tout de suite. Ils passeront par la petite porte du bois... et ils s'enfuiront très vite... Elle ne peut pas être complice d'un guet-apens... d'un vol! Car elle est sûre maintenant que l'ancien bonnetier s'est servi d'elle pour pouvoir les surprendre ensemble, intervenir auprès du jeune millionnaire et lui faire cracher de l'argent.

Cependant Alain continue à lui parler avec tendresse. Il la couvre de baisers, lui dit des mots caressants...

Ces paroles, Marinette se faisait d'avance une joie de les écouter: maintenant, elle cherche comment en arrêter le cours.

Elle tend l'oreille vers la fenêtre ouverte, dans sa crainte d'entendre un bruit de pas dans le jardin.

— Qu'as-tu donc? interroge-t-il anxieux, devant son regard qui lui révèle un trouble inusité.

— Rien... Je n'ai rien!

— Pourquoi détournes-tu tes yeux des miens?

— Je voudrais partir.

Alain eut un cri de révolte. Il s'indigna:

— Tu veux me quitter? Tu ne m'aimes donc plus?

— Si, si, je t'aime!... Mais ce pavillon isolé... cet endroit désert... Si tu savais!... Quand je suis allée au-devant de toi, tout à l'heure... l'obscurité était effrayante...

— Tu es folle!...

— Il me semblait entendre des voix chuchoter dans l'ombre...

— C'était le vent dans les feuilles.

— Si on venait nous attaquer ici, nous aurions beau appeler au secours... Personne ne viendrait!

— Voyons, ma chérie, je t'assure que nous n'avons rien à craindre.

Ils étaient assis l'un près de l'autre, dans une demi-obscurité que le jeune marquis n'avait pas voulu dissiper, car il la jugeait favorable au tête-à-tête.

Il l'enveloppa de ses bras et voulut l'attirer vers lui. Elle résista.

— Je veux partir! répéta-t-elle.

Alain, presque gaiement, répliqua:

— Je ne te savais pas si peureuse!

— Oui, c'est cela... je suis peureuse, très peureuse... Je ne te l'avais pas

dit. J'ai peur de tout. C'est enfantin, je le sais, mais je n'ai jamais pu surmonter cette impression ridicule.

Elle s'était levée et cherchait à l'entraîner, insistant d'une voix nerveuse:

— Allons-nous-en... je t'en supplie!

Allons-nous-en!

— Je t'en prie, calme-toi, insista gentiment Alain de Sermaize. Tu te conduis, en effet, comme une enfant. Mais il est un moyen bien simple de dissiper ton cauchemar... C'est de faire fuir les ténèbres.

Et brusquement il fit jouer un bouton électrique qui alluma, sur une petite table de chevet, placée derrière un paravent japonais, un bougeoir de porcelaine surmonté d'un abat-jour rose.

Marinette poussa un cri d'effroi. Elle venait d'apercevoir Ciboulant debout, sur le seuil.

Alain aussi l'a vu en même temps qu'elle, et d'un élan instinctif, s'est jeté entre la femme et l'inconnu.

— Qui êtes-vous? Qui demandez-vous? clama-t-il avec force.

— Qui je suis? répond le bandit. Tu es bien curieux, mon petit... Quant à ce que je te demande, tu vas le savoir.

Et avant que le fils de Geneviève ait pu se mettre en garde, Ciboulant, un poignard à la main, bondit sur lui, l'empoigne par l'épaule et lui porte un coup violent dans la poitrine.

Mais l'assassin avait mis trop d'ardeur à exécuter son mouvement. Le choc avait fait trébucher sa victime, et avant que l'arme ait eu le temps de l'effleurer, le fils de Robert tombait à la renverse sur le parquet, en heurtant de la tête le pied sculpté d'une table qui se trouvait au milieu de la chambre.

Oscar, qui lui-même avait chancelé, se redressa vivement. Il se préparait à frapper de nouveau le jeune homme inanimé quand Marinette s'élança à son tour et le repoussa avec une énergie dont on l'aurait crue incapable.

— Arrête! cria-t-elle. Je te défends d'y toucher.

— Tu me défends! Toi! ricana le meurtrier d'un air de profond mépris.

— Misérable!

— Ah! non... Soupé!... Ce soir, je travaille!

Puis d'un revers de main brutal, il l'écarta de son passage et pour la seconde fois leva son poignard sur le corps de sa victime qui gisait sur le sol toujours évanouie.

Mais son bras ne retomba pas. Il venait d'être saisi par une poigne d'acier.

L'assassin poussa un rugissement et, se retournant, reconnut l'homme au bandeau noir, qui, de sa main gauche, le maintenait avec force.

— Milot! s'écria-t-il. Lâche-moi! Veux-tu me lâcher!

Il se débattait, cherchait à échapper à l'étreinte.

— Non, brigand! répliqua Robert de Sermaize, complètement maître de son rival... Non, je ne te lâcherai pas!... Je suis venu pour t'empêcher de commettre ton crime.

Le commandant, rompu à tous les sports, était doué en outre d'une force peu commune.

Profitant de ce que, au cours de cette lutte, ils s'étaient rapprochés de la croisée restée ouverte, Robert saisit le misérable, impuissant à se dégager, l'enleva de terre et le précipita par la fenêtre dans le jardin.

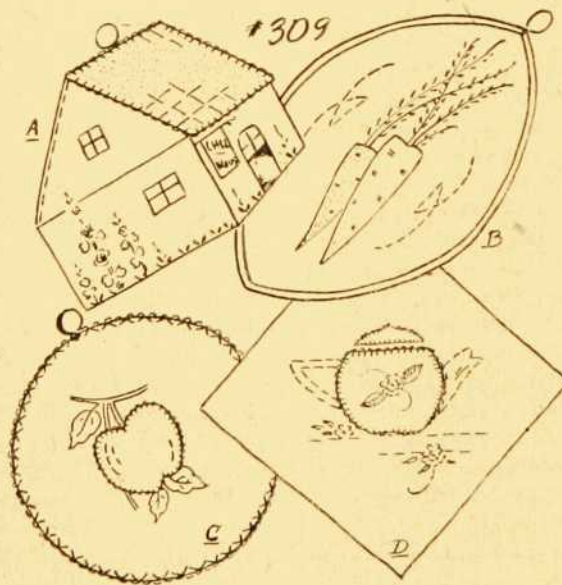
On entendit une plainte rauque... Le meurtrier venait de tomber sur la fontaine qui se dressait au milieu de la plate-bande fleurie et s'était aplati sur la margelle de pierre.

— Ah! ça, il pleut des hommes ce soir! fit une voix du dehors.

— Par ici, Gallois, appela impérieusement le commandant.

L'intendant du château de l'Orangeirie grimpa l'escalier quatre à quatre, pénétra dans la chambre et vit M. de

## VOUS BRODEZ, MADAME?



### POIGNEES POUR VOTRE CUISINE

Quatre nouvelles poignées, attrayantes par leur forme et leur modèle. Chacune est étampée sur coton jaune et a un appliqué de couleur d'un effet charmant. La broderie est très facile à exécuter. Dimension approximative: 6 et 7 pouces de diamètre.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,

61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

Veillez m'envoyer les articles suivants:

#### LISTE DES PRIX — Patron No 309

- |  |          |
|--|----------|
| <input type="checkbox"/> 309A — Chez Nous, appliqué rouge inclus, pour le toit | 15 cents |
| <input type="checkbox"/> 309B — Carottes, appliqué jaune                       | 15 cents |
| <input type="checkbox"/> 309C — Pomme, appliqué rouge                          | 15 cents |
| <input type="checkbox"/> 309D — Thière, appliqué bleu                          | 15 cents |
| <input type="checkbox"/> Cotons de couleur pour broder chaque poignée          | 10 cents |
| <input type="checkbox"/> Patron étampé sur papier pour les quatre poignées     | 25 cents |
| <input type="checkbox"/> Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer            | 10 cents |

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité

Province

Le Samedi — 10 mai 1947

Sermaize agenouillé près de son fils immobile.

Un large filet de sang coulait de sa tête sur le parquet.

— M. Alain... blessé!

— Mort peut-être! répondit sourdement le mari de Geneviève.

Il avait soulevé la victime, arraché son gilet, sa chemise... mis à nu la poitrine, sur laquelle il avait appliqué son oreille.

Au bout de quelques secondes, il se redressa avec un cri de joie:

— Il vit! Son cœur bat! Il vit! Il vit!

Le vieux soldat respira bruyamment.

— Dieu a permis, dit-il, que nous arrivions à temps!

Oui, confirma Robert, car l'assassin levait déjà son poignard pour l'achever.

— M. Alain ne devait pas être seul?

— Non... une femme était avec lui.

— Je ne la vois pas! dit en cherchant ses yeux le vieil intendant.

— Qu'importe! Il s'agit de sauver mon fils!

Pierre Gallois avait apporté du cabinet de toilette une cuvette pleine d'eau et du linge. Le père mouillait les cheveux, étanchait le sang, entourait le front d'une serviette solidement nouée.

— Où trouver une voiture à cette heure-ci? demanda-t-il.

— Heureusement, renseigna le fidèle serviteur, que M. Alain est venu avec son auto. Je l'ai aperçue tout à l'heure en arrivant, derrière la maison, sur le chemin... à la même place où j'ai rencontré M. Alain avant-hier, quand le hasard m'a fait passer par ici... C'est même ce qui m'a permis de vous conduire vers ce pavillon où je me doutais bien que devaient avoir lieu habituellement leurs rendez-vous.

— Partons vite... ordonna Robert. Marche devant... je te suis!

Déjà il emportait dans ses bras Alain qui n'avait pas repris connaissance.

Arrivé devant la fontaine, Pierre Gallois s'arrêta:

— Il n'y est plus! dit-il.

— Qui?

— L'homme.

— Viens! Viens!

Occupé uniquement de son fils, les yeux obstinément fixés sur son fils, la pensée isolée de tout ce qui n'était pas son fils, le marquis de Sermaize poursuivait sa course impatiente.

Pierre Gallois, brusquement, se mit à courir... Une crainte surgissait en lui... Pourvu que le meurtrier, si imprudemment épargné, n'ait pas eu l'idée d'utiliser l'auto pour s'enfuir!

Non! la voiture était toujours là... Il mit en mouvement le moteur...

Pendant ce temps, le mari de Geneviève prenait place dans l'auto, avec Alain jolousement serré contre sa poitrine, et à son serviteur qui s'était placé au volant, il ordonnait, comme il l'eût fait jadis quand il était le maître:

— Au château.

Pierre Gallois obéit à cet ordre, naturellement, sans en éprouver de surprise. Il lui semblait tout simple que son commandant rentrât chez lui avec son fils blessé.

Quant à l'homme au bandeau noir, il était redevenu le marquis Robert de Sermaize. Sa personnalité nouvelle avait disparu. Hypnotisé par le danger qui menaçait son enfant, il avait totalement oublié son déguisement civil, le masque d'Emile Gonthier derrière lequel il s'était jusqu'ici abrité. Il subissait un élan de paternité d'une violence presque maternelle, qui balayait de son cerveau tout ce qui n'était pas réellement lui, et lui faisait ardemment murmurer:

— Rassure-toi, mon petit! Ton père est près de toi!

Ah! comme il bénissait la Providence de lui avoir soufflé l'idée d'aller interroger Pierre Gallois, alors que des

indices seuls alimentaient ses craintes, sans qu'il pût se raccrocher à aucune précision, et cela quelques heures avant le meurtre inévitable!

Il avait pris le train pour le Pecq, décidé à avertir l'intendant de la comtesse de Francheville du danger terrible dont était menacé son jeune maître. Il fallait à tout prix empêcher Alain de sortir ce soir-là, s'il en était temps encore.

Mais il n'était plus temps!

Aux premières paroles prononcées par son commandant, Pierre Gallois avait répondu par une exclamation de désespoir:

— M. Alain vient de partir il y a deux minutes, avec son auto...

Cette fois, tout était perdu! Où avait-il pu rejoindre cette femme?

Soudain le vieux soldat s'écrie:

— Je l'ai rencontré avant-hier au Vésinet... Il sortait d'une maison dans le parc, au bord de l'eau... Son nom? Attendez donc! Le chalet des... des... Le chalet des Glycines.

Le chalet des Glycines? Robert de Sermaize le connaît bien! Un pavillon qu'on loue volontiers aux amoureux... Lui-même en a usé autrefois! Oui, parbleu! C'est là que son fils doit être!

Déjà, ils sont sur la route, le maître et le serviteur... Ils se hâtent. Le crime doit se commettre à dix heures... Il n'est pas dix heures tout à fait. Oh! ce trajet interminable!...

Et maintenant, Robert contemple son fils qu'il a gardé sur ses genoux, son fils qu'il a réussi à arracher à la mort...

Comme le pauvre petit est râlé!... Ni les secousses de l'auto, ni la fraîcheur du vent qui le frappe au visage n'ont réussi à le tirer de sa torpeur...

Il vit pourtant!... Robert tâte son cœur qui lui semble battre un peu plus fort.

Enfin, voici le château! L'auto s'arrête dans la cour des communs, à la porte du garage.

Suivi de Pierre Gallois, le commandant emporte son fils par les allées du parc, monte les marches du perron...

Le voici dans le vestibule, au milieu de l'obscurité.

Mais n'est-il pas chez lui! Il sait où trouver le commutateur électrique. Il tourne le bouton, le lustre s'allume.

Robert se dirige droit vers l'escalier... La chambre d'Alain est en haut... au premier. Il sait cela, il sait tout cela!

Le blessé laisse échapper une plainte!...

Alors, le père s'arrête, dépose sur le canapé l'enfant qui, lentement, lève la tête, essaie d'ouvrir les yeux qu'il referme, ébloui par la clarté des lampes.

— Mon petit! mon petit! murmure Sermaize d'une voix à peine perceptible.

Mais voici qu'en haut de l'escalier, attirée par le bruit inusité à cette heure, Geneviève apparaît.

Elle aperçoit son intendant, qui, la croyant endormie, reste pétrifié à sa venue.

— Qu'y a-t-il, Gallois? demanda-t-elle.

Robert, qui s'était agenouillé près de son fils, s'est soudain redressé...

Sa femme est là, devant lui... Il va pour parler, pour lui dire:

— Je viens de sauver notre fils.

Mais Geneviève l'a vu... elle a vu la face ravagée dont le bandeau noir l'épouvante.

Elle crie:

— Quel est cet homme?

Quel est cet homme! C'est vrai! Sa femme ne peut pas le reconnaître.

Cette simple phrase le ramène à la réalité... Il n'a pas le droit d'être ici! Il a cessé de vivre son rêve... A peine s'il entend Gallois de répondre à la comtesse:

— Cet homme et moi venons de rapporter M. Alain blessé.



Photo non retouchée



Photo non retouchée

## NÉES LA MÊME ANNÉE...

Mais distancées d'une décade par l'apparence!

**VOTRE** peau peut faire mentir sur votre âge

Février 1920 — même date de naissance mais l'une passe pour l'aînée de l'autre à cause de l'apparence de sa peau! Rides minuscules et accusatrices, teint parcheminé et terne. Votre peau commence-t-elle à accuser ces symptômes si préjudiciables à votre âge?

Dans ce cas, suivez l'exemple de milliers de jeunes femmes attrayantes, commencez dès aujourd'hui à faire régulièrement usage de Cold Cream Noxzema. Les ingrédients spéciaux qu'il contient et qui ne se trouvent dans aucun autre cold cream

expliquent sa triple action sur l'épiderme. Il nettoie à fond, confère à votre visage cette fraîcheur de pétale. Apaise, adoucit la rugosité et la sécheresse. Revigore et semble ranimer les tissus fatigués, redonne de l'éclat au teint!

Pendant dix jours, à compter de maintenant, massez-vous la figure et la gorge à l'aide du cold cream Noxzema — tous les soirs, sans omission. Vous verrez que votre peau paraîtra plus fraîche, plus attrayante, plus jeune! A toutes les pharmacies et magasins à rayons... 17c, 29c, 55c. Ayez-en un pot dès aujourd'hui.



cold cream

NOXZEMA

## Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

### MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES**

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE: Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....



# DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 801  
10 JEUX DE CARTES

M. René Coty, 2024, rue Victoria, Montréal, P.Q.; M. Camille Martin, 4292, rue Berri, Montréal, P.Q.; M. S. L. McCready, 6019, rue De Normanville, Montréal, P.Q.; M. J.-R. Marc Arsenaux, 40, Côte-du-Passage, Lévis, P.Q.; Mme L.-P. Audet, 25a, rue Lachevrotière, Québec, P.Q.; M. Gilles Roy, 285, rue Mercier, Saint-Jean, P.Q.; Mlle Laurina Michaud, 60, rue Queen, Case Postale 72, Edmundston, N.-B.; Mlle Huguette St-Denis, Montebello, P.Q.; M. Albert Larose, 47, rue Flammant, Joliette, P.Q.; Mlle Raymonde Velleter, Auberge du Mont Albert, Mont Albert, Gaspé Nord.

Solution du Problème No 802

F	E	R	M	E	C	O	M	J	U	L	E	P
E	R	I	E	S	A	T	I	F	R	A	T	A
R	I	T	T	E	P	A	N	I	C	C	A	R
I	N	E	S	T	S	E	L	A	M	U	T	
E	V	I	S	E	R	S	E	N	E	F	I	
V	I	L	E	S	B	T	E	N	I	R		
G	E	L	S	P	U	S	R	E	C	E	L	
A	U	L	T	J	U	R	E	R	R	E	V	A
P	L	A	I	E	R	A	T	N	L	O	C	
E	G	A	R	D	T	R	A	F	L	E		
P	E	R	N	E	E	R	I	V	E	E	M	
A	B	E	S	C	O	T	T	E	R	C	I	
R	A	T	T	O	L	E	S	T	R	A	I	N
M	I	E	N	R	I	S	E	E	E	T	R	E
I	N	T	E	R	E	T	C	E	T	H	E	R

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 803

1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... Province .....

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

**HORIZONTALEMENT**

- Allure d'un quadrupède. — Tenaille de fondeur. — Appareil pour maintenir un navire.
- Essoufflé. — Réunion mondaine. — Attitude.
- Principe de tout nombre. — Une des douze tribus des Hébreux. — Roi de Juda.
- Conifère. — Colère. — Niais. — Lui.
- Empreinte. — Partagée.
- Moyen de direction. — Belle-fille. — Matière tinctoriale rouge.
- Marque la douleur. — Apparence. — Vite.
- Préfixe. — Découverte de J.-B. Dumas. — Cela.
- Onomatopée. — Allongé. — Partie rétrécie d'un objet.
- Filet de pêcheur. — Saison. — Vase de forme variable.
- Recueil gradué de notes. — Centaurée à fleur bleue.
- Préfixe d'abstraction. — Corindon granulaire. — Démonstratif. — A lui.
- Du verbe gésir. — Unité de travail mécanique. — Catholique d'Occident.
- Aplanir. — Une des Cyclades. — Nom scientifique des makis.
- Amas d'eau salée. — Célébrer. — Intervalle entre les solives.

**VERTICALEMENT**

- Grande fenêtre. — Manteau court en laine.
- Moi. — Ce qui retient. — Canal de navigation.
- Femme du fils. — Mammifère solipède. — Pieu. — Art de lancer.
- Bourre tirée de laine. — Eau de senteur.
- Allongé en étendant les membres. — Grande paresse.
- Du verbe être. — Fourrure. — Nymphé prophétique du roi Numa.
- Violation très grave de la loi. — Ongle du chien.
- Préfixe. — Inflammation des gencives. — Pronom.
- Il y en a quarante-quatre dans ce numéro. — Publié.
- Considérer de haut. — Epoque. — Callosité.
- Matière solide qu'abandonne un liquide au repos. — Animaux.
- Automobile démodée. — En dernier lieu.
- Fourrure. — Gaz stomacal. — Production. — Sans valeur.
- Pièce qui passe dans le moyeu. — Coquillages. — D'un verbe gai.
- Royale. — Logement sous les combles.

Alors seulement, la mère découvre son fils étendu, dont la tête est entourée d'un linge rouge de sang.

— Alain! clame-t-elle, dans un cri d'angoisse infinie. Alain!... mon enfant!

— Maman! répond faiblement le jeune homme.

Geneviève se précipite vers le blessé qu'elle entoure doucement de ses bras, contemple sa pauvre face pâlie qui commence à se colorer de rose.

A présent qu'il est sûr que son fils est vivant, le marquis Robert de Sermaize ne songe plus qu'à s'éloigner, à disparaître.

Sa place n'est plus maintenant dans ce château auquel il a volontairement renoncé pour toujours... Sa place est rue de Chaligny, dans le modeste logement d'ouvrier où il vit avec « ses vrais enfants » et « sa vraie femme », Jeanne, la marchande de légumes du marché Beauvau.

Et lentement, profitant de ce qu'on ne fait pas encore attention à lui, celui qui vient de revenir Emile Gonthier, s'éloigne à reculons, avec lenteur... franchit le seuil du vestibule...

Il jette un dernier regard sur les êtres chers que, durant quelques minutes, il avait eu l'illusion d'avoir reconquis.

Puis, l'homme au bandeau noir réprime un sanglot... s'efface peu à peu dans l'ombre... s'enfonce dans la nuit.

DEUXIEME PARTIE

LE CALVAIRE DE CASSE-COEUR

I — SEUL DANS LA NUIT

LE MARQUIS Robert de Sermaize avait heureusement accompli la tâche que lui avait soudain imposée son bizarre destin. Servi par le hasard, qui lui avait révélé le péril dont son fils était menacé, il avait eu la chance de pouvoir surgir à point nommé et d'arrêter le bras du meurtrier.

Puis, après avoir rapporté Alain au château, après s'être assuré que son fils était encore vivant, silencieusement, il était reparti.

Il était sorti du parc par la porte que Pierre Gallois avait laissée ouverte, sans céder à la tentation de jeter un regard en arrière.

Maintenant, il se retrouvait seul, marchant en pleines ténèbres sur cette même route qui longe la Seine et où, quelques semaines auparavant, il avait cru faire ses derniers pas, avant de chercher par le suicide au fond de l'eau le suprême remède à son découragement.

Mais aujourd'hui, quoique sa situation pût paraître semblable, sa mentalité n'était plus la même. Il y avait quelque chose de changé en lui...

Quelque chose qui faisait de lui un autre homme!

Le soir où il s'était trahi par un formidable cri de souffrance à la vue de cet homme posant ses lèvres sur les lèvres de sa femme, le soir où il avait dû fuir sous le coup de feu de son fils, il ne pouvait apparaître que comme un malfaiteur ayant franchi de nuit la clôture d'une maison habitée...

Aujourd'hui, au contraire, il avait la sensation d'être rentré chez lui en maître.

Il s'était retrouvé dans son château dont il lui avait semblé que chaque objet ressuscitait à son approche.

Il était rentré avec son fils dans ses bras, accompagné de son vieil intendant qui l'entourait des mêmes marques de respect que jadis...

Et ce précieux, ce cher fardeau, il l'avait remis entre les mains de Geneviève, sa femme, qu'il avait vue là, près de lui, qu'il avait pu contempler à loisir pendant quelques minutes dont il avait presque savouré l'angoisse...

Car cette angoisse qu'il partageait alors lui-même, et dont il sentait au fond de son cœur de père les atroces déchirures, était le seul sentiment commun qui pût rapprocher les deux époux!

Oui, pendant un instant, bien rapide et bien fugace, hélas! Robert de Sermaize avait revécu son ancienne personnalité de marquis, de père, de mari

Peu s'en était fallu qu'après avoir déposé le corps de son fils dans le vestibule du château, il n'appelât les domestiques et ne donnât des ordres.

Seule l'indifférence que lui avait témoignée Geneviève, laquelle avait paru ne s'être même pas aperçue de sa présence, l'avait tiré de son rêve et rappelé à la réalité.

C'est alors qu'il s'était éloigné, gagnant lentement le seuil... et qu'il s'était évanoui dans l'ombre!...

Il marchait, en proie à un instinctif sentiment de satisfaction, presque de bien-être... Les quelques minutes qu'il venait de passer, là-bas, dans la demeure de ses ancêtres, et que, le matin même, il n'aurait pas osé espérer revivre, emplissaient son cœur d'une joie souveraine.

Et, bien que sa volonté lui ordonnât de s'éloigner sans détourner la tête de tout ce qui était à lui et qu'il consentait héroïquement à ne plus revendiquer, à celui qui l'eût arrêté en lui demandant: « Qui êtes-vous? » il eût répondu sans hésiter: « Je suis le commandant Robert de Sermaize. »

Emile Gonthier n'existait plus pour lui.

Cependant, il marchait à grands pas sur la route déserte, et, quasi invisible dans la nuit profonde, se dirigeait vers Paris.

Minuit venait de sonner au clocher de l'église du Pecq... Robert, qui s'en était informé en arrivant au Vésinet, savait que le dernier train partait de Saint-Germain à vingt-deux heures.

Il ne lui restait donc plus, pour regagner Paris, aucun moyen de locomotion.

Pourtant il continuait à aller de l'avant sans songer qu'il lui était impossible de fournir un tel trajet assez vite pour atteindre la rue de Chaligny avant l'heure où la marchande de légumes du marché Beauvau se levait pour aller aux Halles faire ses acquisitions quotidiennes.

Et alors, comment expliquerait-il cette nuit entière passée dehors? Comment se justifierait-il de sa soi-disant inconduite? Jeanne ne croirait pas un mot de ses mensonges... car il serait bien obligé de mentir!

Peu à peu, son cerveau s'emplissait du sentiment confus de la réalité!... Peu à peu, comme se dégageant d'une sorte de brume, l'image de la famille Bidault réapparaissait à ses yeux... Peu à peu, il recommençait à se rendre compte de ce qu'il devait être réellement, c'est-à-dire le mari de Jeanne, le père d'Alfred et d'Augustine.

Quelque tragiques qu'eussent été les événements qui l'avaient ramené dans son ancienne demeure, parmi les siens, c'est avec un regret infini qu'il se voyait déjà dans la nécessité d'en supprimer le souvenir.

Il avait dépassé le Vésinet, ayant laissé sur la droite la maison du crime où il avait eu la puissante et cruelle joie de serrer son fils évanoui sur sa poitrine...

Il marchait, il marchait dans l'ombre épaisse... toujours devant lui, d'un élan saccadé, machinal... comme le soir de sa tentative de suicide dans l'eau profonde, alors que, presque sans ressources, il faisait le même chemin dans l'espoir de trouver à Paris de l'ouvrage.

Mais ce soir-là, au moins, il n'avait encore de famille nulle part... Per-

sonne ne l'attendait. Dans son malheur, il était libre.

A quelle heure allait-il arriver là-bas, aujourd'hui, rue de Chaligny, où se trouvait maintenant son domicile régulier ?

Tout à fait redevenu Emile Gonthier, le pseudo-mari de Jeanne se préparait aux récriminations qui accueilleraient son retour, aux reproches durs, à la dispute inévitable avec cette pauvre femme qu'il trompait en somme, puisqu'il ne pouvait pas lui avouer la vérité, lui révéler qu'il n'était pas le mari qu'elle avait cru reconnaître !

Tout à coup, il vit poindre derrière lui la double lumière émanant de phares d'automobile. Il se rangea vers un des bas côtés de la route, sur lequel il continua de marcher à grands pas...

Quand il perçut une sorte de frôlement, de glissement sur l'herbe... Et deux pattes se dressèrent contre lui, pendant qu'une langue humide lui léchait les mains par petits coups rapides entrecoupés de jappements de joie.

— Miraut ! s'exclama Robert qui, seul jusqu'à présent dans la nuit, connut soudain ce doux sentiment de bien-être qui vous envahit à la rencontre d'un vieux camarade, d'un véritable ami...

Le chien, fou de bonheur, multipliait ses caresses, se tortillait à ses pieds, poussait de petits gémissements qui avaient forme de paroles... et, d'un bond, s'élançait à la hauteur de la tête de son maître, en sa hâte d'embrassades, pressé de lui lécher copieusement le visage.

Le commandant se laissait faire, dialoguait avec la brave bête, entremêlant les abois tendres de mots affectueux.

— C'est toi, mon bon chien... Mon vieux Miraut, c'est toi ! Qu'est-ce que tu fais ici à une pareille heure ? C'est donc que tu m'as de nouveau senti... et que tu t'es échappé pour revoir encore une fois ton maître ?

— Non, mon commandant, répondit une voix sur la route, Miraut ne s'est pas échappé. C'est moi qui l'ai lâché pour qu'il suive votre piste, car sans lui, par une nuit pareille, je n'aurais pas été capable de savoir quel chemin vous aviez pris.

L'automobile dont Robert avait aperçu les feux venait de s'arrêter, conduite par Pierre Gallois, qui, en même temps qu'il donnait cette explication, quittait le volant et descendait de son siège.

En apercevant son serviteur dévoué, Robert eut un fort battement de cœur. Sa première pensée fut pour son fils.

— Alain est plus mal ? interrogea-t-il avec angoisse.

— Rassurez-vous, mon commandant. M. Alain a repris tout à fait connaissance. Jean et moi, nous l'avons monté dans sa chambre... Puis Mme la marquise m'a dit qu'elle n'avait plus besoin de mes services, que je pouvais aller me coucher.

« Alors j'ai pensé : « Il faut absolument que je retrouve mon commandant... Il ne peut pourtant pas revenir à pied comme ça à Paris ! » J'ai donc détaché Miraut, qui n'a pas été long à vous flairer, je vous le jure ! A peine à la porte du château, il est parti comme une flèche... Je n'ai eu que le temps de monter dans l'auto qui nous avait amenés du Vésinet et que je n'avais pas encore garée... Et je l'ai suivi. Et nous voilà !

— Merci, mon ami ! fit M. de Sermaize, ému d'être l'objet d'un dévouement si simple et si sincère. Jusqu'où penses-tu pouvoir me conduire, pour abrégé ma route ?

— Mais jusqu'à Paris, mon commandant ! Jusqu'au faubourg Saint-Antoine... Jusqu'à votre porte !... Vous ne voudriez pas que je vous laisse en bobine... Oh ! pardon, mon commandant !... Enfin, que je vous abandonne en rase campagne ?

« Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il en souriant, dans une heure vous serez rendu au domicile conjugal, et Mme Gonthier n'aura pas à vous faire le reproche d'avoir passé la nuit dehors ! Dans la vie, voyez-vous, il faut avant tout sauver les apparences.

— Mais comment expliqueras-tu toi-même ta sortie nocturne du château et ta rentrée tardive avec l'automobile de mon fils ?

— Ne vous en faites pas, mon commandant... Ça ira comme sur des roulettes... D'abord personne ne m'entendra rentrer. Outre que les communs sont suffisamment éloignés de la porte principale, Mme la marquise a assez de soigner M. Alain. Quant à M. de Francheville, il est en mission. C'est même pour ça que vous avez eu la chance de ne pas vous rencontrer ce soir avec lui.

Ce disant, le vieux soldat avait fait monter son ancien maître dans la voiture. D'un bond, Miraut s'était installé sur la banquette près de Robert qui lui caressait doucement la tête.

Nerveux et vigilant, l'animal se tenait assis sur son derrière, le nez au vent, les oreilles tendues, l'œil au guet, attentif à ne laisser passer inaperçu aucun détail de la route qu'il parcourait. Et l'auto démarra, roula dans la direction de Chatou, fonçait sur les ténèbres que trouait en avant le jeu lumineux de ses phares en un flot de clarté impétueuse, presque vivante.

Une heure plus tard la voiture s'arrêtait rue de Chaligny, quelques maisons avant celle des Bidault.

— Merci, mon brave Gallois, fit le « mari de Jeanne » en descendant d'auto. Il est entendu, n'est-ce pas, que si l'état de mon fils s'aggravait, tu trouverais moyen de m'avertir. Si je n'entends pas parler de toi, c'est que tout ira bien.

Le commandant de Sermaize tendit au vieux soldat sa main que celui-ci serra avec émotion. Puis voyant que Miraut se préparait à sauter par-dessus la portière pour le suivre :

— Reste ici, mon bon chien... Ne bouge pas ! Tu n'as pas le droit de venir avec moi.

Et en même temps que d'une main il le flattait avec tendresse, de l'autre il maintenait l'animal en place d'un geste d'autorité.

Dans la rue à peine éclairée par un bec de gaz solitaire, Robert fit les quelques pas qui le séparaient du 12 bis et s'apprêtait à sonner, quand il aperçut Miraut qui attendait aussi qu'on ouvrit la porte et se préparait à entrer avec lui.

— Voyons, mon pauvre toutou, tu n'es pas raisonnable !... Tu ne peux pas m'accompagner... Il faut retourner avec Gallois. Allons, viens !

Suivi par le chien, le commandant de Sermaize rejoignit l'automobile d'où Pierre Gallois était descendu, une corde à la main.

— Attendez, mon commandant ; je vais l'attacher près de moi... Comme ça, il restera tranquille.

Une minute après, l'auto s'éloignait et tournait rapidement au coin du faubourg Saint-Antoine.

Robert sonna. La porte s'ouvrit.

Le « mari de Jeanne » jeta son nom en passant devant la loge de la concierge :

— Gonthier !

Il rentra chez lui doucement, attentif à faire le moins de bruit possible. Mais en traversant la salle à manger, il entendit la voix de Jeanne :

— C'est toi, Emile ?

— Oui... Je me suis attardé avec des amis.

— Dépêche-toi de te coucher... Bonsoir !

— Bonsoir !

Robert de Sermaize pénétra dans sa chambre et alluma la bougie. Aussitôt, il ouvrit le tiroir de sa table et en

## QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

Il est né à Montréal, précisément rue Vinet, dans la paroisse Ste-Cunégonde et épousa, il y a deux ans, une garde-malade diplômée de l'Hôpital de la Miséricorde, Mlle Claire Michaud, soeur du chanteur Lucien Michaud. Cet artiste chanta dans plusieurs ensembles musicaux, notamment les Disciples de Massenet fondés et dirigés par Charles Goulet et dans plusieurs choeurs qui, à la radio, participaient à des émissions d'opéras et d'opérettes. C'est surtout à la Société Radio-Canada que ces choeurs furent le plus en demande. De plus, il est le trésorier de l'Union des Artistes Lyriques et Dramatiques de la Radio depuis la fondation, c'est-à-dire depuis 1937. Combien vous a-t-il passé d'argent entre les mains ? lui a-t-on demandé. « On n'exagère pas en disant que le "turnover" a été de plus de cent mille dollars. Il est encore à l'Union et toujours il a été réélu par acclamation. Il est donc le trésorier depuis la fondation, disons : le trésorier perpétuel. Il fit ses études commerciales à l'Académie de Ste-Cunégonde et par la suite, étudia par lui-même après avoir suivi des séries de cours privés. Depuis 19 ans, il est commis voyageur pour la Compagnie Heinz. "Oui, les 57 variétés !" lui fait-on remarquer. Comme il a toujours réponse à tout, il retourne : "Oui, je suis la 58ème variété !" Il est donc sur la route depuis 1928. Les artistes de la radio lui doivent beaucoup car il a été l'un des principaux instigateurs de l'assurance collective pour la vie et du plan collectif d'assurance hospitalisation qui le tiennent très occupé. Adrien, puisqu'il faut l'appeler par son petit nom, n'est pas superstitieux. Il est le 13ème de la famille et est né le 26 (deux fois 13) juin 1905. Nombreux sont ceux qui ont connu son père, marchand de tabac à Ste-Cunégonde. Celui vers qui on accourait, même de St-Henri et de Pointe-St-Charles pour trouver un rare cigare. Ses sports : l'auto, les voyages, la natation, les dames ("en bois, dit-il, ce sont les seules que mon épouse me laisse !") et surtout l'élevage des poissons tropicaux. C'est donc un ichtyologiste connu dans les principaux cercles d'éleveurs de la ville. Son esprit versatile ne souffre pas de déformation professionnelle par cet élevage car jamais Adrien demeure "muet comme... carpe". Qui est cet artiste à qui les confrères doivent tant ? Pourtant vous le voyez tous les jours, vous avez souvent versé votre cotisation, vous, artiste, afin de vous assurer la sécurité. Qui est-il ? Voir en page 33 pour trouver la réponse.



## Veto DISSIPE L'ODEUR de la transpiration

dit Earline Freeborn  
Garde-malade  
Diplômée  
Montréal



"L'usage régulier d'un désodorisant agréable est une véritable nécessité, pour moi qui soigne les malades. J'emploie Veto—la nouvelle crème désodorisante Colgate— Veto offre une protection efficace et durable contre l'odeur de la transpiration, tout en étant sûr et doux pour ma peau."

## Veto SUPPRIME la transpiration

dit Gertrude Scott  
directrice de  
l'Ecole de Danse  
Arthur Murray  
Toronto



"En tant que directrice d'un studio de danse, il est tout-à-fait nécessaire, pour mes professeurs, d'être d'une coquetterie extrême. Voilà pourquoi l'usage régulier d'un désodorisant est indispensable — Je me rends compte que Veto, de Colgate, dissipe l'odeur et enlève la transpiration, mieux que tout autre désodorisant. C'est si facile de se servir de Veto — il pénètre en un clin d'oeil... et complètement."

### Seul VETO, et aucun autre désodorisant, contient DURATEX, ingrédient nouveau, sûr, exclusif

- Veto est différent de tout autre désodorisant que vous ayez employé auparavant.
- Veto, et Veto seul, contient Duratex, nouvel ingrédient sûr, exclusif.
- N'abime pas la linge.
- Sûr pour toute peau normale.
- Veto est plus crémeux — se répand, pénètre immédiatement, complètement.

Au comptoir de la pharmacie et des cosmétiques — 25¢ 39¢ 59¢

Reconnu inoffensif aux tissus



Veto est une marque déposée de Colgate-Palmolive-Peet Co. Ltd.

NE DURCIT PAS DANS LE POT  
Jamais graveleux ni granuleux!

LA MUSIQUE DE BALLET  
la plus nouvelle et  
la plus sensationnelle  
depuis le "BOLERO" de RAVEL!



\$4.00  
Columbia  
Série D175

## Suites de Ballet "Gayne" par Khachaturian

Depuis la présentation du "Boléro" de Ravel, qui conquit d'emblée la faveur du public en 1928, aucune musique n'a attiré davantage l'attention que les Suites Gayne. Cette partition abonde en rythmes les plus divers et révèle une richesse d'orchestration qui tient presque du prodige. Cette œuvre place son auteur, un jeune Russo-Arménien, au premier rang des compositeurs contemporains. L'interprétation est confiée à la Philharmonie de New-York, sous la direction de Efrem Kurtz.

### Mozart: Sonates pour Violon et Clavecin

Alexander Schneider (violon) et Ralph Kirkpatrick (clavecin) présentent les sonates suivantes de Mozart: en do majeur, K.296; en si bémol majeur, K.378 et en sol majeur, K.379, exécutées sur les instruments pour lesquelles elles furent écrites. Voici d'intéressants disques pour les amateurs de musique de chambre. Série D176 — 6 disques de 12" — \$7.00.

### "Mort et Transfiguration"

Ormandy et l'Orchestre de Philadelphie

Un enregistrement moderne de ce magnifique poème symphonique était depuis longtemps nécessaire — et en voici un dans la série D177 — 3 disques de 12" — \$4.00.

### Album de "Boogie" par Will Bradley

La série A40 comprend les pièces qui ont rendu le nom de Will Bradley célèbre: Beat Me Daddy Eight To The Bar; Scrub Me Mama with a Boogie Beat; Boogie Woogie Congo; Chicken Gumboogie; etc. 4 disques de 10" — \$3.75.

# Columbia

LES DISQUES "MASTERWORK"



SONT FAITS  
AU CANADA A  
LONDON PAR

# Sparton

"La Voix Radiophonique la plus riche"

JOUEZ  
DES DISQUES  
en vous servant  
de votre Radio

SPARTON  
No 148RP  
\$24.95

(Légèrement  
plus élevé  
dans l'Ouest)



## Comment Combattre LES DOULEURS RHUMATISMALES

Les douleurs rhumatismales sont souvent causées par l'acide urique qui se trouve dans le sang. Les reins devraient débarrasser le sang de cette impureté. Si les reins ne remplissent pas leur tâche, et que l'excès d'acide urique reste, il en résulte de l'irritation et des douleurs atroces dans les muscles et les articulations. Soignez les douleurs rhumatismales en gardant vos reins en bon état. Prenez régulièrement des Pilules Dodd's pour les Reins — le remède favori depuis un demi-siècle.

**Pilules Dodd pour le Rein**

tira la photographie de Geneviève, ce portrait que Pierre Gallois lui avait apporté le matin même, et qu'il avait enfermé là, sans le dégager de son enveloppe.

D'un geste brusque il rompit la ficelle, déchira le papier... Et l'image, coquettement encadrée de sa femme, de sa vraie femme, lui apparut.

Devant ces traits qui évoquaient avec une netteté troublante, non seulement le passé, mais aussi, mais surtout la vision entrevue tout à l'heure au château de l'Orangerie, dans les circonstances dramatiques qui avaient profondément remué en lui ses sentiments d'époux et de père, le marquis de Sermaize ne se sentit plus maître de ses idées.

Tout son être tressaillit d'une joie fervente et douloureuse.

— Seul! seul avec toi! murmurait-il, extasié... Chère, chère Geneviève... Je te retrouve... Je te contemple de tout mon être... Tu ne peux m'empêcher de t'envelopper de mes regards! Tu ne peux me priver de la joie de ce contact où mes doigts frémissants ne se lassent pas de te frôler... Tu ne peux faire, ô ma femme chérie, que ton seul portrait, cette chose inerte et insensible, ne soit pour moi un corps vivant dont je crois sentir la tiédeur!

Ses doigts se crispaient sur l'image adorée comme s'il eût peur qu'elle lui échappât. Il poursuivit à voix basse:

— Oui, je te retrouve, chérie... telle que je t'ai quittée au début de la guerre. Je découvre dans ton regard un peu de cette tristesse résignée que te causait alors mon abandon... Mais je te revois avec un amour tout neuf, moi à qui les souffrances physiques et les tortures de l'exil ont révélé l'angoisse de l'inutile repentir. Aujourd'hui se dresse devant moi l'irréparable. Cependant, tout mon être va vers toi d'un élan impétueux, d'autant plus ardent que je me sais séparé de toi par un abîme!... Songe que tout à l'heure nous étions l'un près de l'autre!... Que c'était ton mari qui était là... Songe que je n'ai même pas pu, du bout de mes doigts, frôler ta robe!

Il lui parle tout bas, tout près... Il lui dit des choses très douces, espérant presque qu'elle peut les entendre.

Et pourtant, malgré son désir insensé de la voir s'animer, il est bien sûr que les grands yeux ouverts sur lui ne peuvent pas le voir... Sans quoi, il n'approcherait pas si près de la bouche souriante du portrait ses lèvres déformées! Le baiser qu'il ose lui donner à présent, le baiser dont il se grise, il sait que, si elle était là, réellement devant lui, son mouvement instinctif serait de détourner la tête, et que, même par pitié, épouvantée par sa laideur, elle se refuserait à le lui accorder.

Et puis, quand même! Quand il serait resté l'élégant Robert de jadis, quand il aurait gardé intact son beau visage du temps où il aurait si bien mérité le surnom de Casse-Cœur, que plus tard lui avaient décerné, mais par ironie cette fois, ses compagnons de travail, aurait-il osé réclamer ses droits de mari, alors que pendant de si longues années il en avait négligé tous les devoirs?

Aurait-il osé se dresser devant l'autre, ce comte de Francheville, qui, lui, ne devait avoir qu'une pensée: réaliser envers cette femme qui porte maintenant son nom, et qu'il désirait depuis tant d'années, le bonheur que le beau marquis Robert de Sermaize lui avait si cruellement refusé.

Et, tout à coup, il cache le portrait... Il détourne le regard... Car de nouveau, dans son cerveau en révolte, se dresse la vision terrible: l'étreinte sur la terrasse du château, l'étreinte abominable rendue plus nette par un rayon de lune...

Le long, le torturant baiser qui semblait un défi à sa raison, ce baiser auquel, hagard, haletant, il avait assisté invisible dans la nuit, auquel il avait répondu par un cri de bête en détresse et qui lui avait semblé durer une éternité!

— Quelle horreur! s'exclame-t-il d'une voix sourde.

Pourtant il fait effort pour se raisonner:

— Que devrait me faire cela, puisque j'ai consenti, de mon plein gré, à disparaître? Que devrait m'importer que ces deux êtres s'aiment, puisque je me suis condamné moi-même à ne plus aimer?

Et pourtant, il souffre... il souffre d'un mal qui l'étonne, d'un mal qu'il ne soupçonnait pas. Il se sent une morsure au cœur, profonde, tenace... On dirait deux crocs aigus qui s'enfoncent en pleine chair et qui ne le lâchent plus.

Il voudrait s'élaner... reprendre sa femme... l'emporter et l'étreindre à son tour, et ne plus la quitter, jamais! jamais!

Jaloux! Oui, il est jaloux de Geneviève!...

Il avait cru avoir la force de s'évader de son amour... Et sa passion exaspérée a créé en lui le plus cruel des supplices: la jalousie sans espoir. Car si le hasard a fait qu'il l'a revue ce soir, il sait qu'il ne la reverra plus... que lorsque ses bras se tendront vers elle ils ne se refermeront plus que sur un fantôme!

Ah! c'était bien la peine d'accepter résolument la lutte, de se débattre en un combat d'où il affirmait que sa volonté sortirait victorieuse! Il lui avait suffi d'apercevoir Geneviève une minute, d'entendre le son de sa voix en quelques mots rapides, et maintenant de tenir dans ses mains ce portrait, ce reflet d'elle-même, pour qu'il sentit gronder en lui la révolte de son corps et qu'il entendit résonner dans son cerveau, en un accompagnement de cloches, le cantique de la Douleur...

Le marquis de Sermaize avait baissé la tête, impuissant à retenir ses larmes...

Il répétait tout bas, comme une sorte de poignante mélodie:

— Casse-Cœur! Casse-Cœur! Tu n'es plus aujourd'hui qu'un pauvre cœur cassé!

Cependant, son regard s'était repris à contempler l'image bénie. Il en subissait l'attraction... Il comprenait que désormais, malgré tout, rien ne pourrait l'arracher à cette nouvelle emprise.

Par quelle folie avait-il donc été poussé le jour où il avait résolu d'établir avec le passé une rupture définitive? Comment avait-il eu la tentation sacrilège de brûler cette chose exquise, la lettre d'Anne-Marie, dernier vestige d'une affection qu'il aurait dû considérer comme sacrée?

Dès aujourd'hui, le portrait de Geneviève sera sa seule raison d'être, sa seule raison de vivre. Il ne le quittera plus. Il le portera là, sur sa poitrine!

Ce sera ce portrait qui le protégera contre les déceptions qui le guettent, les misères qui l'attendent. Contre tout découragement, il lui donnera la force nécessaire.

Et chaque jour, à l'heure où d'autres font à Dieu leur prière, c'est à elle, à Geneviève, à sa femme, qu'il s'adressera pour lui demander de lui pardonner ses offenses, à lui qui l'a si cruellement offensée!...

Alors, avec des précautions infinies, lentement, amoureusement, il retira la photographie du cadre en or, rehaussée de quelques pierres fines, qui l'enserait, — objet précieux que distrairement il glissa au fond du tiroir de la petite table, sous des journaux qu'il y rangeait chaque jour, après les avoir lus.

Puis il mit l'image de Geneviève dans son portefeuille pour être sûr de ne pas s'en séparer et de la porter constamment sur son cœur.

## II — OÙ PIERRE GALLOIS EST BIEN EMBARRASSÉ

LE RETOUR de mission le lendemain même de la tentative de meurtre dont Alain de Sermaize avait été victime, le colonel de Francheville s'était hâté de revenir au château de l'Orangerie; il se réjouissait par avance de faire à sa chère Geneviève la surprise d'une arrivée qu'elle ne croyait pas si proche.

Le hasard voulut qu'en entrant, il ne rencontra dans le vestibule aucun de ses domestiques, et ne trouvant pas la comtesse dans son boudoir où elle se tenait d'habitude, il pensa qu'elle était au premier étage dans ses appartements et s'y rendit aussitôt.

En passant dans le couloir, devant la chambre de son beau-fils, il entendit une voix d'homme dont le timbre le fit tressaillir. Il poussa la porte et aperçut le médecin du Pecq debout avec Geneviève auprès du lit d'Alain, dont le visage entouré de pansements offrait un teint animé d'une apparence fébrile.

— Vous ici, docteur? fit-il d'une voix empreinte d'inquiétude.

— Chut! interrompit la comtesse. L. repose... pour la première fois depuis hier.

— Qu'est-il arrivé? murmura le colonel.

— Il s'agit d'une blessure peu grave en somme, rassura le docteur... mais qui demande, pendant quelques jours, à être soignée avec attention.

— Une blessure?

— Je vous raconterai cela, intervint la mère. Le docteur est pressé... Ne le retenons pas plus longtemps. D'ailleurs vous revenez demain, docteur?

— Oui, madame. Excusez-moi, colonel, mais j'ai grand-peine à suffire en ce moment aux soins qu'exigent toutes mes malades.

Et comme M. de Francheville faisait mine de l'accompagner:

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas. Restez avec madame auprès de votre petit blessé.

Rapidement le médecin s'éloigna. L'officier prit la main de sa femme l'attira vers la fenêtre, questionna avec anxiété:

— Que s'est-il passé, ma chérie?

Geneviève répondit, en retenant sa voix pour ne pas troubler le repos de son fils dont on entendait la respiration entrecoupée.

— Alain a failli être assassiné.

— Assassiné! sursauta le colonel stupéfait. Pour quelle raison? Par qui?

— Je n'ai pu encore avoir de détails précis. Il était près de minuit, hier soir, lorsque Gallois a ramené le pauvre petit évanoui, la figure pleine de sang... Ma première impression fut qu'il était mort... Par bonheur, il n'a pas tardé à se ranimer... mais pour retomber tout de suite dans une sorte de torpeur fébrile qui fit que je n'ai pu encore l'interroger.

— Mais Gallois... que vous a-t-il dit?

— Que mon fils avait été l'objet d'une attaque nocturne et qu'il n'avait dû la vie qu'à l'intervention d'un inconnu.

— Où cela a-t-il eu lieu? Dans la rue?

— Non. Dans une maison déserte.

— En quel endroit?

— Au Vésinet, paraît-il.

— Comment Alain se trouvait-il dans cette maison?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas pu tirer grand-chose de Gallois qui, en somme, ne m'a appris que des choses assez vagues.

# Oh! ma hanche me fait mal!



**Aidez à fournir un sang frais à vos muscles épuisés!**

• Quand les muscles des hanches vous font crier de douleur à la suite d'un exercice physique trop violent, faites quelque chose! Ces muscles fatigués ont besoin d'être alimentés par un afflux de sang frais, car l'énergie consommée à cause de cet exercice inaccoutumé les a épuisés. En frictionnant ces muscles endoloris avec la fameuse Absorbine Jr., vous activez la circulation locale et leur apportez la nourriture requise. Par ailleurs, le sang frais chasse les acides de fatigue. Procurez-vous dès aujourd'hui de l'Absorbine Jr.—ce produit réputé fait de rares herbes médicinales et autres ingrédients choisis scientifiquement—et aidez vos muscles à retrouver leur souplesse. Vous vous sentirez bientôt soulagé. \$1.25 la bouteille, aux pharmacies.

W. F. Young Inc.,  
Lyman House, Montréal

## ah! mon Absorbine Jr

### AVIS IMPORTANT

#### A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

### LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— Des choses vagues ? Puisqu'il était là, il doit pourtant savoir... Je vais le voir tout de suite, le questionner.

La porte s'ouvrit doucement. Anne-Marie parut. En apercevant son beau-père, elle eut un geste de surprise.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle en s'avancant, j'ignorais votre retour. Vous avez fait bon voyage ?

— Très bon... Je te remercie.

— Je venais savoir ce qu'avait dit le docteur.

— Ton frère n'est pas en danger, rassura la mère. L'important, tout d'abord, est de faire tomber la fièvre.

— Pierre Gallois est en bas, annonça la jeune fille. Il demande si l'on n'a pas de courses à lui faire faire.

— Ah! il est là ? releva M. de Francheville. Précisément, il faut que je lui parle. Tu serais bien gentille, Anne-Marie, de rester un instant au chevet de ton frère. Venez avec moi, Geneviève.

Depuis la veille, l'intendant du château de l'Orangerie éprouvait une véritable inquiétude, d'abord pour la santé de son jeune maître, qui n'était pas sans le tourmenter réellement, puis pour ce qu'il allait pouvoir répondre aux questions que la comtesse ne manquerait pas de renouveler, touchant l'attentat du chalet des Glycines... Et surtout il redoutait les interrogations du comte qui, à son retour de voyage, chercherait certainement à connaître la vérité.

Or, cette vérité, il ne pouvait la déclarer tout entière. Comment justifierait-il sa présence sur le lieu du meurtre, alors qu'il n'y était venu que sur les instances de son ancien maître, le commandant de Sermaize, dont il avait juré de ne jamais révéler l'incognito. Jusqu'à quel point lui serait-il permis de paraître ne pas attacher d'importance à l'intervention de cet homme au bandeau noir que la comtesse de Francheville avait vu lui ramener son fils et dont, certainement, le colonel de Francheville rapprocherait le signallement de celui du soi-disant malfaiteur qu'il avait pourchassé dans le parc deux mois auparavant ?

Et puis il y avait l'histoire de la femme, de cette jeune fille à laquelle il ne pouvait vraiment pas faire allusion sans trahir les amours de M. Alain!

Et puis... et puis... le brave homme comprenait d'instinct qu'il y avait des choses qu'il ne pouvait dire, et d'autres qu'il ne pouvait révéler. Comment s'y reconnaître au milieu de tout cela ?

Aussi, quel ne fut pas son désappointement, disons presque son malaise, quand, au moment où il attendait, dans le vestibule, qu'on lui transmet les ordres de la comtesse, il la vit descendre elle-même les marches de l'escalier, en compagnie du comte qu'il présumait être absent du château.

Il s'inclina devant eux.

— Gallois, voulez-vous venir ? ordonna M. de Francheville, en pénétrant avec sa femme dans son bureau.

Le vieux soldat obéit. Il avait remarqué l'air soucieux de son maître et pensait :

— Ça y est!... Il va me demander ce que j'ai vu! Et qu'est-ce que je vais lui répondre ?

Ses craintes ne tardèrent pas à se confirmer.

— Je viens d'apprendre à l'instant seulement, attaqua le colonel, la tentative d'assassinat dont M. Alain a failli être victime.

« Je sais que vous y assistiez... Et je vous demande de me raconter la chose telle qu'elle s'est passée.

— Mon Dieu, monsieur le comte, balbutia l'intendant du château de l'Orangerie avec un visible embarras, j'y assistais... sans précisément y assister. Quand je suis arrivé, M. Alain était déjà étendu par terre, en piteux état, je vous assure.

— C'était au Vésinet, paraît-il ?

— Au Vés... parfaitement... C'était au Vésinet.

— Sauriez-vous reconnaître la maison ?

— Quelle maison ?

— Parbleu! Celle où s'est commis le crime! haussa de ton le colonel impatienté.

Mais il se radoucit subitement et consentit à expliquer :

— Voyez-vous, mon bon Gallois, dans une affaire aussi grave, chaque détail a son importance. Il est indispensable que je sois au courant de tout, et je compte sur vous pour m'y aider. Ainsi seulement j'aurai des chances de démêler les fils d'une trame qui me semble jusqu'ici assez mystérieuse.

Que le comte démêle ce qu'il venait de dire et arrive ainsi à découvrir le secret du véritable mari de sa femme, le marquis de Sermaize, voilà ce que le fidèle serviteur voulait éviter à tout prix. Aussi était-il de plus en plus décidé à ne faire aux questions qui lui seraient posées que des réponses évasives.

Dependant, M. de Francheville reprenait :

— Je vous demandais tout à l'heure si vous reconnaîtriez la maison ?

— Oh! certainement, monsieur le comte. C'est une très jolie villa, pleine de fleurs, de plantes grimpantes. Il est même étonnant qu'un pareil crime ait pu se produire dans une aussi jolie villa.

— Là n'est pas la question. Voyons ? Prenez la chose dès le début. D'abord, comment se fait-il que vous vous soyez trouvé à cet endroit ?

— Ah! oui! s'écria Gallois. Voilà qui justement... est très curieux... que je me sois trouvé là-bas à l'heure précise où M. Alain avait besoin d'aide! C'est ce qui m'a permis d'ailleurs de me précipiter à son secours! Ah! je vous réponds que je n'ai pas été long à m'élaner dans cette chambre. Une très jolie chambre à coucher...

— Sans doute Alain se trouvait-il là avec une femme ?

— Une femme ? s'indigna Gallois. Je peux vous jurer, monsieur le comte, que je n'ai pas vu la plus petite femme! Evidemment, quand j'ai aperçu un lit, j'ai pensé comme vous : « Il doit y avoir une femme! » Mais je n'ai vu personne dans cette chambre en dehors de nous trois.

— Vous étiez trois ? Qui ça ?

— M. Alain, moi, et comme je l'ai dit à Mme la comtesse, l'étranger.

— Quel étranger ?

— L'homme dont je vous parlais tout à l'heure, mon ami, intervint Geneviève, et qui a courageusement, paraît-il, détourné de mon fils les coups que lui portait un misérable assassin.

— Et qui ensuite, ajouta Gallois, forcé cette fois de parler en toute franchise, a bien voulu m'aider à transporter M. Alain jusqu'au château. Vous comprenez que je n'ai pas refusé... M. Alain est très lourd... et je ne sais pas ce que j'aurais fait si j'avais été tout seul.

— Cet homme, quel est-il ?

— Je l'ignore, monsieur le comte.

— Comment ? Vous l'ignorez ?...

Vous n'avez pourtant pas été sans lui demander son nom ?

— Je n'y ai pas songé.

— Ça, par exemple !...

— Evidemment! poursuivit le vieux soldat, qui délibérément s'engageait à chaque mot davantage sur le chemin du mensonge.

« Evidemment, j'aurais dû le faire... et j'avoue que je suis impardonnable... Mais un homme qu'on ne connaît pas, on n'a pas tout de suite la pensée de lui demander qui il est... surtout quand il vient de vous rendre service. On est déjà bien trop content de l'avoir en là sous la main !

A présent, M. de Francheville écoutait avec une surprise qu'il ne se donnait presque plus la peine de dissi-



NI CEINTURES  
NI ÉPINGLES  
NI BANDES  
NI ODEUR

Il y a quelques années, vous auriez vous-même dit "c'est trop beau pour être vrai" si quelqu'un vous avait parlé de la méthode Tampax de protection hygiénique mensuelle. Oui, c'est vraiment vrai que vous pouvez mettre de côté ceinture, épingles et bande extérieure. Il est vrai aussi que Tampax est invisible sous les vêtements et qu'il supprime tout renflement ou plissement révélateur.

Mis au point par un médecin pour être porté intérieurement, Tampax est présenté sous forme de minces tubes-applicateurs brevetés. Les mains ne touchent jamais le Tampax même et lorsqu'il est en place vous en oubliez la présence. Avec Tampax il n'y a pas d'odeur ou d'irritation possible. Tampax est de si faible encombrement qu'il est facile de s'en débarrasser après usage.

Relevez votre moral lorsque "ces jours-là" du mois vous dépriment. Employez Tampax au lieu des anciennes méthodes de protection hygiénique. Vous serez en "bonne compagnie" avec des millions d'autres femmes modernes. En vente chez votre pharmacien ou à votre comptoir de produits sanitaires. Trois degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ontario.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

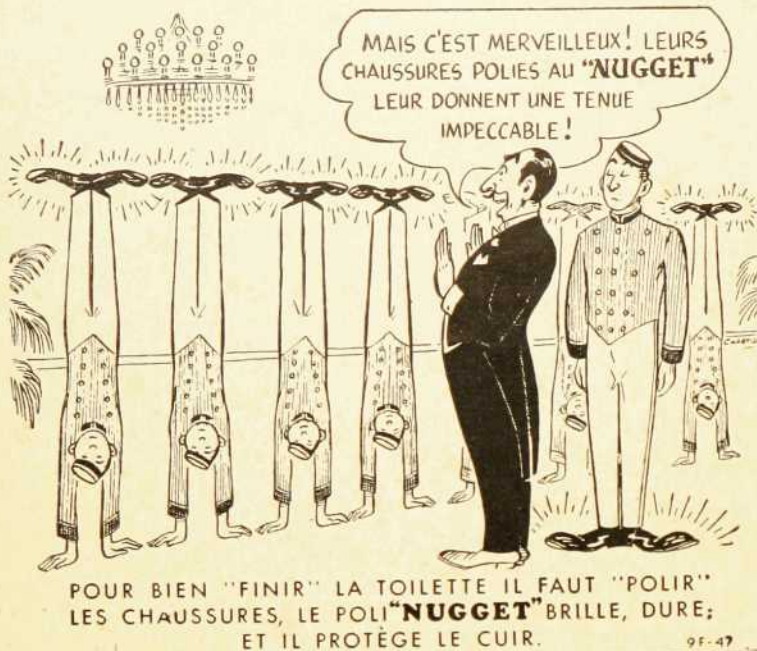
Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

( ) RÉGULIER ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom..... (écrire bien lisiblement)

Adresse.....

Ville..... Prov..... 47-6F



**POLI À CHAUSSURES NUGGET**

**DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ?  
LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ?  
LISEZ ALORS CECI . . .**

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigrreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

## Traitement Sano "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

*Correspondance strictement confidentielle.*

LES PRODUITS SANO Enrg.,  
Mme CLAIRE LUCE,  
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom .....

Votre adresse .....



## 10e ANNIVERSAIRE D'AIR-CANADA

Au cours de sa vie relativement courte, Air-Canada a transporté plus de 1,120,000 passagers, 19,300,000 livres de courrier et 4,632,000 livres de messageries. Sa flotte se compose de 50 avions qui volent 18,000,000 de milles par année. Ses services à l'intérieur du pays et ses services internationaux, y compris ses envoies à New-York, Boston, Chicago, Cleveland, Duluth, Seattle et St-Jean, Terre-Neuve, représentent un parcours de 7,000 milles. La route de l'Atlantique, de Montréal à Prestwick et Londres porte le parcours total à plus de 10,000 milles.

muler les propos de son intendant dont l'incohérence lui causait un peu d'inquiétude. Il songeait :

— Le pauvre homme n'y est plus. Il est encore bouleversé par le souvenir du spectacle tragique auquel le hasard l'a obligé de prendre part.

— D'ailleurs, essayait de conclure Pierre Gallois, qui semblait avoir à cœur de se disculper, cet homme avait l'air très pressé. A mon avis, on devait l'attendre quelque part... car dès qu'il a vu M. Alain en sûreté entre les mains de Mme la comtesse, à l'heure où précisément la curiosité aurait pu me pousser à lui demander son nom et son adresse, il est parti très vite, sans qu'on ait eu le temps de le remercier.

— Gallois, interrompit Geneviève, dit exactement la vérité. Cet étranger a déposé lui-même Alain sur le canapé du vestibule. Je suis arrivée au même instant et l'ai aperçu près de lui. D'abord, je ne me suis occupée que de mon fils, qui reprenait à peine connaissance. Quand je me suis retournée pour parler à cet homme, il avait disparu.

— Si monsieur le comte voulait bien me permettre de dire ma pensée, reprenait le vieux serviteur, qui décidément, une fois lancé, ne s'arrêtait plus dans le domaine de l'imagination et espérait arriver ainsi à changer le cours de cette conversation délicate... je croirais volontiers que cet inconnu fait partie d'une bande de gens comme j'en ai lu dans les romans, qui rendent service à autrui pour s'amuser, par manie de faire du bien... et qui seraient très ennuyés si on arrivait à savoir qui ils sont. Dans ce cas, ajouta-t-il avec empressement, le mieux serait de ne plus s'occuper de cet homme, que certainement nous ne reverrons jamais!

— Ce n'est pas mon avis, mon brave Gallois, objecta le colonel. Je regrette, au contraire, de ne pouvoir connaître notre bienfaiteur... J'aurais eu plaisir à le récompenser... à lui prouver notre gratitude.

— Je pense d'autant plus comme vous, mon ami, approuva la comtesse, que, autant qu'il m'a été permis de l'entrevoir, durant les quelques minutes d'angoisse que j'ai vécues à ce moment, cet étranger m'est apparu comme étant d'une classe peu aisée. Il était vêtu comme un ouvrier. De plus, il portait sur le visage un large bandeau noir...

— Un bandeau noir! sursauta le colonel de Francheville.

Il se tourna vers son intendant, que la révélation faite par Geneviève du signalement du commandant de Sermaize avait consterné, et s'écria, furieux :

— Et vous avez laissé échapper cet homme ?

— Vous savez qui c'est ? interrogea la comtesse.

— C'est ce malfaiteur qui, il y a deux mois, s'est introduit dans notre parc, sur qui Alain a fait feu, que j'ai pourchassé vainement, et que Miraut lui-même n'a pas su atteindre!

— Cet homme! murmura Geneviève en frissonnant. Cet homme qui a poussé ce cri!... Et vous êtes sûr que c'est le même ?

— Ce ne peut être que lui!

Le colonel s'était mis à marcher dans le bureau de long en large, et de ses doigts nerveux tortillait sa moustache. Soudain, il se planta devant son intendant, qui observait depuis un instant son manège et se préparait à riposter à la prochaine attaque, puis lança d'une voix courroucée :

— Enfin vous, Gallois, vous avez dû le reconnaître!

— Moi? Mais sauf votre respect, monsieur le comte, je ne sais pas comment j'aurais pu faire? Je ne l'avais vu!

— Comment cela ?

— Vous devez vous souvenir que le soir du parc, je ne suis intervenu que quand ce malfaiteur vous eut échappé, que je suis parti à la suite de Miraut, lequel n'a jamais pu rejoindre le fugitif. D'où j'ai conclu, rappelez-vous bien, monsieur le comte, que cet homme s'était noyé.

— La preuve ?

— La preuve ? affirma le vieux soldat avec d'autant plus de toupet que cette fois enfin il disait vrai, c'est que j'ai retrouvé Miraut sortant de la Seine où il avait plongé pour nager évidemment à la recherche du fugitif. Vous savez bien d'ailleurs, quand nous sommes revenus tous deux au château, à quel point la pauvre bête avait le poil trempé.

— C'est vrai! acquiesça M. de Francheville qui, autant qu'il avait tiqué tout à l'heure sur les propos légèrement désordonnés du vieil intendant, était frappé à présent par la justesse de ses raisonnements... Mais pourtant, ce signalement identique...

— Ah! vous pensez encore au bandeau noir? insista vaillamment Pierre Gallois. Mais depuis cette affreuse guerre, ce n'est pas ça qui manque les bandeaux noirs! Ça semble bizarre au premier abord, parce qu'on a plutôt l'habitude de voir des bandeaux blancs. La vérité, c'est que, à l'époque où nous vivons, ça n'a jamais été un signalement.

Puis il ajouta d'un air triomphant :

— Et la preuve, c'est que nous en connaissons deux, des bandeaux noirs! L'un qui a été noyé... L'autre qui a sauvé M. Alain.

Là-dessus, le brave homme que cet effort de logique avait exténué plus qu'il n'avait fait le plus vaillant assaut pendant la campagne de 70, tira de sa poche un large mouchoir à carreaux et épongea fortement ses cheveux lui-sants de sueur.

Le colonel de Francheville demeura un instant silencieux. Il avait espéré tirer de cet interrogatoire des renseignements utiles de nature à lui permettre de déchirer le voile qui lui dérobaient le secret de cette mystérieuse aventure. Ses questions n'avaient fait, au contraire, qu'embrouiller davantage les fils d'une intrigue qui lui paraissait de plus en plus inextricable.

— Soit, nous verrons! fit-il. Vous pouvez vous retirer, Gallois. Je n'ai plus besoin de vous.

Le vieux soldat s'inclina et sortit. Une fois dans les jardins, il aspira l'air du dehors avec satisfaction. Lui si franc d'habitude, si ennemi de tout détour, si saint Jean Bouche d'Or, s'était trouvé au supplice d'avoir à dissimuler sa pensée. Jamais il n'avait subi pareille épreuve, et cet entretien lui avait semblé interminable.

— C'est effrayant, pensait-il, à quel point la vie est compliquée... et comme il y a des moments où il est difficile de ne pas mentir!...

« On prétend que le mensonge est une chose abominable... Pourtant si tout à l'heure j'avais dit la vérité, on serait peut-être arrivé à découvrir le véritable mari de Mme la comtesse, et il en serait résulté de véritables catastrophes... Tout cela parce que rien n'arrive jamais comme cela devrait arriver.

« Le plus simple aurait été que mon commandant, M. le marquis de Sermaize, au lieu de partir d'ici hier soir comme un homme qui avait quelque chose à se reprocher, eût déclaré franchement: « J'ai sauvé M. Alain, parce que c'est mon fils. » Ça, c'est la vérité. Ensuite, il serait resté carrément dans son château, parce que c'est le sien avec sa femme, parce que c'est la sienne!

« Seulement, je sais bien que ça aurait amené un tas d'embrouillaminis... puisque mon commandant, M. le mar-

quis de Sermaize, est mort! Il me l'a dit du moins!

« Tandis que maintenant, personne ne se reconnaît plus dans une affaire pareille... Pas même moi, qui me demande ce qu'il va advenir de tout ça! Ce que je vois de plus clair là-dedans, c'est que Mme la comtesse n'y comprend pas grand'chose, et que M. le comte n'y comprend rien du tout... »

« Quant à moi, je comprends... que je vais avoir une nouvelle crise de rhumatismes, car je ne connais rien de meilleur pour les faire revenir que ces émotions-là!

C'est qu'en effet le vieux soldat était une âme dénuée d'artifice. Il aurait voulu que tout marchât droit dans la vie: et les souffrances que s'imposait son ancien maître, dont il admettait, sans toutefois en bien pénétrer les causes, l'héroïque sacrifice, affectaient outre mesure sa sensibilité.

Ce que l'excellent serviteur aurait désiré avant tout, c'est que *tout son monde* fût heureux! Et par « tout son monde » il entendait d'abord son commandant, puis Mme la marquise, enfin M. Alain et Mlle Anne-Marie... sans oublier Miraut, le bon chien Miraut, qui aurait été si heureux de retrouver définitivement son ancien maître. Mais il sentait bien qu'un pareil rêve était impossible.

Tout le jour il fut en proie à ces réflexions fatigantes pour son cerveau qui ne s'était jamais livré à de pareilles acrobaties.

Quand, le soir, il se coucha harassé, il fit un songe merveilleux.

Il rêva que le marquis Robert de Sermaize venait de faire dans son château une entrée sensationnelle et triomphante... Le commandant passait entre la double haie de ses serviteurs qui poussaient d'innombrables vivats. En haut du perron se trouvaient sa femme et ses deux enfants, en costume de cérémonie, portant à la main chacun un bouquet de roses.

Mais le marquis, négligeant les fleurs qu'on lui offrait, s'avançait les bras tendus vers Geneviève, Alain et Anne-Marie et les serrait sur son cœur dans une même étreinte.

Et, devant ce spectacle attendrissant, le vieil intendant pleurait de joie. Il avait remarqué, en effet, que son maître ne portait plus de bandeau noir, car son visage était redevenu beau comme par le passé.

Pierre Gallois voulut, lui aussi, couvrir les bras pour embrasser son commandant... Mais il se réveilla soudain en poussant un gémissement de souffrance. Une douleur aiguë venait de lui traverser l'épaule.

— Ça y est! ronchonna-t-il furieux. Satanés rhumatismes! Les voilà qui repiquent au moment où j'allais être si heureux! Décidément, le bonheur n'est pas de ce monde... Il n'existe que dans les rêves... si bien que parfois on regrette bigrement de s'être réveillé!

### III — LA CONFESSION D'ALAIN

LA SECONDE VISITE du médecin fut des plus rassurantes. Le docteur trouva le jeune blessé calme et reposé. Alain avait passé une excellente nuit. En l'absence de toute fièvre, la blessure de la tête ne pouvait plus inspirer de crainte.

Autorisation fut accordée à Geneviève de donner à son fils quelque nourriture légère, à sa sœur et à son beau-père de le voir. Même, à moins d'une nouvelle crise nerveuse ou de lassitude, on ne trouvait aucun inconvénient à lui consacrer quelques minutes de courte causerie.

A la fin de la visite, le colonel de Francheville, en présence de sa femme, avait pris le docteur à part.

— J'aurais désiré, insista-t-il, être renseigné le plus tôt possible sur cette étrange aventure. Je n'ai pu obtenir jusqu'ici que des détails incomplets. Puisque, — et cela ne fait aucun doute, — nous nous trouvons en face d'une tentative d'assassinat, j'estime qu'il y a urgence à en rechercher les mobiles.

« Or, le blessé, plus que tout autre, pourra nous éclairer à ce sujet. D'après ce qu'il nous dira, je verrai s'il y a lieu d'avertir la police qui, seule, possède les moyens de découvrir le coupable. S'il y a crime, il ne faut pas qu'il reste impuni. Mais pensez-vous, docteur, qu'Alain puisse sans danger supporter plus qu'une simple conversation: une sorte d'interrogatoire? »

— L'état de votre petit blessé ne me cause plus aucune inquiétude, affirma le médecin avec conviction. Lorsque les blessures du crâne n'intéressent pas d'organe essentiel, elles se guérissent sans complication, et avec la plus grande rapidité. Vous pouvez donc, sans crainte, demander à votre fils de vous faire sa confession... en apportant cependant dans vos questions une certaine prudence, afin de ménager son amour-propre.

— Son amour-propre? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que si, comme je le crois, il y a une femme dans cette affaire, peut-être ne vous sera-t-il pas très facile d'obtenir un aveu dépourvu de réticence. Supposez une question de rivalité, de jalousie? Un amoureux n'aime pas avouer qu'il s'est trompé... ou qu'il a été trompé.

« Insister trop pourrait retarder sa guérison en renouvelant les effets de sa commotion nerveuse: le seul fait d'une contrariété risquerait, dans l'état de faiblesse où il se trouve encore, de réveiller son esprit de surexcitation.

— Soyez tranquille, docteur, promit la mère... Nous agissons avec la plus grande prudence.

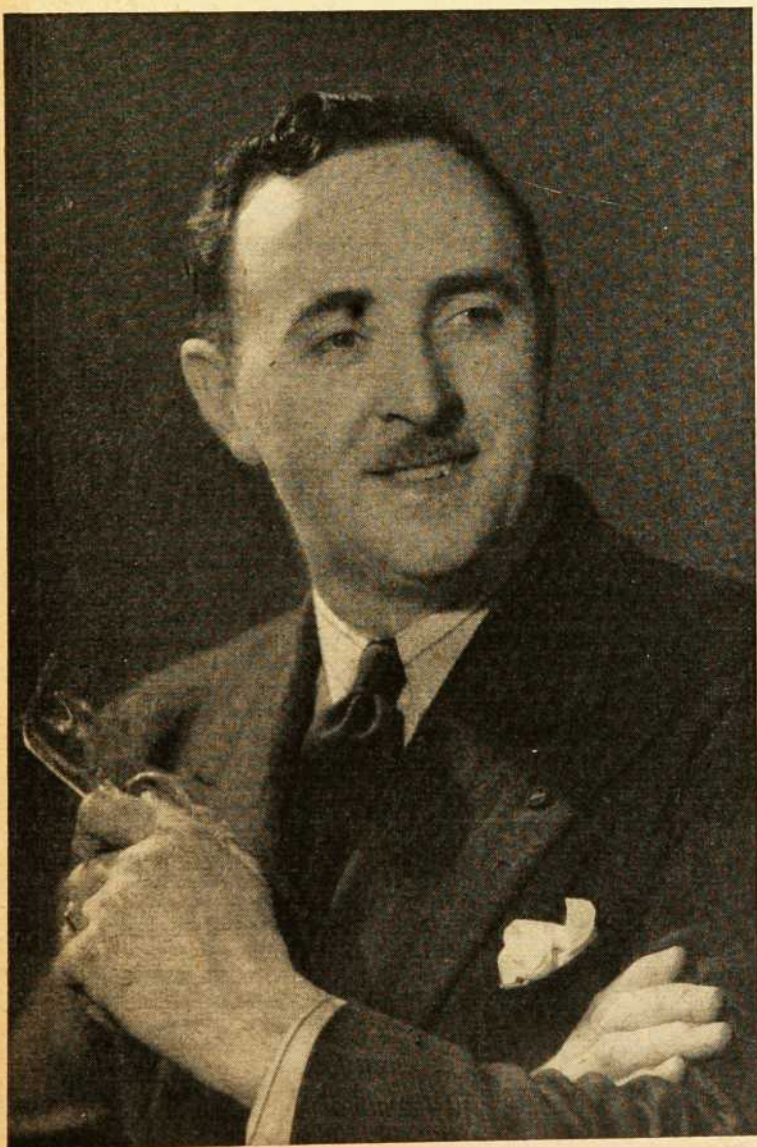
Assis dans son lit, le dos tenu par des coussins, Alain laissait errer ses regards par la fenêtre ouverte sur le ciel bleu inondé de soleil, sur les corbeilles de fleurs dont les nuances, à la fois tendres et violentes, tranchaient sur la verdure unie du gazon.

Il avait la sensation très nette du bonheur de revenir à la vie. Mais si son instinct se réjouissait dans l'épanouissement de sa jeunesse, son esprit s'emplissait de tristesse.

Il songeait à son idylle interrompue, à cet amour naissant qui avait tout à coup inondé son âme neuve d'une clarté si douce, aux baisers dérobés dans l'ivresse du tête-à-tête et dont il gardait sur les lèvres le goût imprécis. Et il envisageait avec désespoir l'éroulement d'un avenir de joie détruit par une ironie du sort qui prenait toutes les apparences d'une véritable catastrophe.

Cette jeune fille dont il avait eu, croyait-il, tant de mal à obtenir un rendez-vous sérieux et définitif, qu'était-elle devenue à la suite de l'attaque brutale dont il avait été l'objet? Pourvu qu'elle n'eût pas souffert, elle

## QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?



**ADRIEN LAUZON**, trésorier perpétuel de l'Union des Artistes Lyriques et Dramatiques de la radio qui détient ce poste depuis la fondation, c'est-à-dire depuis 10 ans, et auquel il a toujours été réélu par acclamation. Depuis 19 ans, Adrien Lauzon est voyageur pour la compagnie Heinz. Il est des Disciples de Massenet et chanta dans les chœurs des principaux programmes radiophoniques d'opéra et d'opérette. Photo Adolphe.

**SOULAGEMENT  
RAPIDE  
ET SÛR  
DU  
MAL DE TÊTE  
ASPIRIN**

**PLUS BAS  
PRIX QUE JAMAIS**

12 comprimés . . . .	18c
24 comprimés . . . .	29c
100 comprimés . . . .	79c

**LE VÉRITABLE ASPIRIN EST  
MARQUÉ COMME CECI**



Préférez-vous le cinéma à la radio? Voici une question à laquelle vous n'êtes pas forcément obligé de répondre, car il se peut que vous ayez un faible égal pour les deux. Quoi qu'il en soit, vous pouvez être sûr de trouver dans **LE FILM** une abondante matière de renseignements touchant vos deux distractions.

Notre roman de mai:

**MAIS L'AMOUR VEILLE...**  
par HENRI FREMONT

#### COUPON D'ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis  
1 an..... \$1.00 2 ans..... \$1.50

IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE  
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

FIÉZ-VOUS À

**CHAMPION**

LA BOUGIE  
PRÉFÉRÉE  
AU CANADA



FABRIQUÉE  
AU CANADA  
DEPUIS 1919

**DETECTIVES.** Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN**  
à vendre

Adressez-vous à  
**ROMEO AUGER**  
CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire?



Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

**Le Samedi**  
coupon d'abonnement

Canada	États-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.**  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

aussi, de cette agression incompréhensible!

Cette pensée tournait à l'idée fixe. Et la splendeur ensoleillée de la nature qu'il avait l'air de contempler par la croisée n'était pour lui qu'une vision indécise et brumeuse, servant de fond à l'éclat d'un fin profil de femme auréolée de blondeur.

La porte de sa chambre s'ouvrit de nouveau et livra passage à sa mère et à son beau-père... Alain leur sourit.

— Alors, s'informa-t-il, le docteur n'est pas trop mécontent de moi?

— Il est ravi, au contraire, rassura Geneviève, en s'asseyant au chevet de son fils.

M. de Francheville prit place de l'autre côté du lit. Il ajouta:

— Mais tu l'as échappé belle! Il faut nous promettre, mon cher enfant, à ta mère et à moi, d'être plus sage à l'avenir. Tu es encore bien jeune pour affronter de pareilles intrigues... De telles escapades exigent une expérience plus grande, — et surtout un plus vil souci de ta dignité.

Et le regardant avec l'autorité d'un chef habitué à être obéi:

— A quelle sorte de femme t'es-tu donc adressé?

— Moi?

— Les tentations guettent les jeunes gens à chaque coin de rue. Tu vois ce qu'il en coûte de se laisser entraîner à une aventure de passage... d'écouter les propos de quelque gourmandine...

En entendant ces paroles, Alain était devenu rouge de honte et aussi de colère.

— Je vous défends de parler ainsi! s'exclama-t-il.

— Tu me défends?...

— Oui... Vous n'avez pas le droit d'insulter une femme que vous ne connaissez pas!

— Alors, si je me trompe, poursuivit le colonel, parle... et dis-nous ce qui s'est passé.

— Non, je ne dirai rien... s'entêtait le blessé, attaqué dans son sentiment intime pour Marinette qu'il continuait à entourer de tout son amoureux respect. Je ne dirai rien... rien... Je ne dirai rien...

Devant cette résistance imprévue, l'officier laissa échapper un geste d'impatience, et inconscient de sa maladresse, en face d'une nature dont il ne soupçonnait pas la sensibilité, il insista:

— Tes parents ont le droit de surveiller ta conduite et de t'interroger!

— Ma mère, c'est possible! riposta Alain. Mais pas vous!

— Quoi?

— Mon ami, intervint Geneviève, en s'adressant à son mari, Alain est à peine remis de sa secousse. Il est nerveux... Laissez-moi seule avec lui, voulez-vous?

— Soit! condescendit l'officier. Mais je doute que vous veniez à bout, plus que moi, d'un entêtement que rien ne justifie.

— Je vous demande de nous laisser causer un instant tous les deux.

— Après tout, c'est votre fils... Faites ce que vous voudrez!

Le colonel de Francheville, dont l'esprit de discipline militaire n'admettait pas que, même dans le civil, on résistât à sa volonté, sortit furieux.

Alors Geneviève se pencha vers Alain dont les yeux s'étaient fermés dans une figure subitement pâle. Doucement, elle l'entoura de ses bras.

— Calme-toi, mon petit, murmura-t-elle. Dis-moi, à moi... à moi toute seule, pourquoi tu as de la peine.

Alain, dont la respiration était devenue oppressée sous l'énerverment que lui avait causé cette scène, répondit d'une voix qui traînait comme une plainte:

— Parce que M. de Francheville est injuste... Je ne veux pas qu'il me

parle de la sorte, comme à un enfant! Et surtout, je ne supporterai pas qu'il insulte cette jeune fille.

— C'est donc une jeune fille? interrogea la mère avec douceur, appliquant son attention à ne pas froisser la susceptibilité du blessé, et à provoquer peu à peu ses confidences.

— Oui, maman, renseigna le naïf amoureux... Une jeune fille charmante... et si honnête, tu sais... si travailleuse!

— Il y a longtemps que tu la connais?

— Il y a huit jours.

— Seulement?

— Oui, je l'ai rencontrée dans le train en revenant du lycée. Elle retournait comme tous les soirs à Saint-Germain, où elle demeure chez ses parents.

— A quelle adresse?

— Je ne sais pas.

— Tu ne lui as pas demandé?

— Je craignais d'être indiscret.

— Es-tu sûr qu'en t'affirmant qu'elle vivait dans sa famille, elle t'ait dit la vérité?

— Ah! maman, je t'en supplie!... Ne te mets pas à me parler d'elle comme l'a fait le colonel.

De nouveau contrarié, Alain avait haussé le ton; sa voix était redevenue saccadée.

— Allons, mon chéri, ne t'irrite pas ainsi! tranquillisa Geneviève, qui bien que résolue à mesurer ses paroles, s'apercevait qu'elle avait parlé trop vite. Tu comprends, moi, je ne la connais pas, cette jeune fille! Alors, je te demande!... Mais puisque tu m'affirmes avoir confiance en elle!...

— Oh! oui, maman! Comment douterais-je de sa parole? Elle a de si beaux yeux et une sourire si doux!

— Comment s'appelle-t-elle?

— Camille. J'aime beaucoup ce nom. Et toi?

— Oui, c'est gentil. Camille comment?

— Je ne sais pas non plus.

— Tu n'as pas eu la curiosité de connaître son nom de famille?

— Oh! elle me l'aurait dit si je le lui avais demandé!... Mais elle avait si peur de porter atteinte à l'honorabilité de ses parents... Parce que...

— Parce que quoi?

Le jeune homme hésita, rougit un peu:

— Parce que c'est la première fois qu'elle a un amoureux.

Geneviève avait attiré tout contre elle son grand garçon dont elle avait mis la tête sur son épaule, et elle le berçait d'un geste machinal comme elle le faisait jadis quand il était enfant.

Elle réfléchissait à la sincérité touchante de ce premier amour, mais éprouvait un réel chagrin à se rendre compte de l'inanité d'un pareil rêve. Car elle prévoyait une aventure banale, une rencontre avec une femme trop peu farouche, disposée par son expérience à exploiter un emballement fait de jeunesse encore inhabile et d'ardente naïveté.

Non, elle ne croyait pas beaucoup à une vertu courant tranquillement les chemins, libre de se dégager certain soir des liens de sa famille et consentant, en l'espace de huit jours, à faire le sacrifice de sa pudeur et de son honnêteté.

Aussi ne put-elle s'empêcher d'objecter presque timidement, tant elle craignait de tarir par un mot maladroit la source des confidences et de justifier les craintes du docteur en ramenant dans les yeux du blessé l'éclat de la fièvre:

— Comment se fait-il qu'en si peu de temps cette jeune fille ait consenti à un tête-à-tête aussi compromettant... avec un jeune homme qu'elle connaissait bien peu, tu m'avoueras?

— Nous nous connaissions bien plus que tu ne crois!... Nous nous étions vu souvent dans le train... deux fois par jour, pendant toute une semaine, sans compter une journée entière passée à la campagne...

— Quand donc cela?

— Jeudi.

Il s'interrompit, un peu confus, pour ajouter:

— Ce jour-là, j'ai manqué mon lycée.

— Jeudi?... Méchant enfant!... Je me rappelle... Tu es revenu dîner en me disant que tu avais travaillé plus que de coutume et que tu étais très fatigué.

— C'était le voyage, tu sais! riposta Alain avec un franc sourire. Nous étions allés très loin, en auto, jusqu'à Dreux... Oui, à cause de la forêt. Et nous avons déjeuné dans une guinguette délicieuse... sous la tonnelle, dans un petit bois... délicieux... Il faisait si doux!... si bon!... Nous avons fait une promenade...

— Délicieuse? répéta Geneviève en souriant.

— Ne te moque pas de moi! Elle regardait le paysage, qu'elle trouvait très beau... Moi, je la regardais et je la trouvais très belle...

— Et c'est alors que vous avez projeté de vous revoir un soir?

— Oui, maman.

— Qu'est-ce que cette maison du Vé sinet où vous vous êtes rencontrés?

— Une villa que j'avais louée. Nous devions nous y retrouver dimanche à dix heures du soir, — tu vois, maman, que je te raconte tout! — Je l'avais choisie, parce qu'elle était isolée au bord de l'eau. Je me disais: là, nous serons bien tranquilles... personne ne fera attention à nous. Mais je ne pensais pas aux malfaiteurs. Pourtant, quand je suis arrivé, j'ai trouvé Camille tremblante dans la nuit qui était très sombre. Elle avait peur et voulait absolument s'en aller... Tu comprendras bien: si ça n'avait pas été une jeune fille honnête, elle n'aurait pas demandé à partir? J'avais beau insister pour qu'elle reste, elle se refusait à rien entendre. Elle s'obstinait à ce que je la laisse retourner chez ses parents. A ce moment, l'homme est apparu sur le seuil de la porte...

— Alors? questionna la mère oppressée.

— Alors, il s'est précipité sur moi... Je suis tombé... et j'ai perdu connaissance... Depuis, je ne me rappelle plus rien.

Puis Alain leva craintivement les yeux sur sa mère et demanda:

— Tu ne m'en veux pas de t'avoir raconté tout cela?

— Au contraire, mon chéri, tu as bien fait de ne rien me cacher.

« Tu t'es irrité tout à l'heure contre M. de Francheville qui n'avait que de bonnes intentions à ton égard. S'il t'a parlé avec un peu de brusquerie, n'accuse en lui que son intention de t'être utile en recherchant le misérable qui a tenté lâchement de t'assassiner... Dans quel but? Je ne sais. Si le vol avait été le mobile du crime, tu aurais été dépouillé de ton argent, de ta montre, de ta bague... »

— En effet, murmura Alain, je ne comprends pas.

— Le colonel est décidé à faire la lumière. Grâce à lui, la police organisera les recherches nécessaires et découvrira sûrement la vérité.

— Bah! le plus simple, insinua le blessé, serait, je crois, de garder le silence.

— Pourquoi?

— Parce que la police, vois-tu, c'est un peu effrayant. On ne sait jamais à quoi elle vous entraîne... Et je ne voudrais pas que par ma faute Camille... Mlle Camille fût impliquée dans une aventure terrible pour elle!

[ Lire la suite au prochain numéro ]

27/2/86

## L'ETATISATION DE LA MEDECINE

[ Suite de la page 7 ]

Le bill n'impose aucune limite ou condition à ceux qui désirent se prévaloir des avantages qu'il offre. Aucune restriction ne sera imposée par suite de la fortune, de l'âge, du sexe, de l'emploi, du lieu de résidence ou de l'existence d'une police d'assurance antérieure.

Ainsi, direz-vous, cela ne coûtera plus rien d'être malade? Ce ne sera pas tout à fait le cas bien que la maladie ne sera plus le luxe qu'elle est souvent aujourd'hui.

On devra déboursier pour se procurer des verres, un dentier, un appareil orthopédique, si ceux qu'on avait ont été égarés ou brisés par suite de négligence. Durant les convalescences, certains frais comme l'aide domestique, l'achat d'aliments prescrits ou d'objets indispensables, telles de chaudes couvertures, seront en partie payés par le malade, dans la mesure de ses moyens. Il en sera de même des frais additionnels qui résulteraient du désir d'avoir une meilleure chambre à l'hôpital ou une chambre particulière, quand le médecin ne juge pas la chose indispensable. On peut en dire autant des services exclusifs d'une infirmière.

## HONNEUR AU MERITE

[ Suite de la page 5 ]

C'est la dix-neuvième année que ces récompenses fameuses sont décernées. Pour la première fois, le public américain a été admis à cette distribution solennelle de prix qui ne rappelle en rien celles de nos maisons d'éducation.

Presque tous les honneurs sont allés au film *The Best Years of Our Lives*, interprètes, directeur, metteur en scène, photographe, personne n'a été oublié.

Les deux meilleurs acteurs pour l'année 1946 ont été: Frederic March dans *The Best Years of Our Lives* et Olivia de Havilland dans *To Each His Own*. Pour les rôles secondaires: Harold Russell dans *The Best Years of Our Lives* et Ann Baxter dans *Razor's Edge*. Meilleur film de l'année: *The Best Years of Our Lives*; meilleur film musical: *The Jolson Story*. Pour la plus belle photographie en blanc et noir: *Anna and the King of Siam*; photographie en couleurs: *The Yearling*. Prix de dessins animés: *The Cat Concerto*. Scénario le plus original: *The Seventh Veil*, film britannique. Prix des jeunes artistes: Claude Jarman dans *The Yearling*.

## NOUVEAU ROBINET

Un nouveau robinet qui ne dégotte pas et dont la rondelle peut être remplacée sans avoir à fermer la conduite d'eau, vient de faire son apparition en Grande-Bretagne. Composé que de six pièces seulement, il est basé sur un nouveau principe résultant des améliorations réalisées pendant la guerre dans l'appareillage hydraulique des avions. Deux rondelles, d'une nouvelle matière élastique synthétique, remplacent la rondelle ordinaire. Le scellement est effectué par la pression de l'eau. Après quarante années d'usage, le robinet est comme neuf.

## LE PRINTEMPS DANS LES MUSEES . . .

[ Suite de la page 4 ]

les peintres de la réalité se sont perpétués à travers le siècle de Boucher.

David précéda Gros, peintre de l'épopée impériale, puis vint Géricault avec le *Radeau de la Méduse* et le *Derby d'Epsom*.

Face à Ingres, son ennemi Delacroix fêta l'avènement du romantisme. Les *femmes d'Alger* furent confrontées avec *l'Odalisque*, deux peintres, deux styles. Vinrent ensuite Corot, puis Théodore Rousseau et les paysagistes de Fontainebleau.

L'autre courant de la peinture française, le cycle gracieux, "offrirait parallèlement, dit André Chamson, l'enchantement aimable de fresques du XVème siècle, d'oeuvres de l'Ecole de Fontainebleau, des nymphes de Le Sueur, de certains Le Brun, pour s'épanouir avec les maîtres du XVIIIème siècle, de Watteau à Fragonard."

Des primitifs à *l'Embarquement pour Cythère*, et de David aux *Demoiselles du bord de la Seine*, peintres de la réalité et peintres galants, l'exposition du Petit-Palais montra donc toutes les tendances de la peinture française, ses ressources infinies et ses rebondissements surprenants.

La Ville de Paris a évacué, en 1939, les trésors de ses églises. Parmi les oeuvres mises à l'abri: vitraux, statues et peintures, les tableaux ont eu un sort particulier car on a profité du fait qu'ils étaient groupés et à portée pour les étudier, un à un, les nettoyer, les restaurer.

Avec des Primitifs français du XIVème et du XVème siècles, les noms les plus grands et les plus variés de la peinture se retrouvent dans cette exposition, parmi des oeuvres en nombre pourtant très limité: Breughel, le Tintoret, avec un très beau tableau, le type des tableaux méconnus, *l'Adoration des*

*Bergers*, le Pérugin, le Guerchin. Un *Repas d'Emmaüs*, qui, aux XVIIème et XVIIIème siècles, appartient aux collections impériales autrichiennes et qui a été gravé deux fois à Vienne comme oeuvre du Titien; nombre d'autres toiles italiennes. L'Ecole Française réunissait les noms de Louis Le Nain, avec une *Nativité de la Vierge*, de Philippe de Champaigne, de Le Brun, de Restout, de Sébastien Bourdon, de Carle Van Loo.

Plusieurs de ces tableaux sont liés à des personnages ou à des événements parisiens. Sainte Geneviève, patronne de Paris, était représentée plusieurs fois. Deux toiles des plus curieuses, l'une de Largillière et l'autre de de Troy, montraient des échevins parisiens rendant hommage à la Sainte. Louis XIII présentant le modèle de deux églises parisiennes, Anne d'Autriche, Henriette d'Angleterre, Henriette de France, Saint Vincent de Paul se retrouvèrent sur plusieurs tableaux. Enfin des toiles dues aux pinceaux de Coypel, de Vouet, de La Hyre, à qui elles avaient été commandées par les Orfèvres parisiens, figurèrent à l'exposition. Ces peintures rappellent les antiques usages des corporations, qui fêtaient le premier mai en élisant des "Princes" et qui avaient coutume d'offrir à Notre-Dame un "Mai" sous la forme d'un tabernacle ou d'un tableau.

Il y a bien loin de la Corée aux Eglises parisiennes. Les efforts accomplis par les Musées Municipaux ont fourni les preuves de leur vitalité et de la permanence des ressources artistiques de la France.

YVON BIZARDEL,

Directeur des Beaux-Arts,  
Musées et Bibliothèques,  
de la Ville de Paris.

## POUR EMBELLIR LA VIE DES JEUNES

[ Suite de la page 6 ]

de tous les milieux, de toutes les nationalités, se sont inscrits au Secrétariat de l'Association durant la saison 1946-47. Ce qui veut dire qu'au delà de 15,000 enfants, jeunes filles ou jeunes gens, aux heures de détente et de loisirs, ont tout naturellement cherché leur joie ou leur repos, en même temps que leur avancement culturel et leur protection morale, dans la compagnie des grands maîtres et des grands amis que sont les arts.

Parce que l'Association leur a distribué, à titre gracieux ou à prix de faveur, 53,465 billets depuis septembre dernier, ces jeunes ont pu assister aux concerts symphoniques, au théâtre, à l'opéra, à l'opérette, aux ballets, etc. Ils ont pu entendre en récital les artistes canadiens ou étrangers les plus réputés, suivre les récitals-causeries organisés spécialement pour eux et s'initier ainsi aux beaux secrets du piano, du violon, du violoncelle, de la harpe, de l'orgue, etc. Ils ont pu s'inscrire aux cours d'initiation à l'art oratoire, au dessin, à l'histoire de l'art, etc., cours préparés à leur intention. Grâce aux laissez-passer et aux visites organisées, ils ont pu assister à la plupart des conférences, aux programmes radiophoniques les plus intéressants, faire le tour des musées, suivre avec intérêt et profit les expositions de livres, de peinture, de sculpture, d'artisanat, pénétrer dans les ateliers d'artistes et voir à l'oeuvre nos céramistes, nos peintres, nos sculpteurs, nos artisans et nos créateurs de beauté. Ils ont obtenu chez les libraires, chez les marchands de musique, de tableaux, d'objets d'art, etc., des escomptes substantiels et en maintes occasions, sur

présentation de leur carte de membre, ils ont bénéficié d'intéressantes faveurs.

Les parents, les éducateurs, tous ceux qui s'intéressent à l'avenir et à la formation des jeunes, tous ceux qui comprennent l'importance du rôle que joue la diffusion des arts dans l'ascension d'un peuple, tous ceux qui ont suivi la naissance, le développement et l'épanouissement de l'oeuvre des Amis de l'Art, sont unanimes à louer l'harmonieuse répercussion qu'a eue cette Association au sein de notre jeunesse.

C'est pour continuer son oeuvre, en prolonger les racines et en multiplier les ramifications, c'est pour lui permettre de servir plus largement et plus profondément la cause de la joie et de la culture artistiques des jeunes canadiens, que l'Association les Amis de l'Art organise sa deuxième campagne de souscription. Elle aura lieu du 1er au 10 mai et la devise choisie pour cette occasion est: EMBELLISSONS LA VIE DES JEUNES.

Nul parmi nous ne refusera, nous l'espérons, d'associer son coeur à cette magnifique entreprise et d'offrir son obole pour en assurer la permanence. Notre jeunesse a besoin de nous pour embellir sa vie, elle a besoin de notre compréhension, de notre amour et de notre aide pour s'élever au-dessus du matérialisme quotidien et participer aux plus belles joies de l'âme et de l'esprit.

Que répondrons-nous à son désir et à son espérance?

NON ou OUI. La question est posée. C'est à nous de décider.

CÉCILE CHABOT



Aidez à fournir un sang frais à vos muscles épuisés!

• Quand les muscles des bras vous font crier de douleur à la suite d'un exercice physique trop violent, faites quelque chose! Ces muscles fatigués ont besoin d'être alimentés par un afflux de sang frais, car l'énergie consommée à cause de cet exercice inaccoutumé les a épuisés. En frictionnant ces muscles endoloris avec la fameuse Absorbine Jr., vous activez la circulation locale et leur apportez la nourriture requise. Par ailleurs, le sang frais chasse les acides de fatigue. Procurez-vous dès aujourd'hui de l'Absorbine Jr.—ce produit réputé fait de rares herbes médicinales et autres ingrédients choisis scientifiquement—et aidez vos muscles à retrouver leur souplesse. Vous vous sentirez bientôt soulagé. \$1.25 la bouteille, aux pharmacies.

W. F. Young Inc.,  
Lyman House, Montréal

-ah! mon Absorbine Jr

### AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

## Le Samedi

### coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.**  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

## LE SECRET DE LA GEMMI

[ Suite de la page 10 ]

— Ah! Il y a donc une histoire?... Je m'en doutais. »

Elle sourit.

« Avec les vieilles femmes, dit-elle, on est toujours exposé à ce danger-là. »

« Pourtant, reprit-elle, ces détails ne sont pas absolument inutiles : ils vous expliquent pourquoi j'étais la plus sauvage des petites filles de mon âge.

« J'avais alors une douzaine d'années. Quand j'étais aux bains de Louèche, je fuyais, le plus que je pouvais, la société des grandes personnes et même celle des enfants, car je ne savais pas jouer. J'errais toute seule dans la montagne, avec mon herbier suspendu à mon cou par un ruban. A dix ans, j'avais grimpé aux Echelles. Oui, monsieur, aux huit Echelles. Je m'y sentais aussi à l'aise que sur le quai de la Veveyse. J'y allais presque chaque jour et je faisais halte dans un endroit qui me plaisait fort. Vous l'avez peut-être remarqué. Il y a là une petite clairière qui s'ouvre au tournant du chemin, orientée vers la cavité intérieure de la montagne.

« Au commencement de la saison, on y trouve quelques edelweiss, les premiers que l'on rencontre dans cette région. De plus, il y avait là — je ne sais s'il y est encore — un petit sapin. Oh! bien chétif et bien rabougri, mais il m'intéressait plus que ses frères, les géants de la vallée. Il osait vivre là-haut; il se tenait comme la sentinelle perdue de la vie forestière au seuil d'un monde de neige et de pierres. Bien entendu, je ne me disais pas cela, pauvre petite fille que j'étais, comme je vous le dis ici, mais je le sentais confusément. Le premier edelweiss, le dernier sapin! C'étais assez pour faire de ce lieu-là un lieu privilégié, n'est-ce pas ?

« Il y avait encore autre chose : une sorte de petite caverne naturelle dans le rocher, une cachette à ma taille. Je m'y blottissais; j'y restais pendant des heures, invisible à ceux qui descendaient ou qui montaient. J'entendais quelques-unes de leurs paroles, lorsqu'ils passaient près de moi, et je forgeais sur eux toutes sortes de romans. Lorsque la montagne était silencieuse et solitaire, j'avais d'autres imaginations. J'étais un chasseur à l'affût, un mohican dans sa tanière, un anachorète dans son habitacle. Ou bien encore, dans un engourdissement délicieux, je me laissais bercer par les mille bruits de l'eau, du vent et du feuillage qui se confondaient en une rumeur indistincte et mystérieuse.

« Un jour — j'étais dans son antre depuis le matin — mon oncle et ma tante, étant allés voir des amis à Zermatt, m'avaient confiée aux soins d'une dame qui ne s'inquiétait de moi en aucune façon. J'avais emporté mon déjeuner là-haut. C'était le 15 août et le carillon de la fête montait jusqu'à moi dans ma retraite. Il avait plu dans la matinée et le temps restait menaçant. Le chemin était détrempé. Aussi les voyageurs étaient-ils peu nombreux. J'en comptai trois seulement, en une heure. Il y avait longtemps déjà que personne n'avait passé lorsque j'entendis, de nouveau, un bruit de voix au-dessus de ma tête : une voix d'homme et une voix de femme. Ils descendaient lentement, d'un pas lourd et fatigué, heurtant les cailloux du bout de leurs piques. Bientôt je distinguai quelques mots allemands. La voix de l'homme était sourde, brève, guturale; celle de la femme haute, chantante et comme plaintive. Leurs pas et leurs voix s'éloignaient et se rapprochaient suivant les sinuosités du chemin. Une pierre que leurs pieds avaient mise en mouvement roula jusqu'à l'endroit où j'étais

blottie et s'arrêta près de moi. Enfin ils arrivèrent près du petit sapin et, là, s'arrêtèrent, pour souffler peut-être. Ils n'étaient pas à plus d'un mètre de moi, mais ils ne pouvaient me voir. Tout à coup la dame s'écria :

« Un edelweiss ! »

« C'était le seul qui restât dans la petite clairière. Les passants avaient cueilli tous les autres. Celui-là demeurait, parce qu'il était tout près, tout près de l'abîme.

« Après un moment, elle dit :

« Il faut que je l'aie. »

« L'homme n'offrit pas d'aller le cueillir, mais il dit froidement :

« Prends garde! c'est dangereux. »

« Ce mot parut la stimuler.

« Elle s'avavançait peu à peu, comme fascinée par la blanche fleur qui s'allongeait innocemment, flottait presque au-dessus du vide.

« Maintenant je les voyais, mais, comme ils me tournaient le dos, ils continuaient à ignorer ma présence.

« Si tu me donnes la main, dit-elle, il n'y a aucun danger. »

« Elle s'agenouilla, étendit une main vers l'edelweiss, l'autre vers son compagnon. Il se pencha vers elle. Alors, je vis une chose extraordinaire. Au lieu de prendre la main qu'elle lui tendait, il lui toucha brusquement l'épaule, et, perdant l'équilibre, elle glissa dans l'espace. Cela ne dura pas une demi-seconde. En tombant, la femme se retourna et je vis ses yeux dilatés d'horreur. Sa bouche s'ouvrait pour crier, mais ne cria pas. Je n'entendis même pas le son lointain de sa chute qui se perdit dans le bruit du torrent.

« L'homme avait reculé vivement. A ce moment, rien ne lui était plus facile que de m'apercevoir; mais il ne voyait rien. Sa face était blême, convulsée, affreuse à voir. Il s'arrêta près du sapin et j'entendis sa respiration violente comme un râle. Deux minutes s'écoulèrent. De nouveau quelqu'un descendait la montagne. C'était un paysan avec une vache. L'homme courut vers lui en criant, d'une voix étranglée :

« Ma femme! Elle est tombée!

— Où ?

— Là! En voulant cueillir un edelweiss... Où trouverai-je du secours ?

— Aux Bains. Venez avec moi. »

« Ils descendirent en hâte et je me retrouvai seule.

« Au bout d'un certain temps, je me risquai hors de ma cachette, où je m'étais tenue jusque-là raidie et glacée par l'émotion. La pique de la malheureuse femme gisait encore là. Au bord, une poignée d'herbes arrachée et l'edelweiss que sa main avait effleuré. Je le cueillis et l'emportai avec moi.

« Je trouvai tout le village en rumeur. On ne parlait que de l'accident : chacun le racontait à sa manière et pas une n'était la vraie. Tous les guides étaient partis pour fouiller le précipice avec le pauvre mari dont la douleur, disaient ces dames, était déchirante à voir. Vers minuit, une lugubre procession rentra au village, à la lueur des torches. Elle rapportait un corps défiguré. Derrière, un homme marchait, sanglotant et se tordant les mains. Il était parti le lendemain soir, emmenant les restes de sa femme, lorsque mon oncle et ma tante revinrent de Zermatt.

— Et, demandai-je, vous n'avez rien dit ?

— Non. D'abord on ne m'aurait pas crue. On aurait dit que j'étais folle ou méchante. Et puis, qu'avais-je vu au juste? Étais-je sûre d'avoir assisté à un crime ?

— Au fait, dis-je, ce n'était peut-être qu'un accident.

— Attendez!



## 5 fois 5 peuvent faire 72...

Erreur! direz-vous. Que non, car selon notre manière de calculer, la somme de cinq dollars, en douze mois, représente bien soixante-seize numéros de magazine à votre crédit. Mieux encore, si l'on poussait plus loin ce petit jeu d'arithmétique, l'on pourrait ajouter que la somme de cinq dollars pour

UN ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES :

## LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

représente soixante-seize romans complets, douze récits policiers ou nouvelles sentimentales, plusieurs centaines d'articles de tous genres, de nombreuses chroniques instructives et variées, sans faire mention de plusieurs romans-feuilletons. Le tout présenté de façon fort attrayante dans une tenue typographique qui ne le cède en rien aux meilleures publications du genre en Amérique.

## COUPON D'ABONNEMENT AUX 3 MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT : — Veuillez indiquer s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

« Crime ou accident, la scène de la Gemmi avait ébranlé mes nerfs à ce point que, pendant longtemps, j'en rêvai toutes les nuits. Ma santé s'en ressentit, durant cet âge de croissance où j'entraîs, et c'est sans doute à cet événement que je dois les nombreuses crises qui ont troublé quelques années de ma vie, en même temps qu'un redoublement de tristesse et d'insociabilité. Je n'en parlais jamais à personne, mais j'agitais le problème dans ma pensée jusqu'à la fatigue, jusqu'à l'épuisement. De temps à autre, je considérais longuement l'edelweiss, cueilli au bord de l'abîme et qui avait été un témoin, presque un acteur de l'horrible drame. Je le gardais entre deux feuillets d'un livre intitulé *Les Crimes inconnus*, que m'avait donné une bonne de mon oncle, au moment où elle quittait la maison. C'était un récit, en style sensationnel, de tous les forfaits fameux dont les auteurs n'ont jamais été découverts.

« Peu à peu, cependant, d'autres préoccupations entrèrent dans ma vie et firent passer celle-là au second plan. A dix-neuf ans, je songeais au mariage comme à la porte par où je sortirais... j'allais dire de mon enfer... mettons, si vous voulez, de mon purgatoire. Ma tante ne s'améliorait pas en vieillissant. Quant à mon oncle, en voyant approcher ma majorité, il éprouvait un certain malaise à l'idée d'avoir à rendre ses comptes de tutelle: ce que j'ai très bien compris plus tard. Tous deux désiraient se débarrasser de moi le plus tôt possible, mais par un mariage qui ne troublerait en rien les arrangements financiers pris avec ma fortune personnelle.

J'avais rencontré plusieurs fois, à Morges, chez une amie, un jeune artiste français qui me plaisait beaucoup; mais il était extrêmement timide et défiant de lui-même à l'excès. Je ne savais même pas s'il avait fait attention à moi. Ma tante avait eu vent, je ne sais comment, de cette inclination si vague, et mon oncle, très alarmé, se mit, avec une activité fiévreuse, à me chercher un mari de mon goût. Il crut l'avoir trouvé dans un homme avec qui il avait des intérêts communs et qui devait souhaiter le maintien des placements en question.

« Un beau jour, ma tante me dit: « Nous attendons aujourd'hui la visite d'un monsieur de Stuttgart, qui est le correspondant de ton oncle. Il s'appelle M. Schwarzmann. Il est bien à désirer, ma chère enfant, que tu lui plaises et qu'il te plaise lui-même.

— Il me déplaît déjà.  
— Quelle absurdité! Tu ne le connais pas encore. Ce serait pour toi un mari excellent. Il n'a guère plus de quarante ans, il est veuf.

— Oh! je ne veux pas d'un veuf!  
— Tu as tort... Un veuf sans enfants est un trésor, surtout quand sa première femme — comme c'est, paraît-il, le cas de M. Schwarzmann — lui a légué une belle fortune. Un veuf, d'ailleurs, ne se monte pas la tête pour une jeune fille, il connaît trop la vie pour se faire des illusions sur le mariage. Avec lui on n'a pas à redouter ces désappointements amers qui suivent inévitablement les grands entraînements du cœur.

— Moi, dis-je, je veux justement un homme qui se monte la tête pour moi, qui ne connaisse pas la vie et qui l'apprenne avec moi au lieu de me l'enseigner comme on enseigne la géographie et l'algèbre.

— Tout cela n'a pas le sens commun, fit ma tante aigrement. Je te préviens que ton oncle est bien décidé à ne pas te laisser repousser un pareil parti.

« Au moment où M. Schwarzmann fit son entrée dans le salon, je reconnus l'homme de la Gemmi. Un peu plus gros; quelques poils gris dans sa barbe; en somme pas changé du tout. Je ne sais comment je parvins à ne pas

crier, à ne pas m'évanouir. Je devais avoir, comme on dit, l'air drôle; mais on mit cela sur le compte de cette pudique stupidité qui accompagne les entrevues matrimoniales.

« Pendant le dîner, qui me parut mortellement long, toutes les circonstances de l'événement, que je commençais à oublier, me revinrent à l'esprit avec une précision terrible, comme si je m'étais encore trouvée derrière le petit sapin.

« Je croyais encore entendre son râle haletant. Et l'homme qui était là, devant moi, de l'autre côté de cette table, avec les mêmes traits, était si différent! En le voyant, en l'écoutant, tout le monde aurait dit: « Oh! le brave homme! » Un peu banal, un peu terre à terre, un peu et même très bourgeois, mais si brave homme! Jusqu'à cet accent allemand, si bonasse, si pâteux, si rassurant!

« Après le dîner, mon oncle se rappela qu'il avait des lettres à écrire, et ma tante qu'elle n'avait pas encore arrosé ses plantes grasses. Ils prièrent le bon M. Schwarzmann de les excuser un moment et le bon M. Schwarzmann les excusa. De sorte que je restai seule avec lui. En dedans tout mon être se soulevait, mais j'étais calme.

« Du reste, il n'avait rien d'effrayant: il avait l'air bête, oui, suprêmement bête et embarrassé! Evidemment, il ne savait par où commencer. Il finit par me dire d'un ton d'écolier qui récite un compliment:

« Permettez-moi, mademoiselle, de profiter de ces quelques instants de tête-à-tête pour aborder sans détour une question qui me tient au cœur et où vous vous êtes intéressée. Je suis franc et je vais droit au but. A mon âge on ne prend pas le plus long pour aller vers le bonheur. »

« Il s'arrêta un moment pour observer l'effet de cette phrase dont il était fort satisfait. Il reprit, un peu déconcerté par mon immobilité:

« On m'avait dit beaucoup de bien de vous, mais je vois qu'on était resté en dessous de la vérité. Monsieur votre oncle est favorable à mes intentions, et vous me rendriez le plus heureux des hommes s'il vous plaisait d'agréer ma recherche. »

« Tout cela était fort convenable pour l'époque. C'est bien en ces termes-là qu'un veuf de quarante-cinq ans devait demander la main d'une jeune fille de dix-huit.

« Il attendait, anxieux, ma réponse.  
« Monsieur, lui dis-je, je ne demande pas mieux. »

« Sa figure s'éclaira.  
« Ah! voilà une bonne parole.

— Mais je mets à mon consentement une condition.

— Si la chose est en mon pouvoir, dit-il, de nouveau inquiet... Peut-être ne voulez-vous pas vivre en Allemagne... Je conçois que l'idée de quitter votre tante... »

« Je l'interrompis.

« Ce n'est pas cela. Il s'agit de savoir où nous irons pour notre voyage de noces. »

« Nouvelle détente et explosion de sourires. Cet enfantillage le charmait.

« Mais comment donc!... Vous n'avez qu'à parler... Est-ce de l'Italie que vous rêvez? C'est la terre classique des arts... Il y a aussi l'Espagne, les mantilles, les castagnettes... »

— Oh! non. C'est bien plus simple que cela. Je veux aller en Suisse.

— Parfait! Parfait! J'adore la Suisse.  
— Nous irons dans l'Oberland bernois.

— Sans doute!  
— Nous traverserons la Gemmi. »

« A ce nom, il parut interdit. Je continuai:

« Dans la descente sur Louèche, il y a un endroit où nous nous arrêterons. C'est une petite clairière, près du som-

met. On y voit un sapin. On y voit aussi des edelweiss. »

« M. Schwarzmann avait pâli; un battement nerveux agitait ses paupières. Je repris:

« J'aime beaucoup les edelweiss et je veux en cueillir un là avec vous. Ils croissent tout au bord; mais — ajoutai-je en me servant des paroles mêmes de la morte et dans la langue qu'elle parlait — si vous me donnez la main, il n'y aura pas de danger. »

« M. Schwarzmann était livide.

« Le 15 août 18... à trois heures, lui dis-je, j'ai cueilli le dernier qui restait à cette place. Quelques instants auparavant, une autre personne avait voulu le prendre, mais l'avait manqué par suite d'une circonstance... très curieuse... que je puis vous raconter.

— Vous étiez-là? bégaya-t-il d'une voix à peine distince.

— J'y étais... Je vais vous chercher cette fleur. Vous serez bien aise de la revoir... de la voir, veux-je dire. Je la garde dans un volume qui a pour titre: *Les Crimes inconnus*, un volume très intéressant auquel on pourrait ajouter bien des chapitres. »

« Je lui tournai le dos et sortis du salon. Quand je revins, une minute plus tard, le livre à la main, il avait quitté la chambre et la maison.

« Mon oncle et ma tante, qui étaient aux aguets, furent vite au courant de cette fuite.

« Ils me questionnèrent avec courroux:

« Qu'est-ce que tu as pu dire à M. Schwarzmann, qu'il est parti si brusquement? »

— Nous causions de choses indifférentes, des beautés de la nature, de voyages, de fleurs... J'étais allée chercher un edelweiss pour le lui montrer. Quand je suis revenue, il était parti.

— Il va revenir, dit ma tante.

« Il ne revint jamais. J'ignore comment il a expliqué sa conduite à mon oncle. Mais, depuis ce jour-là, je ne doute plus. Et — savez-vous? — je crains qu'il n'y ait, à travers le monde, beaucoup de criminels impunis, qui meurent dans leur lit entourés du respect universel et vont ensuite reposer à l'ombre d'une épitaphe louangeuse, comme il dut arriver à M. Schwarzmann — à celui, du moins, que j'ai appelé ainsi, car ce n'est pas son vrai nom, bien entendu.

— Me permettez-vous de vous demander, madame, si vous vous êtes mariée comme vous le souhaitiez? »

— Oui, j'ai épousé l'artiste que j'aimais. »

Elle me dit son nom et je me rappelai que ce nom-là était connu, presque célèbre, dans mon enfance.

« Mon mari, dit-elle, a eu des succès aux expositions; il est allé jusqu'à la première médaille. S'il avait vécu, il serait entré à l'Institut. J'ai eu deux enfants — ici sa voix nette et incisive faiblit tout à coup — et puis j'ai tout perdu. Je reste seule. Comme j'étais une petite sauvage, il y a soixante ans, je suis aujourd'hui une vieille sauvage. Mais j'ai eu ma part de bonheur, si courte qu'elle ait été, et j'ai à remercier Dieu de n'avoir pas permis que je fusse la femme d'un assassin.

« Vous êtes peut-être un peu étonné que je vous aie confié cette histoire, à vous qui m'êtes inconnu? Mais on m'a dit que vous étiez écrivain. Les écrivains ne sont pas toujours très discrets. Eh bien! si la fantaisie vous en prend, vous raconterez un jour l'aventure au public... Elle en vaut la peine et pourra faire réfléchir quelques lecteurs. Moi, j'ai fini ma cure et je pars demain. Je n'ose pas vous dire au revoir: c'est une formule qui n'est plus à mon usage. »

Elle me tendit la main, jeta un dernier regard à la Gemmi et rentra à l'hôtel. Je ne l'ai jamais revue.

AUGUSTIN FILON



1947  
5 6 7 1 2 3 4  
12 13 14 15 16 17 18  
19 20 21 22 23 24 25  
26 27 28 29 30 31

**Les JOURS "PERDUS" peuvent être des JOURS RETROUVÉS**

**MIDOL**

Soulage les **DOULEURS MENSTRUELLES** fonctionnelles

**CRAMPES • MAL DE TÊTE • CAFARD**

"Je vous ai dit que Midol vous aiderait"

**MIDOL** SOULAGE LES CRAMPES  
CALME LE MAL DE TÊTE  
CHASSE LE CAFARD

**NE SOUFFREZ PLUS DE LÈVRES GERÇÉES**



Le nouveau **LYPSYL** adoucissant soulage vite l'irritation



Une application de Lypsyl sur vos lèvres sèches, gerçées, soulage rapidement. Lypsyl contient de l'émollient Pommade de Benjoin. Seulement 25c aux comptoirs de pharmacie.

**LYPSYL**

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

## L'HOMME TRAQUÉ

[ Suite de la page 23 ]

ver, prépare une mise en scène, devant Ormoy terrifié, et laisse le tout.

— Qui vous a conté tout cela ? s'exclama Ladon.

— Qui ? Personne... C'est une théorie personnelle. Mais laissez-moi continuer... Les deux hommes sortent par une porte dérobée — vous l'avez reconnu vous-même que ce ne pouvait être qu'un homme au courant des habitudes de la maison qui avait agi — et... tombent sur Edgar Drieux qui attendait Pranès, dans la cour.

Ici, Jack fit une pause pour allumer une cigarette.

— La suite, je la tiens de ce malheureux innocent...

— Innocent ? Ha ! ha !... La belle histoire inventée de toutes pièces !

Desly ne releva pas l'apostrophe.

— Oui, je sais... C'est parce qu'on avait vu Drieux rôder autour de la maison qu'on en avait conclu qu'il attendait le départ de M. Ormoy pour s'introduire et tuer... C'est là que commencèrent vos erreurs, Ladon.

« En un éclair, Gratien se rend compte de la situation. Si Drieux, lassé d'attendre, pénètre à son tour dans le bureau, il va trouver le cadavre, alerter la police, donner des précisions... Il faut l'éloigner à tout prix... »

Jack se tourna vers Drieux qui écoutait, les nerfs tendus.

— Que vous ont-ils dit exactement ? L'homme tressaillit, des larmes apparurent dans ses yeux. Il bégaya :

— Que... que Pranès n'était pas libre... Qu'ils lui avaient demandé un petit travail... Et ils m'offrirent de m'emmener dans la voiture de M. Gratien pour me déposer chez moi...

Le malheureux avait un profond accent de vérité qui remua secrètement Arthème Ladon, sans que le policier voulût se l'avouer.

Jack reprit avec beaucoup d'aisance : — Le plan infernal de Gratien était celui-ci. Faire deux coups de la même pierre. Trois coups, même... Et d'avantage, si possible !... On entraîna Drieux jusqu'à Drancy pour lui offrir quelque chose. Ravi de cette marque d'amitié, l'employé qui voyait déjà la possibilité d'une augmentation d'appointements... Bref, quel serait l'homme assez fou pour refuser une amabilité de la part de son patron en compagnie d'un ami ? Une fois aux Iris, le pauvre Edgar Drieux s'endormit sous l'effet d'un narcotique versé dans son verre.

Ladon se leva brusquement. Il se demandait si tout ceci ne cachait pas un piège. Il songea aux policiers qui attendaient toujours son signal au dehors et voulut abrégier les choses :

— C'est très joli, grogna-t-il, mais je ne puis en écouter davantage. J'emmène Drieux... Et vous me ferez le plaisir de l'accompagner...

— Mais voyons, Ladon...

— Si vous résistez, je siffie !... J'ai des hommes aux environs !

Jack ouvrit la fenêtre, et invita Ladon à s'approcher :

— Parfait !... dit-il. Mais tout le ridicule en sera pour vous !...

Le policier grommela entre ses dents et accepta de se rasseoir.

— A la bonne heure !... murmura Jack. Il sera toujours temps d'agir une fois ma narration terminée. Je vous assure, Ladon, que vous ne regretterez pas d'avoir patienté... Au lieu de prendre la direction de la Sûreté, vous filerez sur la route de Drancy avec vos collaborateurs... On vous attend là-bas...

### X — LE MYSTÈRE ENFIN ELUCIDÉ

JE DISAIS DONC, continua Jack, que Drieux allait être séquestré. Au fait, vous n'oublierez pas d'arrêter également le jardinier, complice incontestable. L'emprisonnement de Drieux dura quelques mois... Il fallait : 1° laisser subsister l'impression qu'il était

bien l'assassin et avait disparu ; 2° donner à ses cheveux et à sa barbe le temps de pousser pour le rendre méconnaissable...

— Et le relâcher ensuite ? hasarda le policier.

— Non... Et le jeter dans l'Oise, avec des pierres aux chevilles !

— Hein ?... Qu'est-ce que cette invention ?

— Le jour de la reconstitution, spécifia calmement Jack je vous indiquerai l'endroit exact... Oh ! Drieux m'a tout raconté...

— Et... qui l'a sauvé ?... Vous, Desly ?

— Moi ? Non, fit Jack, imperturbable, cette nuit-là j'étais au théâtre... Mais ceci dit, venons-en aux circonstances dans lesquelles Drieux devait tomber entre vos mains...

« Voici donc que le malheureux, par un enchaînement de faits que nous appellerons le Destin, errant dans les rues de Paris... Un passant l'emmena à la Salpêtrière... Drieux en ressort, erre au hasard, et finalement aboutit à l'infirmerie du Dépôt... »

« On vous envoie une dénonciation anonyme qui vous aiguille vers l'identité de l'amnésique... Les deux vrais coupables, après avoir vu la photo de leur prisonnier, et sans chercher à comprendre comment il a échappé à la noyade, ont décidé de profiter de ce nouvel état de choses pour se débarrasser — définitivement, ils l'espèrent — de cet encombrant personnage, en vous le lançant à travers les jambes !... »

Ladon regardait fixement Desly.

— Mettons, dit le jeune homme, en secouant la cendre de sa cigarette, que j'aie appris tout cela en questionnant une table tournante !

— Vous ne m'ôtez pas de l'idée que vous avez joué un rôle, vous aussi, là-dedans !...

— Ma modestie bien connue, articula Jack avec le flegme qu'il montrait depuis le début, m'interdit de m'étendre sur ce sujet.

Edgar Drieux dévisageait, lui aussi, le jeune homme, mais c'était avec une expression profondément émue de reconnaissance.

— J'admets, dit Desly, qu'il y a eu des petites choses auxquelles je n'ai pas été tout à fait étranger, mais ne perdez pas votre temps à ces bagatelles... Revenons-en à M. Gratien...

« C'est lui qui a assassiné André Ormoy... »

— Ah ! celle-là, je ne l'accepte pas ! gronda Ladon. Vous exagérez !...

— Moi ? Pas le moins du monde... Il vous suffira de rechercher l'emploi exact du temps de cet homme durant la soirée et la nuit de ce deuxième crime... Du reste, vous n'aurez pas à vous donner cette peine, je l'ai là, dans un petit rapport...

Jack fouilla dans un tiroir et tendit quelques feuilles dactylographiées, contenant le récit qu'il était occupé à exposer.

— Je m'étais mis en tête de prouver l'innocence de Drieux, souligna-t-il d'un ton fort aimable. Vous saurez donc que Gratien était rentré en même temps qu'Ormoy et avait calqué ses pas sur ceux de son complice, de telle manière que la concierge ne devina guère qu'il y avait deux hommes qui passaient...

— Ainsi donc, d'après vous, Ormoy savait que...

— Qu'on allait l'assassiner ? Si le sujet n'était pas aussi macabre, je dirais, mon cher Ladon, que vous plaisantez... Non, Ormoy ne se doutait guère du sort qui l'attendait... Mais je pense que ce devait être une habitude chez les deux personnages d'agir ainsi, car Gratien venait plus souvent qu'on ne le croit chez l'autre...

« Une fois là-haut, les deux complices auront eu une vive discussion. Ceci, je me dois de l'ajouter, est pure hypothèse, mais d'après ce que je connais de Gratien, cela ne m'étonnerait nullement. Ormoy était constamment affolé depuis qu'il savait que Drieux pouvait recouvrer la mémoire un jour ou l'autre et je pense qu'il aura dû réclamer sa part des millions que son complice devait conserver par devers lui... »

— Votre théorie est fragile...

— Non. A mon avis, Gratien devait être le dépositaire de l'argent volé, car c'eût été trop grave que de risquer sa découverte chez Ormoy, par le nouveau caissier, par exemple...

Jack n'ajouta pas qu'il avait eu, depuis, la preuve de ce qu'il avançait et que son assurance provenait de sa trouvaille de la veille, mais il eut un sourire fugitif.

— Peut-être, dit-il, retrouvera-t-on le portefeuille d'André Ormoy, quelque part, là-bas, dans la villa des Iris ?

Jack se leva d'un mouvement élégant et s'inclina.

## ENTRÉE TRIOMPHALE

Le croiseur suédois "Gotland" vient de rentrer dans les eaux glaciales suédoises après une croisière de cinq mois sur les côtes de l'Amérique du Sud et du Nord. Parmi les souvenirs que les 550 marins suédois ont rapportés se trouvent — outre des alligators vivants et des sombreros sud-américains — plusieurs trophées sportifs conquis au Brésil, en Colombie, au Mexique et dans d'autres pays encore. L'équipe de football, qui a à sa tête un des champions de la fameuse équipe de Norrköping, celle dont la tournée en Angleterre l'été dernier a eu tant de succès, a remporté dix victoires dans seize matches. La gymnastique suédoise a aussi été démontrée en plusieurs endroits.

Dans tous les ports où le "Gotland" a fait escale, Casablanca, St. Vincent, Rio de Janeiro, Recife, La Guaria, Willemstad, Carthagène, Vera Cruz, La Nouvelle-Orléans, Port Hamilton et Porto, les Suédois ont été reçus avec une grande hospitalité et le navire de guerre suédois a attiré beaucoup d'attention, a dit le commandant du croiseur, Henning Hammargren, à l'arrivée à Gothembourg. Environ 10.000 personnes ont visité le vaisseau dans les différents ports, guidés par des disques de gramophone spéciaux en anglais, en espagnol et en portugais.

Le "Gotland" a un déplacement d'environ 5.000 tonnes et a été lancé en 1933 aux chantiers de Gotaverken. Il a été construit à l'origine comme un croiseur porte-avions mais a été converti en 1944 en un croiseur contre-avions et muni d'un grand nombre de canons de D.C.A.

— J'en ai terminé... Maintenant, mon cher Ladon, je suis prêt à vous accompagner à Drancy... Edgar Drieux viendra également. N'est-ce pas, mon ami ? ajouta-t-il à l'adresse de ce dernier.

Deux taxis s'arrêtèrent devant le portail de la propriété. Jack sauta légèrement sur le sol et ouvrit. Il avait eu la précaution de ne pas verrouiller la serrure, la nuit précédente.

Le chien était allongé languissamment, le nez sur ses pattes.

— Pauvre vieux, songea Desly, il doit avoir mal au cœur...

Ladon escalada les marches qui menaient à l'entrée et frappa.

— Au nom de la loi, ouvrez !...

Sa voix creuse ne reçut aucune réponse. Après un instant, il tourna le bouton. Les deux hommes étaient toujours allongés sur le sol dans l'état où les avait laissés Jack Desly.

Le regard de M. Gratien s'accrocha à celui d'Edgar Drieux qui s'avavançait. Un frémissement parcourut le misérable. Il venait de comprendre. Il était perdu.

Aidé de ses sous-ordres, Ladon avait détaché les liens.

— Je suis venu, dit-il, vous demander certaines explications sur une déposition extraordinaire qu'a faite Edgar Drieux à votre sujet aussi bien que celui de M. André Ormoy.

Gratien bégaya péniblement quelques mots confus, puis :

— Je ne parlerai qu'en présence d'un avocat...

Arthème Ladon eut un rictus, se tourna vers Jack Desly, fit un signe de tête approbatif, comme pour dire : « Vous aviez raison », et interpella le maître de Jérôme :

— Votre réponse m'oblige à vous inculper...

Le soir même, on perquisitionnait dans la villa.

On retrouva le portefeuille de l'agent de change, Jack avait eu le bon esprit d'y laisser les billets de mille francs, ainsi que différents papiers qui authentifiaient l'objet.

Mais on ne retrouva pas les millions.

Or, le policier ne pouvait concevoir que Jack aurait pu résister à la tentation de s'approprier le contenu de la pochette de cuir s'il l'avait découverte lui-même.

De sorte qu'il ne comprit aucunement où pouvait être passé le produit du vol chez l'agent de change. Pour lui, le gentleman-cambrioleur n'avait pas eu d'occasion d'opérer chez le sieur Gratien avant de le livrer à la justice.

Le coupable fit des aveux complets. Une fois de plus, Ladon put admirer — et s'épouvanter intérieurement — de l'habileté des déductions de Jack Desly.

— Ah ! s'il voulait entrer dans la police, ce garçon-là !...

Mais comme le disait Nan-Dhuoc, c'eût été d'un rapport beaucoup plus maigre. Et c'était lui, le trésorier de l'association...

L'affaire fit grand bruit. Naturellement, la part qu'avait prise le séduisant Jack fut gardée sous silence par le policier et les braves de la presse furent pour Arthème Ladon.

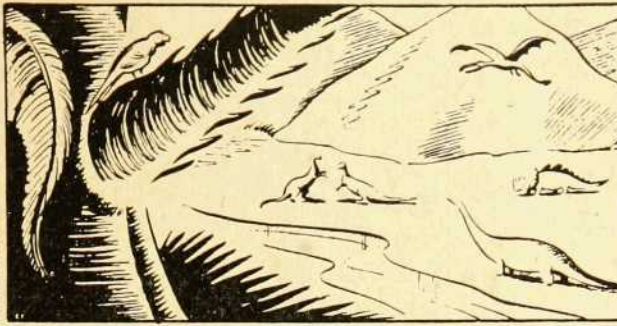
— Les félicitations ne se mangent pas en salade... dit sentencieusement le maître de l'Annamite en achevant d'additionner le total du compte de banque présenté par Nan-Dhuoc.

A propos, Edgar Drieux ne sait pas encore aujourd'hui pourquoi il ne fallait pas révéler les circonstances dans lesquelles il avait été ramené du fond de l'Oise.

— M. Jack Desly doit avoir horreur de la publicité, a-t-il fini par conclure. Et, au fond, c'est assez vrai !...

CLAUDE ASCAIN

# LES ROIS DE L'AIR



Le perroquet, Polly, rapporta des nouvelles de son expédition près des étranges habitants de la planète Mars. Il regarda d'abord chacun de ses compagnons d'un oeil mystérieux. "Je suppose que vous croyiez que les monstres m'avaient avalé," dit-il de sa voix nasillarde. "Heureusement que tu es sauf," dit Calum. "Dis-nous ce que tu as vu!"

— "Je me suis caché dans un arbre et j'ai vu les plus curieux animaux," dit Polly.

"Quelle sorte d'animaux?" demanda le professeur.

"Des animaux de la hauteur des gratte-ciel, des insectes de la grosseur d'éléphants; et d'autres qui paraissent être les grands frères de celui que vous avez vu," dit Polly dans un souffle.

"Y a-t-il des hommes?" demanda Pablo.

"Je n'en ai pas vu, mais il y en a peut-être."

"Polly a découvert un monde de monstres préhistoriques," dit le professeur. "Il nous faut trouver un chemin pour escalader cette falaise et voir par nous-mêmes."

— Avec Pablo en tête, le groupe se dirigea vers les hauteurs de la falaise. Les jumeaux étaient un peu craintifs mais ne le laissaient pas voir au professeur et à Pablo.

"Ces étranges animaux ont-ils des noms?" demanda Flora.

"Oui, répliqua le professeur. "Dinosaur; plesiasaurus; triceratops; gaunodons; et beaucoup d'autres qu'il est inutile de chercher."

"Je me demande s'il y a des écoles là-haut," dit Calum. "Je plains les enfants qui doivent s'y rendre."

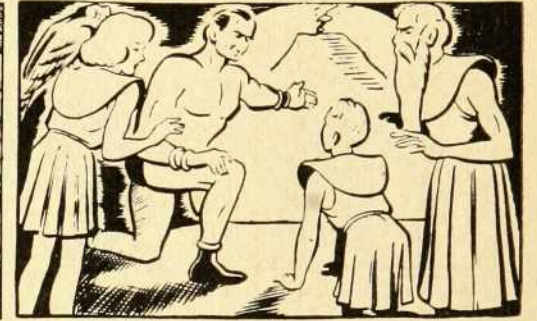
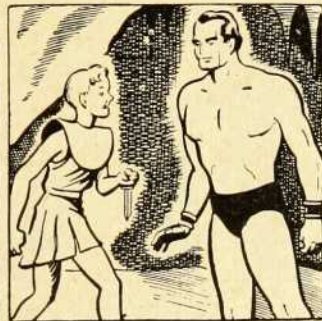
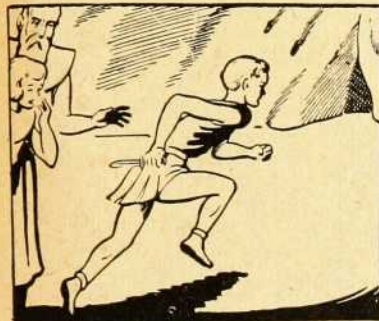
Toute la journée ils cherchèrent le chemin pour atteindre la falaise. Ils

allaient abandonner la partie, lorsque Pablo montra l'ouverture d'une caverne.

Les jumeaux coururent en avant mais Pablo les arrêta. Il leur expliqua le danger qu'il pouvait y avoir à pénétrer là. Les jumeaux regardèrent vers la sombre ouverture. En effet, ce n'était pas très rassurant, un monstre pouvait avoir fait là sa demeure.

"Je vais l'explorer," dit Pablo. "Attendez ici. S'il n'y a pas de danger, je vous appellerai."

Connaissant la force phénoménale de Pablo et son courage, ils comprirent la sagesse de son raisonnement. Pablo se



dirigea vivement vers l'ouverture et disparut. Pendant qu'ils attendaient des cris horribles fendirent l'air.

En entendant ces cris épouvantables le professeur et les jumeaux demeurèrent saisis d'effroi. Les cris paraissaient encore plus terribles par l'écho, qui les répétait à deux reprises dans la caverne. Calum se remit bientôt de ses craintes. Si Pablo était en danger il fallait aller à son secours.

"Reste avec le professeur, Flora, crie-t-il en courant vers la caverne.

"Reviens ici, Calum," dit le professeur.

Mais le garçon courait de plus belle. Il ne réalisait pas qu'il n'était pas armé. Il savait seulement que son grand ami était en danger et qu'il fallait l'aider de quelque manière.

Il avait à peine atteint l'entrée que Pablo parut. "Vous êtes sauf, Pablo," balbutia Calum. "Nous avons entendu ces cris horribles. Nous pensions qu'un monstre vous attaquait."

"Je vois," sourit Pablo. "Et tu venais à mon aide."

"Vous devez penser que je suis fou," dit Calum en rougissant.

Pablo sourit et lui tapa l'épaule de sa main.

"Merci, Calum, tu as de l'étoffe pour faire un bon aventurier."

Flora et le professeur arrivèrent à leur tour. Le professeur pressa la main de Pablo et se tourna calmement vers Calum.

"C'était brave de ta part, Calum," dit-il. "Tu pouvais ainsi sacrifier ta vie. Mais il faut apprendre à obéir. C'est compris?"

Pablo expliqua que les cris qu'ils avaient entendus ne venaient pas de la caverne elle-même mais du haut de la falaise.

"Je n'ai pas exploré entièrement," dit-il. "Je puis voir une lueur de clarté

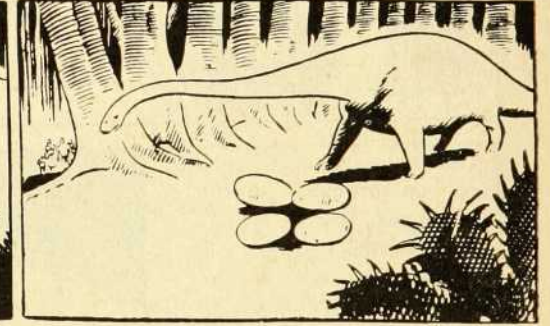
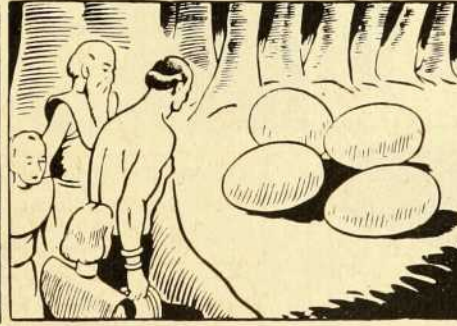
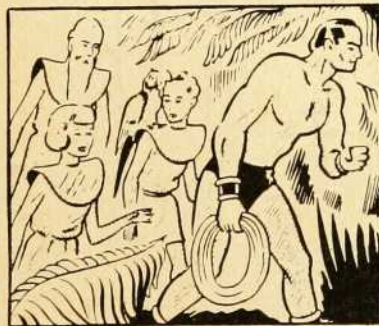
au loin. Je crois qu'elle peut nous conduire en haut de la falaise."

Les aventuriers pénétrèrent dans la caverne et, après avoir marché quelque temps, ils virent le rayon de clarté dont avait parlé Pablo.

"Ne serait-il pas mieux d'avoir une lumière," dit Flora. "Je puis à peine voir où je va."

Elle retint sa respiration et saisit Pablo par le bras. "Quelque chose bouge sous mon pied."

"Seulement un petit lézard inoffensif," dit Pablo. "La caverne en est remplie."



Le rayon de lumière s'élargit petit à petit et bientôt les aventuriers atteignirent la fin de la caverne et là ils posèrent les yeux sur un monde nouveau.

Et voilà les aventuriers rendus tout en haut de la falaise là où vivent les monstres préhistoriques.

S'ils avaient compté trouver ce haut plateau différent de ce qu'était la plaine tout en bas, ils auraient été bien désappointés. Tout semblait être pareil. Les arbres étaient tout aussi hauts. Le silence tout aussi oppressant.

"Attendez ici un moment," murmura Pablo. "Nous ne sommes pas armés. Il

me faut trouver une défense." Laisant là ses compagnons, il grimpa lestement dans un arbre très élevé.

Il prit là de longues lianes et en fit un lasso. Pablo était un expert et pouvait prendre ainsi les animaux les plus puissants.

Il glissa prestement sur le sol et fit un signe à ses compagnons qui sortirent de la caverne et le rejoignirent. Ils marchèrent lentement à travers les arbres et arrivèrent à une clairière sablonneuse.

"Voyez ces pierres de forme étrange," dit Flora en montrant des objets curieux qui se trouvaient dans le sable.

"On dirait des oeufs," dit Calum.

"En effet, ce sont des oeufs," dit le professeur.

Polly s'envola immédiatement et se mit à danser sur les oeufs. Flora regarda le professeur se demandant s'il badinait. Il paraissait sérieux et, pourtant, qui a jamais entendu parler d'oeufs aussi gros qu'une fillette.

"Ce doit être une autruche géante qui a pondu ces oeufs," dit Calum.

"Ils ont été pondus par un broutosaurus, un reptile géant," dit le professeur.


"Regardez," cria Pablo. "En voici justement un."

Les yeux des jumeaux s'agrandirent, lorsqu'ils virent ce monstre de 70 pieds de longueur. Ils croyaient leur dernière heure arrivée. Pablo et le professeur se mirent à rire.

"N'ayez aucune crainte!" dit le professeur. "C'est un végétarien et il est inoffensif."

Lorsque la bête géante les vit, elle s'arrêta un moment, puis s'en retourna. Pendant qu'elle disparaissait à leur vue, ils entendirent des craquements de branches qu'elle brisait sur son passage. Mais un nouveau bruit les cloua sur place. C'était un grognement et il semblait humain.

[ Suite au prochain numéro ]



# NO III

## l'Espion

EPISODE NUMERO DIX-SEPT



C'est un de nos officiers, votre Excellence !

Oui, mais je tiens toujours à le questionner ! Amenez-le-moi !



A l'attention, lieutenant ! Rapportez-vous à cette jeune dame là-bas ! Elle veut vous parler !



Bien, sergent, vous pouvez disposer ! Lieutenant, veuillez m'accompagner dans l'autre pièce ! J'ai à vous parler !



D'où venez-vous ? A quel bataillon appartenez-vous ? Quelles sont vos fonctions, dans le moment ??



J'arrive du nord... d'Oblesk ! Je suis du 55e bataillon, et je suis présentement en congé ! Mais pourquoi toutes ces questions ?



Voyez-vous, il y a tellement d'espions dans les parages ! On n'est jamais assez prudent !



Ces espions se déguisent tantôt en officiers, tantôt en infirmes ! Il y en a un un tout particulièrement qui a toutes les audaces !



Qui est-il ? Il doit être sans doute très intelligent, et rusé !



C'est vous, l'espion No 11 ! Et vous n'êtes pas aussi rusé que vous semblez le croire !

(Suite au prochain numéro)

# RIEN DE SÉRIEUX

— Si je vous confie mon argent, vous me certifiez que je n'aurai pas d'ennui après ?

— Oh ! n'ayez crainte, vous n'en entendrez plus parler.

*Ernestine.* — J'ai l'intention d'aller magasiner, demain. Quel temps fera-t-il ?

*Eusèbe.* — Pluie, brouillard, grêle et nuageux.

*Albert.* — Saviez-vous que j'étais devenu un artiste ?

*Rose.* — Non, tout ce que je savais, c'est que vous jouiez au théâtre !

Une femme cycliste est en instance de divorce :

— Quels sont vos griefs ?

— Les mauvais traitements.

— Il vous bat ?

— Comme un record !

— Le boeuf qui a fourni ce bifteck était une vieille rosse ! De plus, il est carbonisé...

— Je vous en prie, monsieur... Paix à ses cendres !...

Toto s'est montré méchant et sa mère lui en fait le reproche.

— Je raconterai tout à ton père lorsqu'il rentrera, affirme-t-elle.

Toto lève les bras au ciel :

— Ah ! vous êtes bien toutes les mêmes, les femmes : aucune de vous ne sait garder un secret !

Un ami de la maison, s'adressant à la jeune fille de céans, gamine de dix ans, à la mine fûtée, lui demande :

— Eh bien ! que pensez-vous du mariage ? Prendrez-vous un mari ? Resterez-vous fille ?

— Ni l'un, ni l'autre. Moi, je serai veuve !

— Je t'envoie à la foire acheter un veau et tu ramènes un boeuf ?

— Tiens... oui... c'est le veau qu'a vieilli... J'ai dû m'attarder en route.

— Oui, oui, ce n'est pas mal mais vous n'avez pas un nom connu.

— Si vous voulez, je peux signer Chevalier ou Napoléon !

Certaine marquise, amie de Voltaire, lui demanda un jour de faire une épitaphe pour son perroquet, qui venait de mourir.

La dame se moquait évidemment. Voltaire riposta par ce quatrain :

*Passant, ci-gît un perroquet,  
Qui, vivant, eut beaucoup d'adresse.  
Mourant, il légua son caquet  
Par testament à sa maîtresse.*

La gentille Jaja, quatre ans, demande à sa mère :

— Maman, est-ce que tu mourras ?

— Sans doute, ma petite Jaja, je mourrai.

— Et papa ?

— Papa aussi, malheureusement.

— Et mon grand frère Louis ?

— Hélas ! Ton frère Louis mourra comme tout le monde.

Jaja réfléchit un moment. Puis, d'un air calme :

— Alors, vous penserez à me laisser les clés de l'appartement.

De tout temps, on s'est amusé à ce jeu des épitaphes fantaisistes. On connaît celle de Piron composée par lui-même :

*Ci-gît Piron qui ne fut rien,  
Pas même académicien.*

Et celle de Rabelais : *Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres.*

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— T'imagines-tu, maman, que je vais retourner à l'école et dire à mes camarades que le médecin m'a fait prendre de l'huile de ricin ? Non, je vais plutôt leur dire que j'ai été traité à la pénicilline, ça fait plus savant, plus à la mode !

— Mon Président, ne me condamnez pas trop sévèrement.

— Pourquoi cela ? Ce n'est pas votre premier délit ?

— Non, mais c'est sa première plaidoirie.

La belle-mère, au gendre qui part en voyage de nocces :

— Est-ce que je vous accompagne, mes enfants ?

— Mais oui, belle-maman, jusqu'à la gare... c'est vous qui prendrez les billets.

— On peut gagner de l'argent de diverses façons, mais il n'y en a qu'une seule qui soit honnête.

— Laquelle ?

— Ah ! Je savais bien que tu ne la connaissais pas !

— Je viens d'acheter une vieille horloge, mais je suis bien embarrassé pour la transporter.

— C'est bien fait, tu veux toujours faire l'excentrique, si tu avais pris une montre-bracelet, comme tout le monde, tu ne serais pas ennuyé.

Hix rencontre son ami Zed sortant, un vendredi, d'une infâme gargote, et l'invective :

— Comment, toi, le gourmet, le raffiné, tu oses aller déjeuner dans un restaurant à cent sous ?

— Ce que j'en fais, réplique Zed, c'est par esprit de pénitence. N'est-il pas écrit dans les « Commandements » :

Vendredi cher ne mangeras ?

— Je vous défends de dire que Madame est une « andouille », entendez-vous ?

— Monsieur le dit bien, lui.

— Moi, c'est différent... J'en ai le droit : je suis son mari !

Maman. — Le pouce, l'index, le majeur, l'annulaire...

Bébé. — ... Et le funiculaire !

Le patron. — N'êtes-vous pas le garçon qui êtes venu demander la "job", la semaine dernière ?

Joe. — Oui, missié.

Le patron. — Et n'ai-je pas dit que je voulais un garçon plus vieux ?

Joe. — Oui, et moi revenir aujourd'hui...

Marie-Jeanne. — Oh, Rémi, Fido est sorti tout à l'heure et est revenu avec une vieille soupière attachée à la queue.

Rémi. — J'espère que tu as gardé la soupière ?

Rose. — Mon père ne fait que des cadeaux dispendieux lorsqu'il fait des cadeaux.

Arthur. — Oui, je m'en suis aperçu lorsqu'il t'a donné à moi.

L'amateur. — Est-ce que ce serait un crime contre la loi si je prenais un poisson dans votre étang ?

Le fermier. — Non, mais ce serait un miracle.

Le mendiant. — Pourriez-vous aider un pauvre homme qui n'a pas un ami ni un sou à lui ?

L'homme. — Pas un ami ! Personne pour vous emprunter de l'argent ! Oh ! mon ami, vous ne comprenez pas votre chance.

Le visiteur. — Ainsi, votre pauvre mari est mort. — Est-ce que les médecins ont fait un examen post-mortem ?

La veuve. — Oui, monsieur, et comme tous les médecins ils ont attendu qu'il fût mort pour lui faire son examen post-mortem, comme vous dites ; s'ils l'avaient fait avant il serait probablement sauvé.

— Préparez-vous, mon ami, pour le grand voyage...

— Oh ! Encore la propagande pour le tourisme.

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Ah, tout de même, ce que l'après-guerre est une période difficile ! Et dire que je croyais que vers cette date, nous nous querellerions pour savoir comment disposer nos meubles !...

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

*Saveur  
Délicieuse*  
— Scellée à Vide



**CAFÉ  
"SALADA"**

**LE CARNET D'UN LINGUISTE**

## LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

**PATROUILLE**

La voiture de police dans laquelle les agents font monter les voleurs et les ivrognes qu'ils arrêtent s'appelle *fourgon*, *camion de police*, *panier à salade*. Si elle est divisée en compartiments pour isoler les prisonniers, on dit : *voiture cellulaire*.

Ce qui porte nos gens à dire la patrouille, en parlant du panier à salade, c'est qu'ils y voient écrit en grosses lettres : PATROL.

Une patrouille, en français, c'est un groupe d'hommes chargés d'exercer une surveillance active sur un parcours déterminé.

**DEFAUTS ET VERTUS  
VENANT D'UN NOM PROPRE**

On emploie parfois le nom des habitants d'une localité, d'une ville, d'une province ou d'un pays pour indiquer une vertu et plus souvent un défaut :

**Assassin.** — De l'arabe hachachi, sectaire qui enivrât avec le hachich certains de ses affidés et leur désignait ensuite l'ennemi qu'ils devaient frapper. Assassin vient de *hachachi*, tribu de mangeurs de hachich.

**Apache.** Peau-Rouges chasseurs, renommés par leurs ruses de guerre. Désigne aujourd'hui les sinistres rôdeurs et agresseurs nocturnes.

**Cannibale.** Nom primitif donné aux Caraïbes par les Espagnols. Aujourd'hui : anthropophage.

**Grec.** A le sens péjoratif de rusé, menteur, débauché. *Etre grec au jeu* signifie tricher.

**Polonais.** Se dit d'un ivrogne : saoul comme un Polonais.

**Suisse.** Devenu nom commun, se dit des portiers, concierges des grandes maisons. Il y a aussi les suisses d'église.

**Tudesque.** A le sens de grossier rustaud, lourd.

**Vandale.** Un vandale, c'est un destructeur de monuments, en souvenir du peuple qui ravagea l'empire romain, au Ve siècle. Devenu synonyme de barbare.

**Flandrin.** Homme qui, comme les Flamands, a la taille longue et une certaine mollesse. Homme lent et paresseux.

**Auvergnat.** Lourdaud, sot. Se dit aussi de quelqu'un qui ne mentirait pour aucun prix.

**Gascon.** Fanfaron, hâbleur. *Tour de gascon* : supercherie. *En gascon* : d'une manière adroite. *Gasconnade* : menterie, rodomontade; *gasconner* : faire des rodomontades, filouter. *Une salade de Gascogne*, c'est une corde.

**Normand.** Plaideur, rusé, rapace, sans scrupule. Selon un dicton, les Normands ont été engendrés d'un renard et d'une chatte. *Cravate de Normandie*, c'est la cravate de chanvre ou corde du pendu.

**Parisien.** Est le type de l'homme élégant.

**Arabe.** Synonyme d'avare et d'usurier.

**Bédouin.** Homme brutal et tricheur.

**Juif.** Avare, vend à des prix exorbitants.

**UN MOT DE TROP**

Martainville, qui rédigea le *Drapeau blanc*, en 1818, était un esprit ingénieux, un écrivain à la répartie prompte, à la verve abondante et à l'ironie éloquente, en même temps qu'il était un cœur dévoué, intrépide. Encore adolescent et traduit devant le tribunal révolutionnaire, ce ne fut que par le sarcasme qu'il daigna répondre à Fouquier-Tainville, le terrible accusateur public.

— Pourquoi m'appelles-tu de Martainville? Il me semble que j'ai été amené ici pour être raccourci et non pour être allongé...

Et cette hardiesse qui pouvait le perdre, sauva au contraire sa tête. Le redoutable tribunal fut sensible à cette épigramme qu'il prit même, jusqu'à un certain point, pour un éloge, et il le renvoya, séance tenante, absous d'une de ces accusations qui se dénouaient toujours par un arrêt de mort.

**EXPLICAITON CULINAIRE**

Pourquoi appelle-t-on « haricot » de mouton, un ragoût où il entre, à la vérité, du mouton mais où il n'y a pas le moindre haricot? C'est que, dans le vieux langage, une « haligote » était une pièce, un petit morceau, et « haligoter » signifiait mettre en pièces, en morceaux. Par corruption, ces deux mots sont devenus haricot, haricoter, et c'est ainsi qu'un ragoût dans lequel le mouton a été coupé en morceaux a été appelé un « haricot de mouton ».

La résurrection de *Fantômas* pose un petit point d'histoire littéraire. Combien de volumes comprend le célèbre roman d'aventures? On croit que c'est 39, et seul M. Marcel Allain peut nous dire si le récit est fini. La série des *Fantômes* représente plus de 700,000 lignes de copie, ce qui n'est d'ailleurs qu'une toute petite partie de la production de l'auteur qui en est au 308e volume, soit 49, 238,000 lignes de copie!

Sait-on que Bismarck, le chancelier de fer, avait pour auteur favori Emile Gaboriau, et que le jour de Sadowa, pour tromper l'angoisse qui l'étreignait, il relisait *Monsieur Lecocq*. Aristide Briand, de son côté, confiait un jour à un journaliste, avoir maintes fois oublié ses soucis en lisant les publications bon marché dans lesquelles paraissaient, voilà quarante ans, *Nick Carter* et le *Vautour de la Sierra*.

L'empereur François-Joseph avait un cuisinier nommé Perski qui lui préparait des repas très élaborés. Il avait été d'abord à l'emploi du comte de Rheingaum et voici en quelles circonstances peu banales il fut promu cuisinier en chef de la cour d'Autriche. Un jour que l'empereur dînait chez le comte, il fut frappé de la façon dont avait été apprêtée une tête de sanglier.

Il demanda que le chef en fut, de sa part, complimenté. Deux jours après, un énorme paquet arrivait à Schoenbrunn avec les hommages du comte. Quand le colis fut ouvert, on découvrit Perski, en bonne santé mais un peu haletant. L'empereur accepta le cadeau.

Les firmes anglo-saxonnes, auxquelles on s'adresse pour obtenir sur un individu ou une société des renseignements concernant leur solvabilité, ont depuis long-

temps coutume de désigner par le terme A ceux dont le crédit est au-dessus de tout soupçon. En fait, cette démonimation provient du vocabulaire des assurances maritimes de la célèbre compagnie du Lloyd's, de Londres. Celle-ci avait pris l'habitude de désigner par une lettre la qualité de la coque d'un navire et par un chiffre celle de ses soutes. A désignait à l'origine un navire dont la qualité était irréprochable.

Cent francs français égalent actuellement : un dollar canadien, 87 cents en argent américain, quatre shillings et trois pences d'Angleterre, trois francs cinquante de Suisse, 37 francs belges, quatre roubles cinquante de Russie, trois couronnes cinquante en Suède et quatre couronnes vingt en Norvège, seize cruzeiros quarante du Brésil, quatre pesos vingt du Mexique, deux florins vingt de Hollande, vingt et un escudos dix du Portugal, deux roupies quatre-vingt-dix des Indes.

La cause célèbre la plus récente au Quartier Latin, à Paris, est celle de Georges Rouault, artiste, contre les héritiers d'Ambroise Vollard, marchand. L'histoire de cette cause remonte à 1914, alors que Rouault était un peintre moderniste, sans le sou et Vollard un commerçant perspicace qui avait

confiance dans les peintres de cette école. Il donna à Rouault un studio dans sa propre maison et lui avança la somme de 50,000 francs, à condition de devenir acquéreur des œuvres commencées et se réservant certains droits sur les toiles à venir. A la mort de Vollard, à la suite d'un accident d'automobile, en 1939, il avait en sa possession 807 toiles, non achevées de Rouault, et dont la valeur, d'après l'artiste, était d'un million. Le vieux peintre, âgé de 75 ans, se décida à demander à la Cour ce qu'il appelait "sa propriété intellectuelle" et en avril dernier la Cour se prononça en sa faveur, déclarant que l'artiste est seul propriétaire de son travail, tant qu'il n'est pas signé et qu'il a jusque-là le droit de le changer ou de le détruire. Les héritiers Vollard reçurent l'ordre de remettre à Rouault les 807 peintures en l'espace d'un mois ou de les payer 100,000 francs chacune. Rouault de son côté doit payer aux héritiers une somme non encore fixée, pour effacer sa dette à Vollard.

A la chute de Hankow, à l'automne de 1938 eut lieu l'historique évacuation des villes côtières sous la menace de l'ennemi. 30,000 personnes attendaient d'être transportées vers l'intérieur sur les eaux du fleuve Yangtze. De plus,

on avait empilé sur les rives, près de Ichang, 90,000 tonnes de matériel, qui formait la quintessence de l'industrie lourde et légère de la Chine. Comme les difficultés paraissaient insurmontables, le gouvernement fit appel à Lu Tao-fu qui sauva la situation. Quarante jours après son arrivée tous les réfugiés étaient transportés vers l'intérieur, dans la province de Szechwan, de même que la plus grande partie du matériel. M. Lu aida aussi à résoudre le

problème du transport des vivres aux combattants sur le front alors qu'il fut Ministre des communications de 1938 à 1942.

Salazar est le doyen des dictateurs ; c'est un despote vertueux, intelligent et capable. Fils de paysan, il naquit à Santa Comba Dao et entra tout jeune au séminaire, mais découvrit bientôt que là n'était pas sa vocation ; après avoir été professeur à l'université, il se lança dans la politique. Salazar ne s'est jamais marié et adopta, il y a quelques années, deux petites filles. Il se lève à 6 heures 30 tous les matins, entend la messe, arrange ses fleurs et vaque à ses occupations officielles. Il se promène dans les rues de Lisbonne avec ses fillettes mais ne tolère pas de gardes. Son plus grand délassement est son magnifique jardin de Santa Comba, auquel il donne ses soins. Les Portugais sont d'opinion que le mariage humaniserait cet homme qui inspire à ses subordonnés plus de crainte que d'affection.

Il existe en Amérique du Sud une flottille de bateaux-églises qui servent à célébrer les offices, notamment dans la région des immenses deltas de certains fleuves tels que le Parana, dont les habitants n'ont pas toujours d'église terrestre à leur disposition.





# Wilfrid Pelletier

IL A SU INSPIRER UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE MUSIENS DU QUÉBEC

WILFRID PELLETTIER, chef d'orchestre de réputation internationale, vit se réaliser l'un de ses rêves les plus chers lorsque fut fondé, en 1942, le Conservatoire provincial de musique et d'art dramatique—la première école du genre en Amérique du Nord—où les jeunes Canadiens doués pour la musique peuvent maintenant trouver toute la formation nécessaire.



Issu d'une famille de musiciens, Wilfrid Pelletier apprit à bonne heure à jouer du piano et autres instruments. A onze ans, il faisait déjà partie d'un petit orchestre attaché à une patinoire. Prix d'Europe en 1914, il étudia à Paris le piano, l'harmonie, la composition. Après son retour, deux ans plus tard, il fut engagé par la Montreal Opera Company.

En 1917, il entra au Metropolitan de New-York, où il travailla avec les plus grands chefs d'orchestre du monde. Il dirigea des chanteurs célèbres, tel que Caruso, Bori, Farrar, Grace Moore. Devenu premier conducteur en 1932, il dirigea ces fameuses "auditions du Metropolitan" qui permirent de découvrir tant de nouveaux talents.

Sur la scène et à la radio, il a dirigé les orchestres les plus renommés des États-Unis. A Montréal, il fut l'un des principaux organisateurs des Concerts symphoniques, des Matinées musicales et de la Société des Festivals de Montréal, puis, plus récemment, du Conservatoire de musique et d'art dramatique.



Par l'encouragement qu'il a sans cesse apporté aux jeunes et par sa collaboration active aux organisations musicales de notre province, Wilfrid Pelletier a contribué à créer de nouvelles et fructueuses carrières pour les jeunes musiciens du Canada.

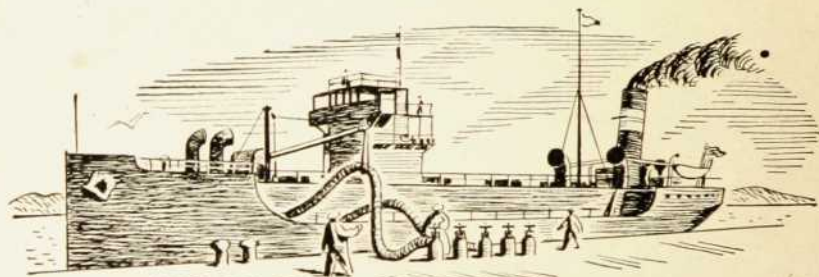
Dans tous les domaines—arts, sciences, industrie, commerce—on peut aujourd'hui trouver au Canada toutes sortes de carrières pareillement alléchantes. Riche en promesses, le Canada est aussi un pays riche en réalisation pour tous ceux qui ont du talent, de l'énergie et la volonté de réussir.

PUBLIÉ PAR

# Molson's

(tiré d'une série d'articles biographiques illustrant la carrière de Canadiens-français bien connus dans le domaine des sciences, des arts ou de l'industrie.)

# L'INDUSTRIE DU PETROLE et L'INDUSTRIE DU NICKEL sont solidaires



*Navire-citerne déchargeant 650,000 gallons d'huile combustible dans les réservoirs d'une capacité de 7 millions de gallons, à l'usine d'affinage de Nickel, Port Colborne.*

Dans l'espace d'un an, il faut plus de 17 millions de gallons d'huile combustible pour le chauffage des fours et des appareils d'agglomération dans les fonderies et usines d'affinage de Nickel Canadien. Il faut 100 wagons-citernes d'huile pour moteurs Diesels pour les camions et tracteurs utilisés dans la région de Sudbury, et 75,000 gallons de plus dans la Saskatchewan pour produire l'énergie nécessaire à l'extraction du sulfate de soude employé dans l'industrie du Nickel. Sept mille barils d'huile de graissage et de graisse, de 45 gallons chacun, sont également consommés chaque année.

Dans l'industrie du pétrole au Canada, des centaines de tonnes de Nickel

Canadien sont employées. Les trépan, l'outillage et l'équipement de forage sont faits en Acier au Nickel, tenace et résistant; et, grâce au Nickel, les pompes, les soupapes et les paliers durent plus longtemps. Dans les raffineries d'huile, les alliages de Nickel résistent à la chaleur intense, au froid glacial et au contact avec les acides corrosifs.

Donc, l'industrie du Nickel Canadien produit le Nickel qu'il faut à l'industrie du pétrole; celle-ci produit les pétroles dont l'industrie du Nickel Canadien a besoin. Toute industrie en ce pays aide à créer du travail dans les autres industries. *Quelle que soit la façon dont nous gagnons notre vie, nous formons une grande famille dont tous les membres sont solidaires.*



## NICKEL CANADIEN

*"The Romance of Nickel", (en anglais seulement) un livret de 60 pages avec nombreuses illustrations, sera envoyé gratis, sur demande, à toute personne intéressée.*

Contribuant au  
développement  
des ressources en  
Nickel du Canada

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED, 25 KING STREET W., TORONTO